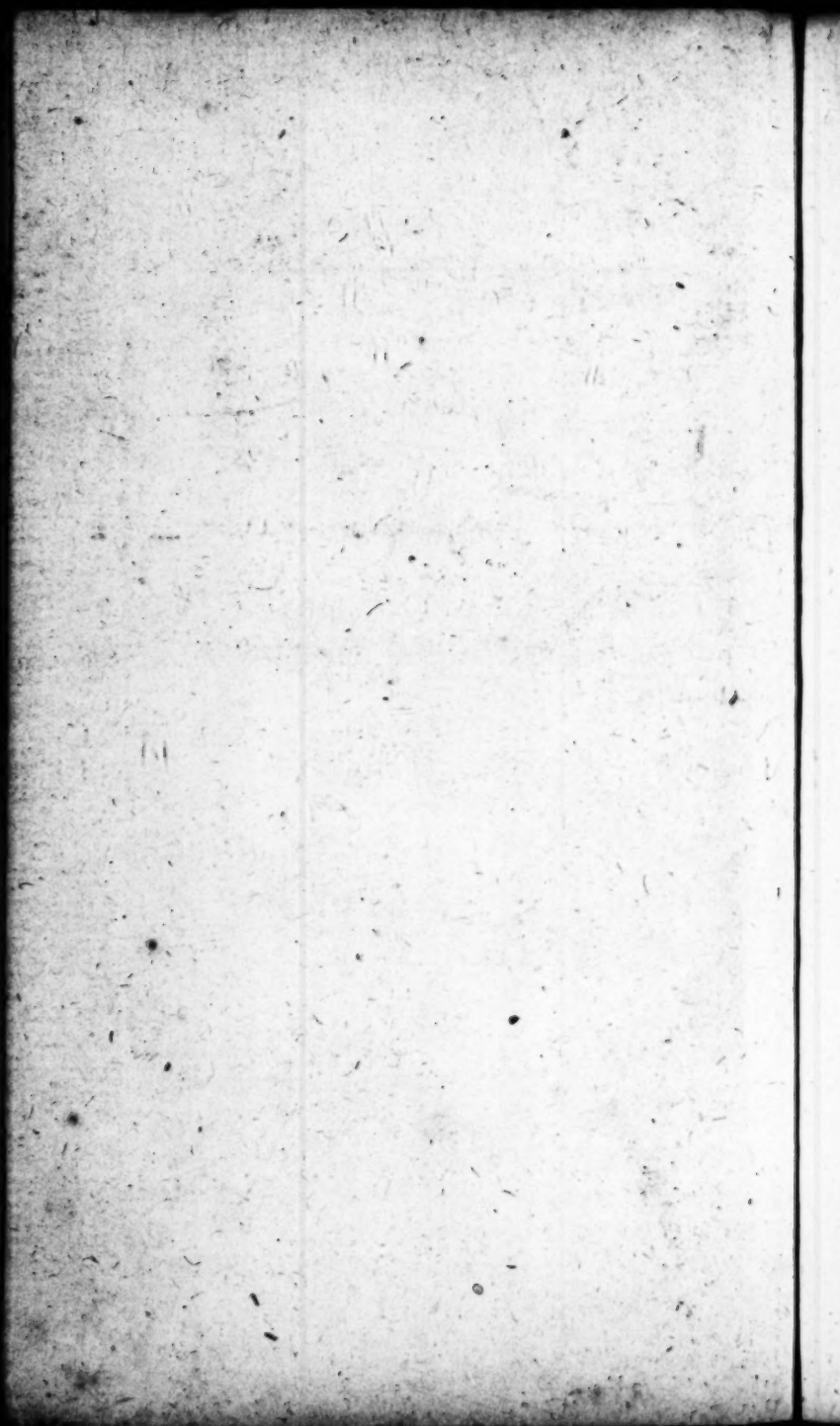




*Du Cabinet
De M^r. Josse).*



RECUEIL
DE ROMANS.

244623

RECEIVED



DE ROMANIS

RECUEIL
DE ROMANS
HISTORIQUES.

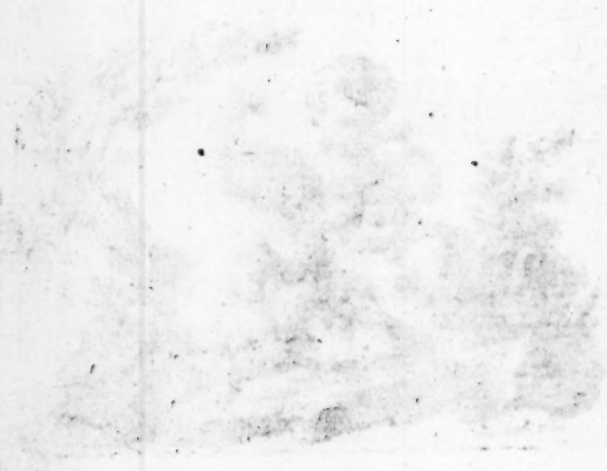
TOME SEPTIÈME.



A L O N D R E S.

M. DCC. XLVII.

RECUEIL
DE ROMANS
HISTORIQUES
TOME SEPTIEME



A PARIS
M. DCC. LXXXV.

PRÉFACE.

LES événemens arrivés dans la Maison de Bourgogne, nous touchent de plus près que ceux qui se sont passés dans les pays étrangers. Nous tenons toujours à nos Princes : c'est notre passion ; & nous sommes ravis d'apprendre qu'au milieu des guerres les plus cruelles, l'amour ne laissoit pas de conserver ses droits dans leurs Cours. C'est ce qui arriva sous Charles, dernier Duc de Bourgogne, tué devant Nanci le 5 Janvier 1477. Sa fille, la Princesse Marie, attiroit sur elle les yeux & les desirs de tous les Princes de l'Europe ; & Charles son pere avoit le talent de la promettre en même temps à tous ceux, dont il croyoit pouvoir tirer quelque utilité. C'étoit un prix qu'il montrait à tous les concurrents, & qu'il n'accordoit à aucun ; & s'il eût vécu plus long-temps, Marie sa fille n'auroit peut-être jamais été mariée.

On voit paroître parmi les aspirans, le Duc Charles de Guyenne, frere du Roi Louis XI. le

Duc Jean de Calabre, le Comte d'Angoulême, le Duc Maximilien d'Autriche, le Prince de Cleves. Tous ces partis étoient convenables ; mais la fausse politique de Louis XI. fit échouer les prétentions du Duc de Guyenne & du Comte d'Angoulême, comme les délais affectés du Duc de Bourgogne écartèrent le Duc de Calabre : la Princesse Marie éloigna elle-même le Prince de Cleves. Enfin ce fut Maximilien d'Autriche qui l'emporta sur tous les concurrens ; mais ce ne fut qu'après la mort du Duc Charles de Bourgogne. Et c'est par cette auguste alliance, la plus grande qui se soit faite dans la Maison d'Autriche, que tant de riches Provinces sont entrées dans cette Maison.

Ce sont-là les illustres Acteurs que l'on voit paroître dans cette Histoire secrète. Mademoiselle de la Force, personne d'un grand nom & d'un grand mérite, à qui nous sommes redevables de cet Ouvrage, a eu soin d'y conserver le caractère historique, qui instruit des événemens du temps, sans rien faire perdre à l'amour, à qui elle a soin de conserver tous ses droits ; & c'est ce qui a fait estimer non seulement cette Hi-

histoire , mais encore toutes celles qu'a publiées cette illustre Demoiselle. Elle donne tant de vraisemblance aux événemens que l'amour fait naître ; elle les met dans un si beau jour , & les tourne d'une manière si sensible , qu'on se sent touché pour ceux dont on lit les aventures : on seroit même fâché de voir l'amour peint avec d'autres couleurs.

D'ailleurs on peut assurer qu'à quelque chose près , le fond de l'Histoire est assez bien menagé dans cet Ouvrage. Les incidens & les épisodes viennent s'y présenter si naturellement , qu'on croit lire une Histoire véritable , au lieu d'un Roman. J'ai connu des personnes qui ne pouvoient supporter ces Nouvelles historiques ou ces Histoires secretes , dont l'amour fait le principal ornement : ils entroient même en fureur contre ce genre de Livres ; ils prétendoient qu'ils faisoient perdre le véritable goût de l'Histoire. Je ne pouvois m'empêcher de rire de cette colere : enfin je me crus obligé , pour m'opposer à ces vaines & inutiles déclamations , de leur dire :

Hé que m'importe à moi de lire un Roman où je trouve , sans y penser , beaucoup de véri-

tés historiques , ou de lire une *Histoire* remplie ; contre mon attente , d'une infinité de faussetés & de conjectures hazardées , qui ne me découvrent pas infailliblement le vrai ! J'ai bien plus lieu de m'élever contre ces sortes d'*Histoires* , que vous ne l'avez d'être irrité contre le *Roman*. L'un & l'autre donnent dans le vraisemblable ; ainsi l'un & l'autre est égal pour moi. Mais tout ce que le *Roman* me raconte , ne m'est débité qu'à titre de vraisemblance ; on ne m'oblige pas d'y ajouter foi : au lieu que l'on a la témérité de me vouloir faire croire comme des vérités , tout ce qu'on me montre dans l'*Histoire* , quelque extravagant qu'il me paroisse. J'ai eu cet avantage en réimprimant cette *Histoire* , de n'avoir rien à changer au style , ni à la diction qui se trouve partout également pure. Mademoiselle de la Force , destinée par sa naissance à vivre dans le grand monde , avoit une élégance & une facilité d'expressions , qu'on trouve rarement dans ceux qui se mêlent de publier ces sortes d'Ouvrages , faits pour plaire & pour instruire.

HISTOIRE



HISTOIRE SECRÉTTE DE BOURGOGNE.



CHARLES LE GUERRIER OU LE
TEMERAIRE, étoit le plus puissant
Prince de son tems ; grand par l'éten-
due de ses Etats, & par ses richesses ;
cheri de ses Alliés, redouté de ses ennemis : il étoit
issu du plus beau Sang de l'Univers, puisqu'il se
glorifioit de tirer son origine de l'auguste Maison
de France.

Sa Cour étoit la plus galante, la plus superbe &
la plus florissante de l'Europe. Elle servoit d'asyle, à

A

2 HISTOIRE SECRÉTTE

tous les malheureux, & il étoit ordinaire d'y voir des Rois détronés ou persécutés. Il étoit encore jeune & bien fait, quand il se maria pour la troisième fois. Il n'avoit eu de sa seconde femme Elisabeth de Bourbon qu'une fille unique; il prit ensuite alliance avec Edouard IV. Roi d'Angleterre, dont il épousa la sœur, Marguerite d'York. Elle entroit pour lors dans sa dix-septième année, & n'avoit qu'environ deux ans plus que Marie sa belle-fille, Rien n'égalait la beauté de ces deux Princesses. Marguerite étoit blonde, son visage avoit une fraîcheur & un agrément qui lui donnoit un éclat extraordinaire. La Princesse de Bourgogne avoit un teint semblable, avec de grands yeux noirs, si tendres & si passionnés, qu'ils portoient l'amour dans les cœurs, & en attiroient les mouvemens par leurs regards: elle n'avoit qu'à les tourner sur ceux à qui elle vouloit faire plaisir, ce plaisir devenoit dangereux, & il réduisoit souvent dans une servitude éternelle. Le tour de son visage étoit rond, sa bouche étoit aussi parfaite que ses yeux étoient beaux, & son souris étoit aussi redoutable que ses regards: jamais on ne vit un mélange plus achevé de tout ce qui compose les charmes, & c'étoit dans elle seule que l'on voyoit la jeunesse grave & la majesté donner de l'agrément. Son esprit étoit digne de son corps, elle l'avoit doux, pénétrant, cultivé par une éducation excellente; son courage étoit au-dessus de ce qu'on peut en dire, & ce fut aussi sa seule ressource dans tous les malheurs

qui composèrent la suite de sa vie.

L'on peut dire que dès qu'elle avoit vu la lumière, elle avoit eu des Amans, & les premières paroles qu'elle put entendre furent des paroles d'amour. Comme elle étoit le plus considérable parti de la Chrétienté, tous les Potentats du monde la rechercherent en mariage. Plusieurs Souverains envoyèrent leurs fils pour être élevés à la Cour du Duc, & avant que la Princesse eût atteint sa douzième année, beaucoup de Princes soupiroient pour elle, chacun prétendant à l'honneur d'être choisi par Charles, pour être mari d'une si belle Princesse.

Entre ceux-là, on vit comme les premiers en rang & en naissance, le Duc de Berri, frere du Roi Louis XI. & l'Archiduc Maximilien d'Autriche fils de l'Empereur Frederic : ensuite paroissoient le Duc de Savoye, Frederic de Naples, & le Prince de Cleves. Le Duc de Bourgogne, par une politique qui lui réussissoit, la faisoit esperer à tous ces prétendans, & ne l'accordoit à pas un : & la Princesse soumise à la volonté de son pere, avoit la douleur de se voir l'objet éternel de la galanterie de ces Princes, son humeur en souffroit infiniment : mais quel remede y apporter, puisque c'étoit la volonté de son pere ? Sa plus grande consolation étoit dans la liberté qu'elle avoit de s'en plaindre à la Duchesse sa belle-mere, qui l'aimoit avec une si forte passion, qu'elle auroit été bien fâchée d'avoir des enfans mâles qui eussent

* HISTOIRE SECRETE

ôté à la Princesse une si belle succession.

Tous les Grands de la Cour de Bourgogne étoient attachés, par affection aussi-bien que par devoir, à ces deux Princesses, & l'union qu'il y avoit entr'elles faisoit que les sentimens n'étoient point partagés, en étoient encore plus forts. Hugonet & Imbercourt leur étoient principalement dévoués, aussi-bien que Ravestin, Comines, le Maréchal, & le Bâtard de Bourgogne. Louis de Bourbon Evêque de Liege, qu'un plus particulier intérêt attachoit, étoit consumé d'une passion si forte & si secrète pour la Duchesse, que n'osant la découvrir, il la cachoit sous un silence d'autant plus cruel, que jusques-là il ne s'étoit pas trop contraint dans toutes les occasions de sa vie; il avoit si fort abandonné son cœur à ses inclinations galantes, qu'il en avoit pensé perdre son Evêché. Il demouroit pour l'ordinaire à la Cour de Charles, qui étoit son beau-frere & son cousin germain.

Le Duc de Bourgogne avoit une affection demeurée pour tout ce qui portoit le nom de Bourbon, & sur-tout pour les enfans d'Agnès de Bourgogne sœur de son pere. Cette Princesse près la mort de son mari s'étoit retirée auprès de Philippe le Bon, elle avoit eu onze enfans du Duc de Bourbon: Elisabeth sa fille aînée avoit été mariée à Charles, dont il avoit eu la Princesse de Bourgogne; & Marie la dernière de tous ses enfans, étoit venue au monde la même année

DE BOURGOGNE.

que Marie de Bourgogne sa nièce : elles avoient été nourries ensemble , & les mêmes personnes avoient pris soin de les élever & de les instruire ; leur bon naturel joint à une bonne éducation , les avoit liées d'une très-forte amitié. Il y avoit plus d'un an qu'elles étoient séparées : la Duchesse de Bourbon étoit passée en France pour revoir les Princes ses fils , & depuis ce tems-là elle y avoit été retenue par une grande maladie.

Le Duc de Bourgogne venoit de conclure le mariage de Marie de Bourbon avec Adolphe fils unique du Duc de Gueldres : c'étoit un Prince cruel , ambitieux , vain , sans foi & sans honneur. Son pere qui voyoit avec douleur le peu de fruit qu'avoit produit la peine & les soins qu'il s'étoit donnés pour changer un naturel si sauvage , crut que le dernier moyen pour le corriger ou pour l'adoucir , étoit de l'unir à une Princesse aussi accomplie qu'il étoit brutal , & dans ce dessein il fit demander la Princesse de Bourbon.

La beauté sembloit être héréditaire dans ces tems-là dans toutes les Maisons souveraines , & l'Europe étoit remplie de toutes ces célèbres Princeses qui ont fait l'admiration de ce siècle-là. L'Espagne triomphoit par la Reine & la petite Princesse de Castille ; le Portugal adoroit la vertu & les charmes de son Infante , qui ont fait les desirs inutiles de tant de Rois ; la cruelle Reine d'Arragon étoit même aussi belle

2 HISTOIRE SECRÉTTE

que méchante ; la Reine d'Angleterre étoit un miracle de perfection ; la jeune Louise de Savoye faisoit déjà parler de ses agrémens ; & la Reine de France étoit une personne merveilleuse. Le Roi Louis XI. son mari avoit trois filles naturelles que rien ne pouvoit égaler en beauté , en esprit & en vertu : & généralement toutes les Princesses de la Maison de Bourbon étoient infiniment belles. Entre toutes celles-là Marie destinée au Prince Adolphe étoit la plus charmante , & les agrémens de son esprit égaloient ceux de sa beauté : elle avoit une gaieté dans l'humeur qui la rendoit sur-tout incomparable.

Louis XI. approuva son mariage avec le Prince de Gueldres ; il la renvoya en Bourgogne avec la Duchesse sa mere. Charles son cousin , Comte d'Angoulême , eut ordre du Roi de l'accompagner pour porter son consentement ; il fut suivi de toute la jeunesse de la Cour , qui vouloit se signaler aux courses de bague , aux tournois , & à toutes les galanteries que l'on alloit voir à la Cour de Bourgogne.

Ces fatales noces donnerent le commencement à tous les malheurs qu'on va voir , & l'amour cruel jetta son funeste venin dans tous les cœurs qui furent capables de le recevoir.

Un jeune ambitieux s'étoit mis sur les rangs pour oser prétendre à la Princesse de Bourgogne : fier de sa qualité de beau-frere du Roi d'Angleterre , excité par un mérite reconnu qui lui donnoit l'approbation

DE BOURGOGNE.

9

de tout le monde, & comptant moins sur les avantages qu'il avoit reçus de la nature que sur le reste, quoiqu'il fût le plus beau & le mieux fait de tous les hommes : c'étoit le fameux Comte de Riviere. Quand la Princesse de Bourgogne le vit, elle trouva une beauté en lui qui égaloit presque la sienne, mais qui ne fit aucune de ces impressions qui conduisent à la tendresse.

Le Comte aussi ne fut point touché de cette Princesse, il fit des reproches à son cœur de le seconder si mal dans ses desseins d'ambition, il le portoit doucement à aimer ce qu'il admiroit ; quand la jeune Princesse de Bourbon arriva à la Cour pour achever son mariage, & acquit par cinq ou six de ses regards ce cœur superbe qui résistoit à la plus grande beauté de l'univers. La vivacité de ses yeux jeta un feu mortel dans l'ame du Comte de Riviere, & il l'aima dès ce moment par ce penchant invincible qui nous porte à un objet plutôt qu'à un autre. La jeune Princesse de Bourbon de son côté trouva le Prince tel qu'il étoit, c'est-à-dire le plus aimable de tous les hommes ; malgré sa vertu elle soupira en secret, & se plaignit au Ciel de ce que le Prince de Gueldres n'étoit pas fait comme le Comte de Riviere, ou de ce que le Comte de Riviere n'étoit pas à la place du Prince de Gueldres. Adolphe avoit à peu près les mêmes sentimens, son cœur barbare étoit assujetti aux charmes de la Princesse de Bourgogne, & ne regardant la femme qu'on

8 HISTOIRE SECRÈTE

lui destinoit qu'avec répugnance , le lien où il s'alloit engager lui paroissoit extrêmement odieux.

D'autre part le Duc de Bourgogne, qui croyoit n'être plus capable de sensibilité, après avoir possédé les trois plus belles femmes de la terre , comptoit l'amour comme une passion éteinte dans son cœur ; il donnoit ses mouvemens à une ambition dominante, à des desseins vastes , & dont la Royauté pouvoit seule faire les limites. La vue de la Princesse de Bourbon lui fit avoir d'autres pensées , & il comprit trop en la revoyant la félicité dont il pensoit qu'alloit jouir l'indigne Adolphe.

La proximité qui étoit entre lui & cette Princesse n'étoit pas une raison assez forte pour lui faire surmonter ces commencemens d'amour ; il espéra pouvoir tourner en galanterie ce que l'on y pourroit trouver de plus irrégulier , peut-être même que la nouveauté de ses sentimens en fit tout le goût ; ce qui devoit l'éloigner d'un attachement si peu ordinaire , ne fit qu'irriter sa passion ; il lui auroit été malaisé de la regler, si la Princesse n'en eût modéré les mouvemens : sa vertu étoit difficile à apprivoiser sur de certaines matieres , & elle avoit un si fort ascendant sur l'esprit du Duc , qu'elle le réduisoit en toute rencontre à la soumission de ses devoirs.

Si toutes ces passions mal assorties semblent préparer à des événemens surprenans , l'origine funeste en fut seule dans le cœur du Comte d'Angoulême.

DE BOURGOGNE.

3

& dans celui de la malheureuse Princesse de Bourgogne. La fortune avoit besoin de leurs cœurs pour faire naître des malheurs qu'on ne sauroit apprendre sans les déplorer.

Le Comte d'Angoulême n'étoit pas si beau que le Comte de Riviere ; mais il avoit la mine plus haute & plus majestueuse que lui : il étoit grand , de belle taille , le visage agréable ; il avoit un feu dans les yeux & une noblesse répandue dans tout son air , qui faisoit aisément connoître celle du sang dont il étoit formé ; il avoit de l'honneur , du courage , de l'esprit , de la probité , & c'étoit un Prince aussi accompli qu'il y en eut jamais dans le monde. Il étoit cadet de la Maison d'Orleans , & n'avoit qu'un bien médiocre , ce qui l'empêchoit d'espérer que le Duc de Bourgogne pût jeter les yeux sur lui pour en faire son gendre ; il sçavoit aussi que sa destinée l'assujettissoit à la bizarrerie de Louis XI. qui disposeroit de sa main : mais malgré toutes ces raisons , son ascendant fut le plus fort , & lui fit porter ses vœux & ses esperances vers la Princesse de Bourgogne.

Cette Princesse fut sensible pour un Prince si charmant , & qui lui donna mille marques d'une véritable passion ; elle avouoit ses mouvemens à la Duchesse sa belle-mère à mesure qu'elle les connoissoit. La Duchesse fut la première qui remarqua ceux du Comte d'Angoulême , & la première aussi qui en parla à la Princesse.

NO HISTOIRE SECRETE

Le mariage d'Adolphe & de la Princesse de Bourbon se célébra , & dans toute la confusion d'une fête si galante & si tumultueuse , tous les Amans découvrirent leurs sentimens aux personnes qui les avoient fait naître.

» Pourquoi me pressez-vous , (disoit un jour la Prin-
» cesse de Bourgogne à la Duchesse ?) que ferez-vous
» du secret du Comte d'Angoulême quand je l'aurai
» fait passer jusqu'à vous ? Il est vrai qu'il m'a dit
» qu'il m'aime , & je me sens embarrassée depuis qu'il
» me l'a dit : que peut-il prétendre de moi que de la pi-
» tié ? Hélas ! quand je tourne les yeux sur tous ceux à
» qui le Duc mon pere permet d'espérer , je fremis , &
» après des considérations secrètes je crains bien de
» n'être jamais au plus aimable , au seul enfin , Mada-
» me , que je trouve digne de moi. “ Je ne suis point
» de votre avis , (lui repartit la Duchesse ;) le Duc aime
» passionnement la Maison de France , quoiqu'il en
» haïsse le Roi , il estime & chérit la personne du Com-
» te d'Angoulême. Que sçavons nous après tout , si pour
» faire dépit à Louis XI. & par un caprice heureux , il ne
» pourroit pas vous le donner pour époux & se piquer
» de vouloir faire en lui un Souverain de sa façon ? “ Ne
» me flatez point d'une idée si dangereuse , (repliqua
» la Princesse ,) elle me meneroit trop loin ; je sens que
» je ne suis pas née pour être heureuse , une inclination
» violente donne tous mes desirs au Comte d'Angoulê-
» me , je sens une fatalité qui me bornera toujours à ces

„inutiles desirs.“ La Princesse sentit ses yeux mouillés achevant ces paroles , & ses premieres larmes furent données au pressentiment cruel qui la devoit rendre un jour si malheureuse.

Les magnificence des noces de la Princesse de Bourbon durerent un mois entier ; les jeunes Chevaliers François se signalerent aux tournois & à toutes les courses qui se firent , le Capral de Buc & Châtillon y parurent avec éclat , le Comte de Dammartin & le bârard de Bourbon ; mais entre tous , le Comte d'Angoulême fit avouer que jamais Prince n'avoit été plus galant ni plus adroit. Ce fut à ces belles courses qu'il fit paroître pour la premiere fois cette célèbre Salamandre , si connue depuis en Flandre : il la fit représenter sur son écu au milieu des flammes , avec ces mots : JE M'EN NOURRIS. On en parloit un soir chez la Duchesse, qui voyant que la curiosité que l'on avoit pour expliquer cette devise , faisoit de la peine au Comte , détourna la conversation , aidée par le Comte de Riviere qui s'étoit lié avec le Comte d'Angoulême : mais la Princesse de Gueldres revenoit toujours à le tourmenter avec son enjouement ordinaire.

„Comte, (lui disoit-elle,) depuis quand de l'amour ?
„Un homme que j'ai cru insensible en France, seroit-il capable d'aimer en Bourgogne ? Je veux sçavoir
„tout-à-l'heure qui vous aimez, ayant un secret infail-
„lible pour le découvrir malgré vous, si vous ne vou-
„lez pas me le dire de bon gré.“ Le Duc de Bourgogne

conjura pour lors la Princesse de se servir de ce secret si curieux, qui faisoit connoître ce que l'on vouloit tenir caché ; & s'approchant de son oreille , il lui dit tout bas , qu'elle l'avoit éprouvé sur lui-même , puis- qu'elle l'avoit forcé à lui découvrir la passion qu'il avoit pour la plus aimable personne de la terre. “ Il „peut y avoir de la vérité , Seigneur , (lui dit-elle tout „haut & en riant ,) à ce que vous me faites l'honneur „de me dire : mais je vais vous faire voir toute ma „science ; puisqu'enfin je n'ai qu'à nommer toutes les „Dames qui sont ici & regarder fixement le Comte „d'Angoulême, je suis assurée que nous verrons bientôt „celle qu'il aime avec tant de discretion. „ Le Comte frémit à cette terrible proposition , & la Princesse ne la put entendre sans rougir , elle se troubla entièrement. “ Ah Madame! (dit-elle à la Princesse de Guel- „dres ,) qu'il y a de cruauté à ce que vous proposez ; „pourquoi vouloir sçavoir de nos amis plus qu'ils ne „veulent ? Je ne veux point être présente à la question „que vous allez lui donner. En effet , (poursuivit la „Duchesse de Bourgogne ,) vous n'allez pas seulement „chagriner le Comte d'Angoulême, mais vous embar- „rasserez sans doute la modestie de la Dame que le „Prince aime , & à qui , peut-être , ne l'a-t-il encore „osé déclarer. “ De sorte, (continua le Comte de Rivie- „re ,) qu'au lieu de se fâcher on lui donnera le moyen „de se découvrir , sans que la belle personne qu'il aime „puisse être offensée contre lui. „ La Princesse de Guel-

dres à qui il n'en falloit pas tant dire , comprit qu'il y avoit des raisons pour ne plus presser le Comte d'Angoulême ; & pour desabuser ceux qui pouvoient avoir la même pensée , elle tourna la vivacité de son enjouement sur le Comte de Remond , qui entretenoit avec assez d'application une de ses filles, nommée Huguette de Jaquelin, dont la beauté étoit extraordinaire ; le Roi Louis XI. l'aimoit , comme le tems le justifia depuis. Elle fit donc la guerre au Comte , & le menaçoit d'un rival redoutable , que personne ne soupçonnoit alors , mais qui n'avoit pu se cacher à sa pénétration.

Pendant que la Princesse de Gueldres parloit , la Princesse de Bourgogne étoit passée dans le cabinet de la Duchesse. Le Comte d'Angoulême l'y suivit avec un trouble dans les yeux qui mit de la tendresse dans ceux de la Princesse. " J'ai pensé mourir , Madame , de la persécution de la Princesse de Gueldres , elle veut sçavoir ce que vous voulez ignorer. " Ah ! (dit la Princesse ,) que je le sçache plutôt toute seule , & que toute la terre l'ignore : Prince , continua-t-elle , il m'a paru que le Duc voyoit dans vos yeux tout ce que vous dites sentir , & je me suis imaginée que tout le monde doit sçavoir ce que vous n'avez dit qu'à moi. " Souffrez donc que je vous le dise toujours , (reprit-il ,) c'est le moyen que je le cache aux autres. " Si ce que vous dites est vrai , (lui repliqua-t-elle ,) il n'y aura que moi qui le sçaurai. " La Duchesse

14 HISTOIRE SECRETE

de Bourgogne , qui les voyoit dans un grand miroir ; & qui remarquoit que le Prince de Cleves les observoit curieusement , s'avança vers eux : „ Comte , (lui dit-elle ,) les flammes de la Salamandre échauffent trop „ ce cabinet : sortez , on vous observe , la Princesse & „ moi nous allons tâcher de deviner ce que n'a pu com- „ prendre la Princesse de Gueldres. „ Ces trois personnes eurent les jours suivans des conversations plus étendues : la Princesse permit au Prince de l'aimer ; la Duchesse l'assura qu'elle emploieroit son credit auprès du Duc son mari pour le lui rendre favorable ; elle lui donna des avis sur la conduite qu'il devoit tenir , & ce jour-là même elle mit Imbercourt & Comines dans la confiance , & le Prince regarda dans la suite Imbercourt comme son pere & Comines comme son ami. Entre toutes les fêtes que le Duc de Bourgogne donna , celles qui se firent de nuit dans les jardins furent les plus surprenantes & les plus magnifiques , soit par la maniere de les exécuter , soit par les illuminations : il y en eut une entr'autres qui fut tout-à-fait divertissante , & qu'il avoit imaginée pour aider à son amour ; c'étoit une mascarade de toute la Cour , où chaque homme & chaque femme devoit prendre l'habillement d'une nation differente ; & comme on pouvoit se rencontrer dans le même choix , la difference des étoffes & des couleurs en faisoit toujours la distinction. L'on faisoit faire ses habits en secret. Le Duc par les présens qu'il donna à ceux qui les faisoient

scut bientôt les habits de tout le monde ; le Prince de Gueldres n'ignora pas non plus quels étoient ceux de la Princesse de Bourgogne. Quand l'heure fut venue où la fête devoit commencer , toutes ces personnes sse rendirent dans un bois délicieux , dont toutes les allées étoient aussi éclairées qu'en plein jour ; un petit masque couvroit seulement leur visage. Tant de personnes bien faites , couvertes d'habits différens , faisoient un objet aussi surprenant qu'agréable. Le Comte de Riviere s'étoit habillé en fille , & justement en Sicilienne , comme l'étoit la charmante Jaquelin. Leur taille étoit semblable , & on ne pouvoit faire la différence de l'un à l'autre. La Princesse de Gueldres étoit en fille de Chio ; & la Princesse de Bourgogne en Esclavone. On fut long-tems à se reconnoître , ou à faire semblant qu'on ne se connoissoit pas. Le Prince Adolphe eut l'audace de parler d'amour à la Princesse. Le Duc de Bourgogne cajola la Princesse de Gueldres , mais ils n'étoient pas contents ; le tumulte qui leur avoit été d'abord si favorable , commençoit à les fatiguer : le Duc s'en avisa le premier , & menant Adolphe à l'écart , après qu'ils eurent été connus de tout le monde , il lui proposa de changer d'habit. Adolphe accepta la proposition avec joie , dans la pensée qui lui vint , d'être sous cet habit plus en liberté avec la Princesse. Dans ce même moment les Princeses avoient pris le même dessein , & étant entrées sous un pavillon , elles changerent d'habit,

18 HISTOIRE SECRÉTTE

aideés de quelques-unes de leurs filles, & après cela elles se séparèrent & furent dans des allées différentes. Un favori du Prince Adolphe, chargé de sa part, aborda la Princesse de Gueldres, qu'il prit pour la Princesse de Bourgogne, & lui dit que le Duc son pere la demandoit. La Princesse de Gueldres rit de la surprise, & suivant ce messager, elle s'avança vers son mari, qu'elle prit pour le Duc. "Princesse, lui dit-il en la prenant par la main, & la faisant entrer dans une grotte éclairée comme le reste du jardin, je veux jouir tout seul du plaisir de vous voir; votre habillement est le plus joli du monde, il nous laisse voir toutes les beautés de votre taille, l'air de votre coëffure est galant: mais ôtez un peu votre masque, je desire voir combien cette parure vous sied." "Seigneur, (lui répondit la Princesse de Gueldres, ne croyant pas dire si bien qu'elle disoit,) je suis si accoutumée à vous obéir, que je vous supplie de me laisser goûter la douceur de ne le pas faire, mon masque m'est nécessaire. Je m'embarrasserois de vous contredire, laissez-moi une fois en ma vie le plaisir de ne vous pas obéir." "Non, (lui repartit le Prince de Gueldres en mettant un genou devant elle,) je ne le puis souffrir, ne nous contredisons jamais, unissons plutôt toutes nos volontés." "Seigneur, (reprit-elle,) vous perdez un tems auprès de moi que vous pourriez mieux employer auprès de la Princesse de Gueldres que je vois là qui passe." "Ah! lui dit-il, plutôt à Dieu que vous fussiez la Princesse de

» Gueldres

„Gueldres, que mon amour & mes desirs seroient satisfait! mais, (continua-t-il, en passant sa main autour de sa gorge,) que cet habit est bien fait! que cette agraffe est bien placée! que tout ce que je vois est beau! „ Et se laissant aller à un de ses mouvemens impétueux, auxquels la brutalité de son ame ne pouvoit résister, il eut l'audace d'avancer les bras pour la retenir; la Princesse effrayée s'en démêla brusquement, & courant à une des issues de la grotte, elle aperçut une Sicilienne au cou de laquelle elle se jeta; ainsi cette Princesse abusée fuyoit les bras de son époux pour se jeter dans ceux de son Amant, car c'étoit véritablement le Comte de Riviere qu'elle prenoit pour l'aimable Jaquelin. Elles rentrèrent dans la grotte dont le Prince étoit sorti aussi-tôt qu'il avoit aperçu cette autre personne, & s'asseyant toutes deux: „ Que le Duc de Bourgogne est insupportable, (dit la Princesse de Gueldres,) d'interrompre la gaieté de cette fête par de fâcheux contre-tems! Que je le hais! Allons rejoindre tout le monde. „ Pendant qu'elle parloit ainsi, elle regardoit ce qui se passoit au bord d'un canal qui étoit tout contre, & étant appuyée sur le Comte de Riviere, sa joue touchoit celle de cet heureux amant qui avoit aussi ôté son masque. Il est impossible de dire l'agitation dans laquelle il étoit; il se croyoit maître de tant de beautés qu'il avoit en sa puissance; le respect lui déroboit des faveurs que l'acteur de la Princesse sembloit lui accorder. Enfin sa si-

B

48 HISTOIRE SECRÈTE

midité vaincue par son amour , lui fit serrer si tendrement la Princesse , & un soupir si vif porta une respiration si ardente sur son visage , que la Princesse se retournant & voyant celui du Comte de Riviere si près du sien , il se répandit sur son visage une rougeur pleine de pudeur & de honte , & repoussant brusquement le Comte , qu'elle regarda avec émotion ; „ Que „ vous êtes une belle fille ! „ lui dit-elle en se levant & sortant de la grotte. Le Comte la suivit encore tout transporté ; & la prenant par sa robe en marchant à côté d'elle , & remettant son masque de peur que les autres ne la reconnussent : „ Heureux Comte de Riviere , (disoit-il tout bas ,) tu viens d'être pour un moment semblable aux Dieux , qui sont maîtres de toutes les beautés de la terre. Félicité charmante , (reprenoit-il ,) que vous „ passez vite ! vous ressemblez à l'idée d'un songe agréable , & votre privation cruelle va plonger mon ame „ dans une nuit éternelle de douleur : Belle Princesse , donnez au moins votre consentement à une „ méprise qui m'a été si favorable. „ Comte , (lui dit la „ Princesse de Gueldres en voulant s'empêcher de rire ,) „ mettez fin à l'enthousiasme , il vous porteroit au-delà „ de ce que je veux ; j'ai fait une horrible méprise , „ oublions-là tous deux , parlons d'autre chose , & „ soyez étonné comme moi de la hardiesse du Duc de „ Bourgogne. „ Le Comte de Riviere la défabusa , & lui dit que celui qu'elle venoit de quitter étoit le Prince son mari ; il lui apprit leurs changemens d'habits , &

Comment le Prince de Gueldres l'avoit prise pour la
Princesse de Bourgogne. Elle se réjouit de cette aven-
ture, dit cent choses plaisantes sur cela ; & comme
le Comte de Riviere revenoit toujours à son amour,
la Princesse prenant un sérieux qui ne lui étoit pas
ordinaire ; “ Je vous ai déjà dit plusieurs fois, (lui dis-
„elle,) les sentimens dans lesquels je suis, je sçais toutes
„les mauvaises qualités du Prince de Gueldres, je ne
„les sçaurois souffrir : mais je suis sa femme, ce mal-
„heureux nom m'impose une loi difficile, je la veux
„suivre, elle sera toujours souveraine dans mon esprit,
„le même malheur qui m'ouvre si bien les yeux sur
„le Prince de Gueldres, fait que je vous connois aussi
„parfaitement ; vous êtes aimable, vous avez un mé-
„rite comme je le veux ; je crois que vous m'aimez,
„je vous estime, je vous aimerois s'il m'étoit permis :
„mais après cela, plaignez - moi, plaignez - vous ;
„je ne ferai que vous estimer. „ Voyant la Prin-
cesse qui passoit, elle l'arrêta, & lui fit part de ce
qui venoit de lui arriver, afin qu'elle se préparât à
son tour à jouer son rôle auprès du véritable Duc
de Bourgogne, qui ne manqueroit pas de la prendre
pour elle ; elles se séparèrent ensuite, afin de faire
mieux réussir leur dessein. La Princesse de Bourgo-
gne n'eut pas plutôt tourné dans une autre allée
avec deux de ses filles qui ne la quittoient point,
qu'elle rencontra le Duc ; il l'a tira à l'écart, & la
prenant pour la Princesse de Gueldres, il l'aborda

48 HISTOIRE SECRÈTE

midité vaincue par son amour , lui fit serrer si tendrement la Princesse , & un soupir si vif porta une respiration si ardente sur son visage , que la Princesse se retournant & voyant celui du Comte de Riviere si près du sien , il se répandit sur son visage une rougeur pleine de pudeur & de honte , & repoussant brusquement le Comte , qu'elle regarda avec émotion ; „ Que vous êtes une belle fille ! „ lui dit-elle en se levant & sortant de la grotte. Le Comte la suivit encore tout transporté ; & la prenant par sa robe en marchant à côté d'elle , & remettant son masque de peur que les autres ne la reconnussent : „ Heureux Comte de Riviere , (disoit-il tout bas ,) tu viens d'être pour un moment semblable aux Dieux , qui sont maîtres de toutes les beautés de la terre. Félicité charmante , (reprenoit-il ,) que vous passez vite ! vous ressemblez à l'idée d'un songe agréable , & votre privation cruelle va plonger mon ame dans une nuit éternelle de douleur : Belle Princesse , donnez au moins votre consentement à une méprise qui m'a été si favorable. “ Comte , (lui dit la Princesse de Gueldres en voulant s'empêcher de rire ,) mettez fin à l'enthousiasme , il vous porteroit au-delà de ce que je veux ; j'ai fait une horrible méprise , oublions-là tous deux , parlons d'autre chose , & soyez étonné comme moi de la hardiesse du Duc de Bourgogne. „ Le Comte de Riviere la désabusa , & lui dit que celui qu'elle venoit de quitter étoit le Prince son mari ; il lui apprit leurs changemens d'habits , &

Comment le Prince de Gueldres l'avoit prise pour la
Princesse de Bourgogne. Elle se réjouit de cette aven-
ture, dit cent choses plaisantes sur cela ; & comme
le Comte de Rivière revenoit toujours à son amour,
la Princesse prenant un sérieux qui ne lui étoit pas
ordinaire ; “ Je vous ai déjà dit plusieurs fois, (lui dis-
elle,) les sentimens dans lesquels je suis, je sçais toutes
les mauvaises qualités du Prince de Gueldres, je ne
sçaurois souffrir : mais je suis sa femme, ce mal-
heureux nom m'impose une loi difficile, je la veux
suivre, elle sera toujours souveraine dans mon esprit,
le même malheur qui m'ouvre si bien les yeux sur
le Prince de Gueldres, fait que je vous connois aussi
parfaitement ; vous êtes aimable, vous avez un mé-
rite comme je le veux ; je crois que vous m'aimez,
je vous estime, je vous aimerois s'il m'étoit permis ;
mais après cela, plaignez - moi, plaignez - vous ;
je ne ferai que vous estimer. ” Voyant la Prin-
cesse qui passoit, elle l'arrêta, & lui fit part de ce
qui venoit de lui arriver, afin qu'elle se préparât à
son tour à jouer son rôle auprès du véritable Duc
de Bourgogne, qui ne manqueroit pas de la prendre
pour elle ; elles se séparèrent ensuite, afin de faire
mieux réussir leur dessein. La Princesse de Bourgo-
gne n'eut pas plutôt tourné dans une autre allée
avec deux de ses filles qui ne la quittoient point,
qu'elle rencontra le Duc ; il l'a tira à l'écart, & la
prenant pour la Princesse de Gueldres, il l'aborda

20 HISTOIRE SECRÉTTE

avec la liberté d'un mari galant ; la Princesse rit de l'action libre de son père : " Seigneur, (lui dit-elle, en se laissant baiser l'épaule,) c'est à la fille de Chio à qui vos galanteries s'adressent, je n'étois point jusqu'ici accoutumée à vos tendresses, je suis surprise de cet enchantement ; est-ce le masque ? est-ce l'habit qui vous cause un changement si extraordinaire ? " Mon cœur n'a point changé, (reprit le Duc,) & si le vôtre n'avoit point pour le mien des mouvemens si contraires, vous connoîtriez que je vous aime ; vous sauriez que je ne trouve que vous d'aimable dans tout l'univers, & vous n'ignorerez pas davantage que c'est vous seule qui pouvez me rendre heureux. " Quel discours ! quel langage ! (interrompit la Princesse,) ce n'est point la voix d'un époux, ces expressions tendres ne sont jamais sorties de la bouche d'Adolphe, son cœur n'a jamais connu de telles délicatesses ; l'enchantement se dissipe, je vous reconnois, Seigneur, & il y a une trop grande différence entre le Prince de Gueldres & l'illustre Duc de Bourgogne pour s'y méprendre plus long-tems. " Le Duc transporté à ces paroles, qui lui faisoient naître de si douces espérances : " Ah ! (lui dit-il, Madame,) qu'entens-je à mon tour, s'il vous est aisé de reconnoître ma personne, ne voulez-vous pas aussi connoître mon amour ? Vous sçavez ce qu'il me coûte par la violence continuelle que vous me faites pour vous en faire les ardeurs, par la gêne que je souffre de vous

voir à un autre, & par la contrainte enfin où je vis,
„& pour laquelle vous sçavez que je ne suis point fait.
La Princesse commença à s'embarrasser; voyant le sérieux de son pere: “Seigneur, (lui dir-elle, en voulant
„le jeter dans sa premiere gaieté,) le ton plaintif
„n'est point fait pour l'illustre Duc de Bourgogne,
„jouissons du plaisir d'une si belle nuit, commandez-
„moi d'ôter mon masque; & après cherchons tout ce
„qui pourra vous plaire. “ Tout ce qui peut me plaire
„est en vous, (reprit le Duc,) n'est-ce point vous de-
„mander assez que de souffrir que je vous aime ? Ose-
„rois-je y ajouter que vous n'aimassiez aussi ? “ Non
„Seigneur, ce n'est point trop, (repliqua précipitam-
„ment la Princesse,) vous allez bien voir que je vous
„aime ; „ & alors ôtant son masque, se baissant respo-
ctueusement en lui baissant la main: “Pardonnez-moi,
„Seigneur, (lui dir-elle,) si je ne vous montre que votre
„fille au lieu d'une Princesse aimable. „ Et voyant du
dépît dans les yeux du Duc : “ Pardonnez-moi, Sei-
„gneur, (continua-t-elle,) je n'ai pu résister un moment
„à l'envie de vous faire un véritable plaisir. “ Ah! Prin-
„cesse, (lui dit-il enfin,) quelle méprise ! mais puisque
„vous êtes devenue ma confidente malgré moi, usez
„bien de ce titre, parlez pour moi à la charmante per-
„sonne que j'aime, & rendez-moi compte précisément
„des dispositions où vous la trouverez. “ Seigneur, (lui
„dit gaiment la Princesse,) la commission est délicate ;
„& comme deux personnes ont plus de lumière qu'une,

82 HISTOIRE SECRETE

„voilà le Comte de Riviere, (dit-elle finement,) avec
„qui je vais partager l'emploi que vous me don-
„nez, & qui sans doute sera fort propre à attendrir
„son cœur. „Le Duc n'entendit point le sens de ces pa-
„roles, étant prévenu que le Comte de Riviere pré-
„tendoit à sa fille ; il le croyoit son Amant. Il se joi-
„gnit à lui ; & comme son habit de fille le rendoit en-
„core plus beau, il s'amusa à lui dire cent cajoleries,
„tandis que le Comte d'Angoulême s'approchoit de
„la Princeesse, il ne lui avoit pu parler tout le soir qu'à
„mots interrompus ; & depuis qu'elle avoit changé
„d'habit, il s'étoit encore mépris avec la Princeesse de
„Gueldres, aussi-bien que le Duc de Berri & Maxi-
„milien : il en avoit du chagrin, la Princeesse le
„reconnut, il lui avoua, & comme elle étoit de bon-
„ne humeur, elle lui conta la conversation qu'elle avoit
„eue avec son pere. „ Il vous a donc pu dire qu'il
„vous aimoit, (reprit le Comte,) & il vous l'a dit
„sans vous fâcher ? il est bien doux de pouvoir dire
„ce que l'on veut. “ Seigneur, (lui dit-elle), vous avez
„trouvé l'art de vous approprier ce bonheur-là ; j'ai-
„me à vous écouter malgré toutes les oppositions de
„ma raison, & quand je vous vois, & que je vous
„entens, j'éloigne tout ce que je puis craindre de
„l'humeur imperieuse du Duc de Bourgogne : mais,
„(continua-t-elle,) j'ai une nouvelle à vous dire qui
„m'a fait un extrême plaisir ; je n'ai point été occu-
„pée tout ce soir au divertissement de la fête. Vau-

brisset, qui, comme vous le sçavez, commence à
 „ être aimé de mon pere, vient de me parler, & m'a
 „ appris un grand secret. La paix est faite entre Louis
 „ XI. & le Duc de Berri, le Roi lui cede la Guienne,
 „ & il part demain pour aller trouver le Roi en An-
 „ jou, où leur entrevue doit se faire ; ainsi, Comte,
 „ nous en sommes délivrés, & Vaubrisset m'assure que,
 „ puisque ce Prince a un si grand apanage, le Duc ne
 „ pensera point à le prendre pour gendre. Il a ajouté,
 „ d'un air mystérieux, qu'il en veut choisir un qui
 „ lui doive tout ; si vous étiez l'objet de sa pensée,
 „ que nous serions heureux, & que le don de mon
 „ cœur suivroit avec plaisir celui des deux Bourgognes.

Le Prince étoit trop sensible pour ne pas sentir tout
 le charme des paroles de la Princesse ; une action tou-
 te passionnée avoit devancé la réponse qu'il lui alloit
 faire, lorsqu'une troupe de masques se mêla parmi
 eux, & interrompit leur conversation.

Les fêtes des nocés du Prince de Gueldres étant fi-
 nies, il partit de la Cour de Bourgogne pour aller
 dans les Etats de son Pere avec des résolutions
 cruelles & chimeriques ; les unes éclaterent peu après,
 & il fut sur le point de voir executer les autres.

Toute la Cour vit partir la Princesse de Gueldres
 avec regret, elle en eut une douleur inconcevable ;
 elle quittoit un pays qu'elle regardoit comme le sien,
 y ayant été élevée ; elle quittoit des Princesses qu'elle
 aimoit de la plus tendre affection : cette douleur

24 HISTOIRE SECRÉTTE

toute grande qu'elle étoit avoit peut-être encore une cause plus sensible dont elle se doutoit bien ; & pour comble de chagrin, elle suivoit un époux détestable, qui n'avoit rien d'humain pour elle, son esprit & sa douceur n'avoient jamais pu l'adoucir.

Le Comte de Rivière sentit cette séparation en amant délicat & sensible ; il n'eut de consolation que celle qu'il trouva dans la confiance où il étoit avec le Comte d'Angoulême. Ce fut à lui seul qu'il communiqua son dessein ; il fit semblant de retourner en Angleterre, & après avoir fait faire des armes comme il les vouloit, il fut *incognito* suivi de deux hommes seulement en Gueldres, où, à la mode de ces tems là, il soutint seul un pas à l'honneur de sa Dame contre tous les Chevaliers qui vouloient soutenir que leurs maîtresses la surpassoient en beauté. Il défit tous les Courtisans d'Adolphe, aussi bien que les étrangers qui y furent touchés d'émulation pour sa gloire ; il vainquit encore Maximilien, que son pere avoit rappelé, qui voulut s'éprouver contre lui, & donner deux coups de lance en l'honneur de sa Princeesse.

On apprit en Bourgogne la réconciliation du Roi Louis XI. & du Duc de Berri ; la chute & la détention du Cardinal Balue, qui par une ambition criminelle, & voulant toujours susciter des affaires à la France pour être toujours nécessaire, avoit trahi avec ingratitude son Roi & son bienfaiteur, en écrivant des

lettres

lettres au Duc de Bourgogne & au Duc de Berri pour empêcher la paix ; elles furent mises entre les mains du Roi par cet accident remarquable dont l'histoire a tant parlé.

On sçut ensuite que le Connétable de Saint Paul renouoit la proposition du mariage du Duc de Berri avec la Princesse de Bourgogne ; & le Comte d'Angoulême, pénétré de cette nouvelle, prit une résolution déterminée de retourner en France. Lescun, qui étoit sa créature & son ami particulier, étoit devenu favori du Duc de Berri depuis son retour ; & le Comte d'Angoulême, qui connoissoit la foiblesse de ce Prince, & quel empire ceux qu'il aimoit prenoient sur lui, jugea que Lescun seroit fort propre à le détourner du dessein d'épouser la Princesse de Bourgogne ; il communiqua cette pensée à la Duchesse, qui l'approuva : & se disposa enfin à prendre congé du Duc de Bourgogne, & à dire adieu à la Princesse.

Elle étoit fort triste depuis qu'elle avoit sçu sa résolution : „ Il va partir, Madame, disoit-elle à la „ Duchesse sa belle-mère, il s'en va, il m'oubliera „ durant cette absence ; quelque courte qu'elle puisse „ être, le Duc mon père disposera de moi : & quand „ même par l'adresse de Lescun, le Comte romproi „ mon mariage avec le Duc de Berri, mon père peu „ me donner à un autre, qui me rendroit aussi mal- „ heureuse. „ Il n'ira peut-être pas si vite, lui répondit la „ Duchesse, mais enfin vous faites bien de vous prépa-

C

26 HISTOIRE SECRETE

„ rer à tout : je ne sçauois croire que le Duc veuille
 „ tout de bon l'alliance de France ; il rejette obstine-
 „ ment , à ce que m'a dit Comines , toutes les propo-
 „ sitions du Roi,& s'obstine avec fermeté à la ratifica-
 „ tion des traités de Peronne,avant que de donner son
 „ consentement à votre mariage; voilà pour vous un
 „ rayon d'esperance : nous connoissons sa fierté , &
 „ cela ne se peut dire qu'entre nous. Le succès de la
 „ bataille de Montleri lui a tout-à-fait haussé le cœur;
 „ il veut avec opiniâtreté ce qu'il veut ; il se souvient
 „ toujours de la faute que le Roi fit à Peronne en se
 „ livrant entre ses mains; il s'applaudit sans cesse de la
 „ fausse générosité dont il usa ; il s' imagine que rien
 „ ne la peut égaler : l'opinion qu'il a de lui-même ,
 „ depuis ce tems-là , le porte à l'excès ; il croit sa
 „ puissance plus grande qu'elle n'est , & que quand il
 „ lui plaira,ses mouvemens feront le destin de l'Euro-
 „ pe : au lieu de faire un accord,il prétend donner des
 „ Loix.

„ Louis XI. le hait ; il ne consent qu'à regret à cette
 „ alliance ; cette prochaine grandeur de son frere lui
 „ fait peur ; le bas âge de son Dauphin lui fait crain-
 „ dre de le laisser en minorité & en proie à la merci du
 „ nouveau Duc de Guienne , & aux factions qui s'éle-
 „ veroient dans l'Etat: ainsi le Comte d'Angoulême est
 „ heureux s'il sçait ménager Lescun dans cet embarras,
 „ il est certain qu'il reculera son malheur ; c'est beau-
 „ coup que de gagner du tems , & d'est par lui seul que

„ les choses les moins espérées viennent quelquefois à
„ des fins qu'on ne s'étoit osé promettre.

„ Ce que vous dites est tout-à-fait bien pensé , repar-
„ tit la Princesse, & l'antipathie du Duc & du Roi sem-
„ ble mettre une opposition assurée à ce mariage que je
„ crains tant ; les obstacles que nous y prétendons
„ apporter peuvent encore réussir : mais, Madame , un
„ de ces obstacles est l'absence du Comte; il va partir ,
„ il s'éloigne de moi , quand le reverrons-nous ? & s'il
„ revient , le retrouverai-je fidele ? „ La Princesse
souponnoit , ses larmes se répandoient déjà , quand le
Comte parut dans le cabinet où elles étoient ; il
s'arrêta immobile en regardant fixement la Princesse :
elle fit un cri & voulut se cacher, afin qu'il ne vît point
ces marques de foiblesse ; mais allant toujours du
côté qu'elle se tournoit , & la regardant avec une
passion qui pénétrait jusqu'à son ame : „ Hé bien, que
„ voulez-vous , lui dit-elle ? je pleure votre absence ,
„ je ne puis m'en empêcher; en serez-vous plus heureux,
„ Comte, de m'avoir amenée à ce point de tendresse qui
„ me cause tant de douleurs ? „ Je suis sans doute heu-
„ reux , lui dit-il , de vous voir , si bien persuadée de
„ mon amour, que vous soyez sensible aux peines qu'il
„ me prépare : Mais , Madame , lui ajouta-t-il , en
„ reprenant les dernières paroles qu'elle venoit de dire
„ à la Duchesse, vous diminuez bien mon bonheur par
„ les soupçons injustes dont vous outragez ma fidélité;
„ je ne sçais point parler un langage déguisé, ni me

28 HISTOIRE SECRÉTTE

„ servir d'expressions outrées ; je suis plus naturel ,
 „ croyez-moi donc , je vous aime, je vous aime avec
 „ adoration : je sçais que le Ciel vous fit la plus char-
 „ mante de toutes les créatures ; je le prens à témoin,
 „ si je connois un bonheur au-de-là de celui de vous
 „ posséder ; pour cette possession je donneroie & mon
 „ sang & ma vie , rien n'a jamais paru à mes yeux
 „ de si beau que vous , vous ne me verrez jamais
 „ infidèle ; & quand il seroit possible, que de votre pro-
 „ pre mouvement, sans que le Duc s'en mêlât , quand
 „ il seroit possible , dis-je , que vous portassiez votre
 „ cœur ailleurs , vous ne verrez jamais , ma Prin-
 „ cesse , que j'imité un si cruel exemple , & jamais je
 „ ne puis aimer que vous. „ Après ces sincères protesta-
 tions, ils prirent des mesures pour ce que le Comte
 alloit faire , il promit à la Duchesse de lui mander
 toutes les nouvelles de la Cour de France , & d'écrire
 à Comines le ménagement & le succès de ses desseins,
 & après leur avoir baisé les mains , il prit congé de
 l'une & de l'autre,

La Princesse demeura plus tranquille qu'elle n'avoit
 cru être pendant l'absence du Prince , par les mar-
 ques d'affection qu'elle recevoit continuellement de
 la Duchesse , & par les soins que le Comte d'Angou-
 lême avoit de lui écrire ; elles apprirent que Lescun
 employoit toute son adresse pour détourner le Duc
 de Berri de l'alliance de Bourgogne, qu'il occupoit son
 cœur par un nouvel engagement, & que le Duc ne son-

geoir qu'à s'aller établir en Guienne. Le Comte d'Angoulême y étoit allé aussi avec le Comte de Beaujeu pour appaiser quelques mouvemens, les Princesses apprirent par le bruit commun qu'il avoit fait des actions extraordinaires ; & donné des marques de la valeur la plus éclatante.

Cependant la Cour de Bourgogne étoit dans le même train. Tous les Princes de l'Europe y étoient la plupart du tems, la brigue des amans de la Princesse y répandoit un air de galanterie & de magnificence.

Elle fut troublée par les nouvelles de Gueldres. On apprit que le Prince avoit fait emprisonner son pere par une action aussi barbare que dénaturée, il avoit negligé de s'assurer de la personne de sa belle-mere, jeune Princesse pleine de vertu & de courage, qui s'étoit sauvée chez le Duc de Cleves son frere, & l'avoit enfin réduit par ses raisons à porter la guerre dans la Gueldres pour délivrer son mari.

Le Duc de Bourgogne vit au commencement ces troubles avec indifférence, il ne pensa pas d'abord que ces deux voisins se déchirant mettoient par-là leur Etat en proie à son ambition : il ne songeoit point à dépouiller le Prince de Gueldres, il aimoit trop sa femme & pensoit plutôt à le confirmer dans cette nouvelle domination.

Le Pape & l'Empereur commanderent au Duc de Gueldres & de Cleves de poser les armes, & prièrent le Duc de Bourgogne d'accommoder le Pere &

30 HISTOIRE SECRETE

le fils, il écrivit au Prince de Gueldres de le venir trouver & de lui amener son pere : il obéir, il n'avoit pris le dessein de se mettre en la place de son pere que par des pensées abominables ; il vouloit être plus puissant qu'il n'étoit, & d'autres projets plus terribles qu'il avoit faits, lui faisoient croire que dans peu il se rendroit sûrement maître de la Princesse de Bourgogne. Il se disposa avec joie d'aller trouver le Duc, il étoit content de revoir la Princesse qu'il aimoit, & menant sa femme avec lui, dont il sçavoit que le Duc étoit amoureux, il ne s'imagina pas trouver en lui un juge sévere.

Le Duc travailla incessamment à leur accommodement ; & quoiqu'il n'aimât pas le Prince de Gueldres, sa femme lui étoit trop chere pour consentir qu'elle descendît du rang où le crime de son mari venoit de l'élever. Il fut donc question d'appaiser & de contenter le vieux Duc. Charles consentit de lui donner le gouvernement des deux Bourgognes ; pour lui faire un établissement honnête, il demanda certains revenus & un petit pays en propre. Le Prince de Gueldres s'opiniâtra à ne pas vouloir que son pere eût rien dans ses Etats, & il le fit d'une maniere si rude & en des termes si cruels, que son pere irrité se porta jusqu'à jeter son gant pour l'appeller en duel ; on empêcha le fils de le ramasser : & le Duc de Bourgogne piqué de son inhumanité, lui parla avec tant de fierté que le Prince de Gueldres en fut épouvanté, & sans

songer que la foi publique étoit la sûreté de son retour, il ne pensa qu'à le faire secrètement de peur d'être arrêté. Il abandonna sa femme, se déguisa, & prenant des chemins détournés, il alla jusqu'à Namur, où il fut reconnu; on s'assura de sa personne, & l'on dépêcha au Duc, pour sçavoir ce qu'il vouloit que l'on en fit. Ce fut alors qu'il ouvrit les yeux sur ses intérêts, il manda qu'on enfermât le Prince de Gueldres dans le Château de Namur, il rétablit le vieux Duc, qui desherita son fils, & instrua le Duc de Bourgogne son heritier.

La Princesse de Gueldres demeura ainsi en Bourgogne, & elle y demeura avec sa mere & auprès de ses parens avec bienséance; elle étoit trop heureuse d'être dé faite, sans qu'il y eût de sa faute, d'un mari si cruel & si brutal.

Le Comte de Riviere ne fut pas long-tems sans avoir des pretextes pour revenir en Bourgogne. Le Duc s'étoit rejeté plus que jamais dans la galanterie, malgré les interruptions que les soins de la guerre y apportent de tems en tems: c'étoit toujours contre la France. Le Comte d'Angoulême, comme on a dit, avoit adroitement obtenu de l'emploi en Guienne pour n'avoir point à se trouver contre le Duc. Comines, qui étoit son ami particulier, n'avait pas manqué de le faire remarquer au Duc de Bourgogne, afin que ce témoignage de considération fit son effet dans le tems.

32 HISTOIRE SECRÈTE

Il parloit souvent à la Princesse des interêts du Comte , & c'étoit une douceur pour elle de pouvoir s'entretenir avec un homme du caractère de Comines; il écrivoit des lettres à ce Prince , il en recevoit d'autres , & ce commerce avoit tout l'agrément qu'il pouvoit tirer d'une si fâcheuse absence.

Louis XI. reprit la négociation du mariage du Duc de Berri , & seulement parce que Charles l'avoit rompue par la guerre , le Duc qui sçavoit bien que le Roi ne le vouloit pas sincèrement , le desira dans la vue de le chagriner , & conclut une trêve.

Cette trêve ne se put empêcher malgré l'habileté de Comines , qui voyoit qu'elle étoit fort défavantageuse pour le Comte d'Angoulême , la Princesse de Bourgogne en fut extrêmement mortifiée : on ne comprenoit jamais rien dans les bizarres démarches du Roi , & l'on fut bientôt éclairci qu'il n'avoit fait des propositions que pour amuser le Duc de Bourgogne.

Une lettre du Comte d'Angoulême dissipa leur crainte & leur douleur : elle étoit écrite à la Duchesse; & comme il s'expliquoit à Comines avec des chiffres, sur les interêts de ses desseins & sur les sentimens de son amour , d'ordinaire ce qu'il mandoit à la Duchesse n'étant pas de son écriture , se rendoit public , parce que ce n'étoit que des nouvelles & des choses agréables.

Comme cette lettre si heureuse pour la Princesse étoit venue par un homme exprès ; qu'elle contenoit

une nouvelle très-importante , & que le Duc n'en avoit encore nulle connoissance, Comines ne manqua pas d'en faire part au Comte d'Angoulême , & de la porter au Duc ; il lui en fit la lecture , & voici ce qu'elle contenoit.

Relation de la mort du Duc de Berri , à la
Duchesse de Bourgogne.

Comme je n'ai gueres manqué à vous mander tout ce qui se passe en ce Pays, Madame , & que ce que j'ai à vous dire présentement est tout-à-fait extraordinaire je vous supplie de vous remettre tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire après l'entrevue du Roi & du Duc de Berri ; & comme la punition du Cardinal Balue suivit de près cette réconciliation , le Roi donna la Guienne à son frere , & l'on prétend que pour empêcher l'alliance de Bourgogne à laquelle il étoit opposé , il n'y eut sorte de moyens dont il ne se servit pour en éloigner le Duc de Berri. Enfin il n'en trouva point de plus propres que ceux des charmes d'une jeune personne , fille du Seigneur de Monforeau , veuve de Louis d'Amboise , Vicomte de Thouars , qui fit bien voir en cette rencontre qu'une grande beauté n'est pas nécessaire pour inspirer une forte passion. Madame de Thouars avoit le visage agréable , l'air fin , la taille belle , un esprit incomparable , & un savoir

34 HISTOIRE SECRÈTE

qui n'est pas ordinaire aux Dames ; elle étoit charmante pour la société, sa conversation étoit comme on la vouloit, sérieuse ou divertissante, & également utile & agréable : jamais femme n'eut le cœur si grand, n'eut les manières si nobles, & ne fut si généreuse. Comme elle étoit soutenue du Roi dans la passion qu'il vouloit qu'elle inspirât au Duc de Berri, & qu'il l'avoit assurée qu'elle pouvoit la pousser aussi loin qu'elle voudroit, & prendre des espérances qu'il appuieroit, elle obéit avec joie & réussit avec bonheur. Le Duc de Berri étoit doux, d'une humeur facile, Lescun aidait son cœur à se soumettre sous le joug, soit pour seconder les volontés du Roi, ou par des raisons qui nous sont inconnues ; enfin la victime étoit trop bien ornée, le sacrifice s'accomplir, le Duc aima Madame de Thouars, & l'aima avec une passion si forte & si sincère, qu'il se résolut bientôt après à l'épouser. Elle étoit ravie de l'avoir amené où elle le vouloit, parce qu'elle s'élevoit à un rang qu'aucune Princesse de l'Europe n'eût dédaigné, mais encore elle a avoué qu'elle aimoit le Duc de Berri : il étoit jeune, il étoit beau, il avoit beaucoup d'amour, il étoit fils de France, il n'en faut pas tant pour toucher le cœur d'une Dame ; enfin elle se crut au comble de son bonheur : & quand ils le voulurent presser tous deux, ils trouverent que le Roi le différer souvent par des remises qui n'étoient, à proprement parler, que des chicanes qu'il leur faisoit, pour empêcher un mariage auquel il étoit bien éloigné de consentir. Madame de Thouars qui avoit trop d'esprit pour ne pas connoître les artifices du Roi, vit qu'elle

ne parviendroit jamais à l'honneur dont on l'avoit flatée, si elle ne dissimuloit à son tour : elle feignit donc tout d'un coup de se faire justice, & de borner une ambition trop élevée ; elle sembla se renfermer dans les simples bornes d'une Maitresse qui n'envisage rien au-delà du plaisir d'aimer & d'être aimée : mais elle n'en étoit pas moins convenue avec le Duc de Berri de ce qui pouvoit rendre leur engagement éternel. Il y en a même qui assurent qu'ils se marièrent en secret, & que c'est ce qui les a conduits à leur perte. Tout ce qui parut alors aux yeux de la Cour, fut une grande modération en Madame de Thouars, & quelque tems après une envie déterminée au nouveau Duc de Guienne d'aller s'établir dans cette Province. Madame de Thouars fit semblant d'être au désespoir de cette résolution, & de la combattre fortement dans l'esprit du Duc ; elle dit qu'elle s'en vouloit séparer, & fit si bien, qu'elle obligea le Roi à la prier d'accompagner son frere, jusques-là qu'il lui promit de la laisser faire, & que son mariage seroit absolument à sa volonté. Quoiqu'elle se méfiât du Roi, elle crut toujours qu'il n'y avoit qu'à s'éloigner, & que le Duc seroit maître en Guienne. Il partit de la Cour avec un équipage superbe ; celui de Madame de Thouars étoit si grand & si magnifique, qu'il ne ressembloit pas mal à celui d'une Duchesse de Guienne ; beaucoup de ses amis la suivirent, & ce voyage fut un voyage de plaisir : ils séjournèrent dans toutes les villes, où l'on leur faisoit des entrées, & où ils étoient régalez par les ordres du Roi. Ils furent ainsi gaiment de ville en ville

jusqu'à S. Jean d'Angely, où l'Abbé de ce lieu leur donna une fêre si galante, qu'elle avoit toute la politesse de la Cour. Sur la fin du repas il presenta au Duc de Guienne une pêche d'une si grande beauté, que le Duc & toute la compagnie en furent surpris dans une saison qui étoit si peu avancée; ce Prince la reçut agréablement & la donna à Madame de Thouars, qui la partageant en deux en donna la moitié à ce Prince, & elle mangea l'autre. A peine eut-elle avalé ce fatal morceau, que ses yeux se couvrirent d'un nuage funeste, ses regards devinrent sombres, son teint se pâlit, & la belle couleur de sa bouche se changea : Ah! Prince, dit-elle, sentant le mortel venin à son cœur, prenez garde à vous; qu'on le secoure, s'écria-t-elle foiblement, je me meurs ! Un symptôme effroyable la prit ensuite, sa jeunesse combattoit contre la mort, elle fit de vains efforts, sa vie ne dura que deux heures; ses yeux tout chargés de la mort cherchoient encore ceux du Prince, qui sentoit comme elle les fatales approches, mais qui les sentoit moins violemment, soit qu'il y eût plus de poison dans la moitié de la pêche qu'elle avoit mangée, ou qu'il fût d'un tempérament plus fort. Il prit des remèdes, mais il ne quitta point Madame de Thouars, il lui tenoit les mains, il pleuroit, il s'agitoit, & il faisoit des cris si pitoyables; que tout le monde en avoit le cœur percé. On voyoit au milieu du mal de Madame de Thouars, qu'elle souffroit plus de celui du Prince que du sien propre; elle paroissoit inquiète, elle avoit toujours les yeux attachés sur lui; quand par

bazard il changeoit de place, ses regards le suivoient; quand le poison le tourmentoit, quelques larmes qui sortoient des yeux de Madame de Thouars inspiroient une si grande pitié, que personne ne pouvoit s'empêcher d'en répandre. Elle fit des efforts inutiles pour parler, elle begayoit le nom du Prince, quelques expressions d'amour & de douleur, voilà tout; à son dernier moment elle approcha de sa bouche la main du Duc, & elle expira dessus. C'étoit un spectacle bien tendre que celui-là, Madame, il est étonnant que la douleur du Duc de Guienne n'eut point encore plus de force que le poison, & qu'elle ne le fit pas mourir sur le champ: il vécut encore quelques jours, après des tourmens qu'il souffrit en sa personne pires que la mort; il avoit toujours dans la bouche le nom de Madame de Thouars: il avoit à sa main un petit livre, écrit de son écriture, il le baisoit incessamment. Enfin il mourut, & commanda que son corps fût uni dans un même tombeau avec celui de Madame de Thouars. Le fidèle Lescun se chargea de ce précieux dépôt, le fit porter sur un vaisseau avec le perfide Abbé de S. Jean d'Angely, pour le livrer à une vengeance affreuse, & qui selon les apparences, étonnera toute la postérité; & s'embarquant à Bourdeaux, on dit qu'il a pris la route de Bretagne. Voilà, Madame, la fin tragique du déplorable Duc de Guienne & de l'infortunée Madame de Thouars: elle laisse l'esprit dans des idées tristes, & je crains si fort de vous les communiquer, que vous agrérez, que je ne me jette point sur des réflexions; bien

jusqu'à S. Jean d'Angely, où l'Abbé de ce lieu leur donna une fête si galante, qu'elle avoit toute la politesse de la Cour. Sur la fin du repas il presenta au Duc de Guienne une pêche d'une si grande beauté, que le Duc & toute la compagnie en furent surpris dans une saison qui étoit si peu avancée; ce Prince la reçut agréablement & la donna à Madame de Thouars, qui la partageant en deux en donna la moitié à ce Prince, & elle mangea l'autre. A peine eut-elle avalé ce fatal morceau, que ses yeux se couvrirent d'un nuage funeste, ses regards devinrent sombres, son teint se pâlit, & la belle couleur de sa bouche se changea: Ah! Prince, dit-elle, sentant le mortel venin à son cœur, prenez garde à vous; qu'on le secoure, s'écria-t-elle foiblement, je me meurs! Un symptôme effroyable la prit ensuite, sa jeunesse combattoit contre la mort, elle fit de vains efforts, sa vie ne dura que deux heures; ses yeux tout chargés de la mort cherchoient encore ceux du Prince, qui sentoit comme elle les fatales approches, mais qui les sentoit moins violemment, soit qu'il y eût plus de poison dans la moitié de la pêche qu'elle avoit mangée, ou qu'il fût d'un tempérament plus fort. Il prit des remèdes, mais il ne quitta point Madame de Thouars, il lui tenoit les mains, il pleuroit, il s'agitoit, & il faisoit des cris si piroyables, que tout le monde en avoit le cœur percé. On voyoit au milieu du mal de Madame de Thouars, qu'elle souffroit plus de celui du Prince que du sien propre; elle paroissoit inquiète, elle avoit toujours les yeux attachés sur lui; quand par

hazard il changeoit de place, ses regards le suivoient; quand le poison le tourmentoit, quelques larmes qui sortoient des yeux de Madame de Thouars inspiroient une si grande pitié, que personne ne pouvoit s'empêcher d'en répandre. Elle fit des efforts inutiles pour parler, elle bégayoit le nom du Prince, quelques expressions d'amour & de douleur, voilà tout; à son dernier moment elle approcha de sa bouche la main du Duc, & elle expira dessus. C'étoit un spectacle bien tendre que celui-là, Madame, il est étonnant que la douleur du Duc de Guienne n'eut point encore plus de force que le poison, & qu'elle ne le fit pas mourir sur le champ: il vécut encore quelques jours, après des tourmens qu'il souffrit en sa personne pires que la mort; il avoit toujours dans la bouche le nom de Madame de Thouars: il avoit à sa main un petit livre, écrit de son écriture, il le baisoit incessamment. Enfin il mourut, & commanda que son corps fût uni dans un même tombeau avec celui de Madame de Thouars. Le fidele Lescun se chargea de ce précieux dépôt, le fit porter sur un vaisseau avec le perfide Abbé de S. Jean d'Angely, pour le livrer à une vengeance affreuse, & qui selon les apparences, étonnera toute la postérité; & s'embarquant à Bourdeaux, on dit qu'il a pris la route de Bretagne. Voilà, Madame, la fin tragique du déplorable Duc de Guienne & de l'infortunée Madame de Thouars: elle laisse l'esprit dans des idées tristes, & je crains si fort de vous les communiquer, que vous agrérez, que je ne me jette point sur des réflexions; bien

38 HISTOIRE SECRÉTTE

loin d'oser parler , je crois qu'il faut sçavoir se taire.

Après cette lecture le Duc parut pensif, & dit quelques paroles en murmurant sur une mort si extraordinaire ; & prenant ce papier , dont il relut quelques endroits , il fut seul suivi de Comines , chez la Princesse de Gueldres , pour lui en faire part. Lorsque chacun eut dit librement sa pensée sur cette nouvelle , la Princesse jetta adroitement le Duc sur le sujet du Comte d'Angoulême ; elle l'aimoit & l'estimoit ; & comme les intérêts de sa maison lui étoient chers , elle s'expliqua au Duc plus clairement qu'elle n'avoit encore osé faire , le moment lui fut favorable ; le Duc ne parut point étonné de ce qu'elle lui dit : “ Je vous assure , continua-t-elle , que je plains
„ le Duc de Berri : je ne suis point assez sçavante
„ dans la politique , pour connoître s'il vous étoit
„ aussi utile qu'on le disoit pour votre gendre ; je sçais
„ seulement , qu'agissant sur des principes naturels ,
„ si j'étois en votre place , je choisirois un Prince de
„ mon sang. Qu'avez-vous à faire de tous ces Etran-
„ gers qui sont ici ? qu'ils regnent chez eux , que
„ vous font-ils ? vous honorent-ils ? en avez-vous be-
„ soin ? Je voudrois un Prince qui me dût toute sa
„ fortune , & qui pût aimer ma personne : & entre
„ tous ceux qui pourroient prétendre à un honneur
„ comme celui-là , je ne vois que le Comte d'Angou-
„ lême , dont nous venons de parler , qui en est assu-

„ rément le plus digne. “ Je dirai plus, Madame,
„ si on me le permet, reprit Comines, c'est le seul
„ Prince digne d'être choisi par le Duc, & qui sou-
„ tiendrait avec des qualités les plus semblables aux
„ siennes, toute cette grandeur à laquelle on l'éleve-
„ roit. “ Je crois, Madame, continua le Duc, que
„ ma fille seroit fort heureuse avec lui, & je prétens
„ qu'elle le soit dans le choix que je voudrai faire ;
„ je suis souvent politique, mais je suis pere quelque-
„ fois. “ Ah ! Seigneur, repliqua la Princesse de Guel-
„ dres, demeurez dans un sentiment si raisonnable,
„ donnez-lui un époux qu'elle puisse aimer : qu'on est
„ à plaindre, quand il faut passer sa vie dans un
„ lien mal assorti ! J'en suis un triste exemple, toute
„ ma douceur & ma patience ne m'ont jamais pu
„ attirer un bon moment de mon mari, & tant que
„ j'ai demeuré en Gueldres, j'ai eu des peines à souffrir,
„ qui auroient impatienté une femme moins modérée
„ que moi. Seigneur, la Princesse est trop aimable,
„ faisons-la heureuse, je sçais qu'elle le sera avec un
„ Prince si bien né ; son intérêt & le vôtre me font
„ parler, je vous rends à tous justice, je ne vous pro-
„ pose aucun de mes freres qui sont du même sang
„ que le Comte, parce qu'aucun n'a le mérite qu'il
„ a. “ Je sçais son mérite, reprit le Duc, j'ai eu sou-
„ vent la pensée de le choisir pour mon gendre,
„ vous m'y déterminez maintenant. Quelle surprise
„ pour toute l'Europe ! quelle rage pour le Roi ! de

40 HISTOIRE SECRETE

„ voir un de ses sujets auffi puissant que lui. Il faut
 „ par notre diligence tromper cette prévoyance dont
 „ il se pique tant, agir en sorte que la chose soit
 „ faite avant qu'il la puisse sçavoir, confondre le
 „ soin de ses espions dans le seul dessein qu'il ne
 „ prévoit pas, & dont le succès lui doit être si impor-
 „ tant. Comines, il faut écrire au Comte d'Angou-
 „ lême, qui est encore occupé en Guienne devant
 „ Laitoure, lui faire entendre mes volontés, qu'il
 „ feigne d'être malade, qu'il se dérobe seul, & qu'il
 „ se rende incessamment auprès de vous.

Cette commission plut infiniment à Comines, il
 dépêcha un Gentilhomme adroit & fidele au Comte
 d'Angoulême, il est à croire qu'il se disposa avec
 bien du plaisir à exécuter un ordre qui lui en devoit
 tant donner.

La Princesse de Gueldres qui craignoit de trouver
 trop de monde chez la Duchesse, lui manda qu'elle
 se trouvoit mal, & qu'elle la prioit de passer chez
 elle avec la Princesse; elles s'y rendirent toutes deux,
 & ce fut avec une si grande joie qu'elle leur apprit le
 bonheur du Comte d'Angoulême, qu'à peine la Du-
 chesse en eut-elle autant; & toute la modestie de la
 Princesse n'empêcha pas qu'elles ne vissent que la
 sienne étoit encore plus grande que la leur.

Le Comte de Riviere qui faisoit semblant d'ignorer
 les desseins du Duc, mais qui les sçavoit, parce qu'il
 étoit l'intime ami du Comte d'Angoulême, alla au de-

vant

Avant de lui sous prétexte de la chasse, le jour qu'on sçavoit qu'il devoit arriver. On eût eu de la peine à voir lequel des deux avoit le plus de joie, lorsqu'ils s'embrassèrent, tant il est vrai que la parfaite amitié rend les biens & les maux communs. Le Comte de Riviere ressentoit la fortune de ce Prince aussi sensiblement que lui-même.

„ Que fait-on ? d'où vous venez, lui dit le Comte
„ d'Angoulême ? m'y attend-on avec quelque impa-
„ tience ? m'y desire-t-on ? je vois à votre visage que
„ rien n'est changé pour moi, & que la Princesse est
„ persuadée que je suis l'homme du monde qui a le
„ plus de respect pour elle. “ Non - seulement la
„ Princesse n'est point changée, reprit le Comte de
„ Riviere : mais je vous assure que le Duc ne l'est pas
„ même ; il est dans les mêmes sentimens, & votre
„ bonheur est si prochain, que je ne sçais comment
„ vous vous sentez là-dessus. “ Je me sens si près de
„ ce que j'ai le plus désiré en ma vie, repartit-il, que
„ je ne vous puis exprimer comment je suis ; je m'exa-
„ mine je ne sçais si l'on ne me trompe point, & j'e
„ trouve la félicité où l'on m'élève si parfaite, que je
„ ne la puis imaginer. Mon cher Comte, est-il bien
„ vrai que je vais être si heureux ? non, je ne le puis
„ croire, je crains toujours que quelque chose que je
„ ne puis dire ne renverse les esperances que l'on me
„ donne.

Dès le soir même le Duc voulut voir en secret le

* * *

D

42 HISTOIRE SECRÈTE

Comte d'Angoulême , & ce fut dans un cabinet de la Princesse de Gueldres , en présence de la Duchesse de Bourgogne , de la Princesse , de Comines & de Vaurbrisset. Le Comte se jeta aux pieds du Duc , le Duc le releva en l'embrassant. „ Comte , lui dit-il en riant „ & en lui présentant la Princesse , voulez-vous cette „ personne ? je n'ai que cela à vous donner pour le „ présent : mais j'espère que vous attendrez le reste „ sans impatience. “ Seigneur , reprit le Comte , tous „ vos dons sont précieux : mais j'avoue que voilà le „ plus grand de tous vos biens. „ C'est ainsi que le Duc engagea ce Prince & cette Princesse , & qu'on se dépêcha autant que l'on put à régler tout ce qui étoit nécessaire dans une affaire de cette importance.

Quoique le Comte fût *incognito* à la Cour , il voyoit tous les jours la Princesse , & il n'attendoit plus que le moment où ils seroient unis pour toujours. “ Je „ ne puis croire mon bonheur , lui disoit-il , il n'y „ a que la possession de votre personne qui puisse m'en „ persuader , jusques-là tout ce que l'on me dit me „ paroît une chimere. Tout le cours de ma vie a été „ si infortuné , que je ne puis penser que je vais être „ heureux précisément par la seule chose par où je „ le pouvois devenir. “ Pourquoi vous tourmentez- „ vous , lui dit la Princesse ? vous ne devez avoir „ que de la joie si vous m'aimez ; votre inquiétude „ paroît d'abord obligeante : mais enfin vous la „ faites passer dans mon esprit ; n'est-ce point que

„vous craignez de m'aimer moins quand vous n'aurez
„plus rien à desirer, & que vous n'ignorez pas qu'une
„tendresse languissante seroit peu propre à satisfaire
„toute la délicatesse de mon cœur ? “ Vous ne pensez
„point à ce que vous me dites , „ reprit froidement
le Prince “ Non, repartit-elle, je ne le crains pas ;
„quand mes devoirs seront joints à la forte inelina-
„tion que j'ai toujours eue pour vous, il me sera aisé
„de vous faire voir jusqu'à quel point vous m'êtes
„cher, & je suis persuadée quand j'examine vos senti-
„mens, que je vous pourrai obliger à être fidele à
„votre passion. “ Elle fera le charme de ma vie, re-
„prit le Comte ; & quoique je vous aime autant que
„je le puis faire présentement, je suis assuré que je
„vous aimerai mille fois davantage, quand rien
„ne nous séparera & que ma félicité sera sans ob-
„stacles.

Le tems de leurs noces fut enfin marqué, & deux
jours avant que la célébration s'en dût faire, le Comte
& la Princesse se parloient avec une tendresse ex-
trême devant le Comte de Riviere & la Duchesse de
Bourgogne. “ Mon bonheur est-il bien certain, disoit
„le Comte d'Angoulême ? je suis dans un état que
„je ne puis exprimer, j'ai une impatience & une agi-
„tation qui ne me laisse aucun repos, les nuits me
„paroissent affreuses, les jours plus longs que de
„coutume, je compte toutes les heures. Je la vois,
„dit-il, en montrant la Princesse, on m'assure que

44 HISTOIRE SECRÉTTE

„ ton sort & le mien vont être inséparables , & je
 „ souffre une certaine peine que je ne sçaurois dire ;
 „ je ne puis me défaire de cette peine „ . On fit la
 guerre au Prince de ce qu'il disoit : chacun don-
 noit à ce tourment secret le nom qu'il vouloit ,
 & il y avoit des momens où la Princesse s'en trou-
 voit presque offensée : mais ils ne duroient pas ,
 elle voyoit que quelque chose que ressentit le Comte
 d'Angoulême , c'étoit toujours de l'amour. La Prin-
 cesse de Gueldres entra dans son cabinet, comme ils
 en étoient sur ces propos : elle étoit fort rouge , elle
 venoit de dormir , & elle leur dit qu'elle croyoit
 avoir la fièvre , qu'il y avoit déjà quelques jours
 qu'elle ne se portoit pas bien ; & voyant de l'inquié-
 tude dans les yeux du Comte de Riviere : „ Je se-
 „ rois pourtant bien marrie , dit-elle en s'adressant
 „ au Prince , & souriant un peu , si je n'étois pas de
 „ vos nocces , la fête ne vaudroit rien sans moi ; &
 „ puisque j'ai si heureusement avancé votre bonheur ,
 „ je ne suis pas d'avis de partir sans l'avoir bien éta-
 „ bli. “ Hé ! Madame , dit la Princesse en l'embrassant
 „ tendrement , pourquoi venir troubler le plaisir que
 „ nous avons ici , en nous disant de si funestes pa-
 „ roles ? “ Elle sçait si bien comme l'on est à son
 „ égard , dit tristement le Comte de Riviere , qu'elle
 „ ne doit point chercher de nouvelles épreuves
 „ pour connoître toutes ses forces & pour pousser
 „ à bout la foiblesse que l'on a pour elle. “ Vous n'êtes

„ point malade , dit la Duchesse de Bourgogne ; que
 „ devons-nous craindre avec des yeux si vifs , & un
 „ teint si éclatant , si ce n'est que le mal des autres
 „ ne s'augmentent ? „ Elle dit ces paroles d'un air fin ;
 & voulant parler de son mari , dont elle railloit
 souvent avec la Princesse de Gueldres : “ Hélas ! Ma-
 „ dame , reprit-elle , on ne sçait ce qui les cause ces
 „ maux dont vous parlez , & si le teint , les yeux &
 „ toutes les beautés de sa personne les faisoient naî-
 „ tre , les gens que nous connoissons n'auroient qu'à
 „ se tenir chez eux , ils ont plus qu'ils ne meritent. „
 Le Comte de Riviere étoit cependant fort inquiet
 & fit remarquer que la Princesse de Gueldres , avoit
 même la voix changée ; il eut tous les empressements
 d'un homme qui sçait aimer , & l'obligea par ses
 prieres de se mettre au lit : elle s'y mit , & la nuit
 suivante sa fièvre fut très-violente ; elle alla si fort en
 augmentant , que le septième accès parut mortel. Ce
 fut alors que la douleur éclata d'une manière effroya-
 ble dans toute la Cour : le Duc qui étoit au desespoir ,
 ne voulut entendre parler de rien , & le mariage fut
 ainsi différé. La Duchesse étoit très-affligée , parce
 qu'elle aimoit la Princesse de Gueldres ; elle étoit in-
 cessamment auprès d'elle , & occupée à consoler le
 Duc , & à prendre soin de lui. Le Comte d'Angou-
 lême & la Princesse avoient tant de raisons d'être af-
 fligés , qu'ils l'étoient aussi avec excès : mais rien
 n'étoit si pitoyable que le Comte de Riviere ; sa

46 HISTOIRE SECRÉTTE

douleur étoit si grande , qu'on ne la sçauroit exprimer,

„ Elle mourra , disoit le Comte d'Angoulême à la
„ Princesse , elle mourra , mon bonheur sera différé ,
„ & voilà les cruels pressentimens que j'avois , & dont
„ je ne pouvois moi-même vous dire la cause.

Ce Prince fut trop véritable dans ce triste pronostique. La Princesse de Gueldres tira visiblement à sa fin , & tout l'art des Medecins fut inutile contre la violence de son mal. Ils prononcerent au Duc la terrible sentence ; il n'en put soutenir le coup , il éclata dans tout ce que la douleur a de plus tendre : la Duchesse ne le quitta point , il fut touché de sa vertu ; on le fit sortir de l'appartement de la Princesse de Gueldres , il se jettoit aux pieds de sa femme , il lui demandoit pardon de ce que ses affections étoient partagées , il la prioit de le secourir , & de ne l'abandonner point.

Tous ceux qui étoient dans la chambre de la Princesse de Gueldres étoient consternés , on la voyoit seule tranquille ; elle apperçut le trouble & l'affliction sur tous les visages , elle les regarda fixement : „ C'en est assez , dit-elle , je vois l'état où
„ je suis : ô Dieu ! j'y suis résolue. „ Ces paroles firent tous les cœurs , & un déluge de larmes sortit de tous les yeux : „ Hé ! dit-elle , pourquoi vous
„ affliger ? je vais être heureuse , est-ce un si grand
„ mal après tout que de mourir ? Je meurs bien

„jeune, continua-t-elle en s'attendrissant, parce
 „qu'elle vit le Comte de Riviere dans un état dont
 „elle ne put s'empêcher d'être touchée; je meurs bien
 „jeune, reprit-elle, mais qu'importe? un peu plus
 „tôt ou peu plus tard, c'est une loi commune.
 „Qu'on me laisse un moment, Madame, disoit-elle
 „en en s'adressant à la Princesse, faites que je puisse
 „dire adieu au Comte d'Angoulême. „ À ce mot
 le Comte de Riviere fit un cri douloureux, & voyant
 qu'il n'y avoit plus de gens suspects dans la chambre,
 il se traîna tout effrayé vers le lit de la Princesse de
 Gueldres, où il demeura à genoux, en la regardant
 avec des yeux tout noyés de pleurs; elle en eut pitié.
 „Il faut nous résoudre, lui dit-elle, & nous allons
 „être séparés. „ Séparés! s'écria-t-il, vous ne mour-
 „rez pas seule, je vous suivrai. „ C'est un abus,
 „dit-elle d'une façon languissante, vous vivrez, &
 „vous vous consolerez; je n'ai servi que de tour-
 „ment à votre vie, par la misérable passion que je
 „vous ai inspirée, je meurs avec toute votre tendresse;
 „c'est assez pour moi, vous m'auriez un jour moins
 „aimée, & ma mort ne fera que ce que le tems auroit
 „infailliblement fait: adieu, Comte, il faut nous
 „quitter. „ Elle voulut se tourner de l'autre côté:
 mais le Comte de Riviere & la Princesse tenoient
 chacun une de ses mains, sur lesquelles ils répand-
 oient mille larmes. „ Orez-moi ces objets, dit-elle
 „au Comte d'Angoulême, ils m'attendrissent trop. „

48 HISTOIRE SECRETE

On auroit eu de la peine à les arracher de-là, si l'Evêque de Liege son frere ne s'en fût mêlé, Cette Princesse vécut encore deux jours avec un esprit aussi vif & aussi bon qu'elle l'eût jamais eu; elle ne voulut plus voir, ni le Duc, ni le Comte de Riviere, elle ne songea qu'à son salut, elle dit des choses fort touchantes à la Duchesse & à la Princesse, qui ne la quitterent point. Elle demanda pardon à la Duchesse de lui avoir enlevé malgré elle le cœur de son mari; elle la pria d'obtenir du Duc que l'on continuât de traiter avec douceur le Prince de Gueldres. Elle dit à la Princesse qu'elle mouroit avec le regret de n'avoir pas achevé son mariage, & qu'elle la prioit de ne la point oublier. Enfin elle touchoit par ses paroles tous ceux qui l'entendoient, & jamais dans un âge comme le sien on n'a envisagé la mort avec une fermeté si héroïque; elle eut de la connoissance jusqu'au dernier soupir, & sa vertu & sa piété lui firent recevoir la mort avec une resignation & un courage tout-à-fait extraordinaire.

Le Duc de Bourgogne ne se consola jamais de la perte de la Princesse de Gueldres, & sa douleur changea absolument son humeur & son naturel. Le Comte de Riviere eut une affliction aussi vive & plus touchante, il la cacha aux yeux de la Cour, sous l'apparence d'une maladie qu'il feignit. Le Comte d'Angoulême étoit encore plus fâché qu'ils ne l'étoient tous deux, non-seulement parce qu'il perdoit une
parente

parente aimable, qu'il aimoit, à qui il avoit tant d'obligations, mais aussi parce qu'il prévoyoit bien que son mariage seroit retardé, " Avois-je raison de
„ craindre, disoit-il à la Princesse? & en croirez-vous,
„ Madame, les pressentimens de mon cœur? Nous
„ avons perdu la Princesse de Gueldres, & vous ver-
„ rez que le Duc différera mon bonheur. „ La Prin-
cesse se plaignoit avec lui, & de quelques jours on
ne fut en état de pouvoir parler au Duc. Le Comte
se présentoit en particulier devant lui, le plus sou-
vent qu'il pouvoit; & une fois le Duc le regardant
tendrement, après avoir poussé un long soupir, &
comme s'il fût revenu tout d'un coup en lui-même :
„ Je ne saurois songer à vos affaires, Comte, lui
„ dit-il, je vous prie remettons-les à une autre fois ;
„ si vous aimez, il vous sera aisé d'entrer dans l'état
„ où je suis, retournez en France; un plus long sé-
„ jour vous rendroit suspect, je prolongerai la trêve
„ si je puis, & je vous rappellerai bientôt : ma fille
„ est à vous, je vous l'ai promise, je vous confirme
„ ma parole, je ne la donnerai point à d'autres; allez,
„ lui dit-il en l'embrassant, & soyez toujours de nos
„ amis.

Cet ordre de partir mit le Comte au desespoir, il
s'en plaignit d'une manière bien touchante à Comi-
nes en sortant de la chambre du Duc : " Je m'en vais
„ donc, lui disoit-il, & voilà tout le fruit que j'em-
„ porte des belles esperances que l'on m'avoit don-

E

„nées. « Ah! Madame, disoit-il à la Princesse, je viens
„vous dire adieu, on veut que je parte, & je me trou-
„ve si malheureux, que je ne sçais si je dois pren-
„dre la liberté de vous prier de ne me pas oublier.
„Seigneur, reprit la Princesse, la Duchesse vient de
„me dire la nécessité où nous sommes de nous sè-
„parer, & je trouve que les dernières paroles que
„le Duc mon pere vous a dites sont bien propres dans
„un si grand mal à en moderer du moins la vio-
„lence. » Que me font-elles ces paroles, repliqua-t-il,
„quand j'en vois l'effet dans un si grand éloigne-
„ment ? » Seigneur, dit la Princesse, elles sont d'un
„poids qui autorise l'innocence des sentimens que
„j'avois osé avoir pour vous ; l'aveu du Duc m'en-
„gage à m'y livrer sans résistance, moderez, je vous
„supplie, la peine où je vous vois : bien loin de
„vous oublier, je me souviendrai de vous avec un
„plaisir extrême, & nous souhaiterons, dit-elle en
„rougissant, que votre retour soit aussi prompt que
„vous le desirerez. » Le Comte se jeta à ses pieds,
lui fit mille protestations d'une fidélité éternelle, où
ils se firent bien voir l'un à l'autre la sensibilité de
leurs cœurs dans une si cruelle séparation.

Le Comte ne partit point sans aller dire adieu au
Comte de Riviere ; il l'avoit vu tous les jours depuis
la mort de la Princesse de Gueldres, & il lui avoit
dit tout ce qu'il avoit pu prendre dans un cœur aussi
tendre que le sien. Ils s'embrassèrent mille fois, se

DE BOURGOGNE.

51

confirmèrent leur amitié par les promesses les plus solennelles. Le Comte recommanda au Comte de Riviere de menager les intérêts de son amour auprès de la Princesse; & le Comte de Riviere lui promit de le servir, & de ne s'en retourner en Angleterre qu'après qu'il seroit revenu en Bourgogne & qu'il l'auroit vu parfaitement heureux.

Ce Prince étoit à peine retourné en France, que Charles ne pouvant moderer la douleur qu'il ressentait, voulut l'occuper par les agitations & les soins de la guerre. Bien loin de faire durer la treve, il prit un pretexte de la rompre sur le sujet de la mort du Duc de Berri, fit courir des bruits injurieux à Louis, & se liguant avec le Duc de Bretagne, il passa comme un torrent en France, ruinant tout ce qui s'opposoit à sa fureur. Le Comte de Riviere le suivit, dans le dessein de chercher la mort, & cette funeste résolution qui le jettoit dans le péril, servit à lui faire acquérir une gloire éclatante. Le Comte d'Angoulême fut assez heureux pour être occupé en ce tems-là à domter le reste des rebelles de la Guienne; il delivra Beaujeu des prisons où le Comte d'Armagnac le retenoit, & sa conduite & sa valeur dans un homme de son âge donnerent de l'admiration à toute l'Europe. Le Duc n'eût pas fait tant de progrès, s'il eût eu un si vaillant ennemi en tête. Il alla presque sans résistance jusques aux portes de Rouen; & voyant que le Duc de Bretagne

32 HISTOIRE SECRÉTTE

ne l'étoit pas venu joindre, il s'en retourna dans les Pays-Bas ; la Duchesse & la Princesse l'attendoient à Cambrai : tous ces guerriers si fiers & si terribles dans les armées se trouverent doux & soumis auprès des Dames. Le jeune Souverain de Savoye étoit avec le Duc, il s'en étoit entêté ; & soit pour mieux engager dans ses intérêts Yolande de France sa mere, soit qu'il agît par un motif secret de politique qui lui étoit assez ordinaire, il dit tout haut qu'il vouloit le marier avec la Princesse sa fille. La seule Duchesse osa lui remonter avec douceur les engagements où il étoit avec le Comte d'Angoulême ; il lui répondit froidement qu'il avoit changé de pensée : & voyant un jour la Princesse extraordinairement triste, il lui demanda pourquoi elle ne se préparoit pas avec plus de gaieté au mariage auquel il l'avoit destinée avec le Duc de Savoye. " Avec le Duc de Savoye, dit-elle, Seigneur ? je n'avois pas dû penser que votre choix que je croyois fait, dût jamais se tourner de ce côté-là. " Et ne l'avez-vous pas oui-dire ? reprit-il, " Seigneur, continua-t-elle, j'ai écouté ce que l'on m'en a dit comme les autres bruits de la Cour, qui n'ont aucun fondement ; vos ordres ne sont jamais venus positivement justifier qu'à moi, qu'en faveur du Comte d'Angoulême ; vous m'avez commandé de le regarder comme un homme qui devoit un jour être mon mari, je vous ai obéi. " Elle n'acheva ces paroles qu'avec un

DE BOURGOGNE. 53

rougeur modeste, qui lui couvrit tout le visage. „ Et
 „ ne sçavez-vous pas, reprit brusquement le Duc,
 „ que je vous ai promise autant de fois & à autant
 „ de Souverains qu'il a plû à ma politique, & que les
 „ interêts de l'Etat l'ont voulu ? “ Il est vrai, Sei-
 „ gneur, lui répondit-elle, ce sont des traités qui se
 „ sont faits loin de moi ; mais dans ce qui s'est passé
 „ avec le Comte d'Angoulême, vous m'avez com-
 „ mandé de recevoir sa foi, & de lui donner la
 „ mienne. “ Hé bien, lui dit-il, faut-il qu'une Prin-
 „ cesse qui a du courage s'abaisse servilement à ces
 „ délicats points d'honneur ? votre cœur, votre foi,
 „ tout n'est à vous qu'autant que je le veux : c'est
 „ moi qui en dispose, & vous n'en êtes point la mai-
 „ tresse ; point de raffinement, je vous prie, ni de
 „ détours de tendresse ; votre gloire est d'être tou-
 „ jours prête à m'obéir, de quelque manière que je
 „ veuille disposer de vous. „ Il la quitta sans la re-
 „ garder, & elle demeura si affligée, qu'on ne sçau-
 „ roit l'être davantage ; c'est en vain qu'elle appelloit le
 „ Comte d'Angoulême à son secours, qu'eût-il pu pour
 „ elle & pour lui ? Il étoit encore arrêté en Guienne
 „ tout ce qu'elle pouvoit, c'étoit de se plaindre avec
 „ le Comte de Riviere ; elle avoit souvent adouci sa
 „ douleur en lui parlant de la mort de la Princesse de
 „ Gueldres, & il n'avoit pris plaisir d'en parler avec
 „ personne qu'avec elle. Ils s'entretenoient aussi du
 „ Comte d'Angoulême, & l'échange de leurs secrets

34 HISTOIRE SECRÉTTE

& de leurs malheurs les mettoit dans une communication de pensées qui avoit mille charmes pour eux. Mais que ce commerce si doux devint cruel pour le Comte de Rivière ! les beaux yeux de la Princesse de Bourgogne, dont il connoissoit tous les mouvemens, pénétrèrent jusqu'à son cœur ; tout ce qu'elle disoit l'enchaînoit, chaque parole lui portoit un nouveau trait, & la beauté de ses sentimens le livrent à une passion qui dura autant que sa vie. Il ne connut pas d'abord son mal, il avoit assez de courage pour le combattre & peut-être pour le vaincre, il sçavoit trop ce qu'il devoit au Comte d'Angoulême ; & s'il n'eût pu dans ces commencemens surmonter son amour, sa fuite au moins en auroit dérobé la connoissance : mais qu'il étoit éloigné de se connoître lui-même ! Il croyoit n'avoir l'esprit rempli que d'urnes & de tombeaux, il parloit toujours de la Princesse de Gueldres, mais il voyoit incessamment la Princesse de Bourgogne. Enfin il parla moins de cette illustre morte, & il remarqua la première fois avec surprise, qu'il avoit peine à nommer le Comte d'Angoulême. Qu'il fut épouvanté, quand il dévelopa l'état de son cœur ! il ne se flata point, il vit tout son malheur, il se dit qu'il ne seroit jamais aimé, il se représenta le bonheur du Comte d'Angoulême, il repassoit dans son esprit les manières sinceres avec lesquelles la Princesse lui faisoit voir l'état de son cœur, il se faisoit cent reproches sur le sujet de ce

DE BOURGOGNE: 55

Prince, & sur-tout ce qu'il pensoit, sa délicatesse se trouvoit blessée : mais l'amour plus fort que tous ces raisonnemens, reprenoit bientôt le dessus. Après bien des combats inutiles, il s'abandonna à son destin, il aima la Princesse avec l'ardeur la plus tendre, il aima encore le Comte d'Angoulême, il connoissoit l'injustice de sa passion, & s'il agit quelquefois en Amant, il se gouverna en tout comme un honnête-homme à qui l'amour fait sentir des foiblesses, mais qui sont d'abord réparées par une vertu dont il étoit seul capable. La Princesse, qui ne lui cachoit rien, lui patla des desseins du Duc pour le Duc de Savoye, le Comte de Riviere en eut un moment de la joie, il pensa qu'on lui ôtoit un époux aimable & aimé, pour lui en donner un qu'elle ne vouloit pas, & qu'elle n'aimetoit jamais. Il lui vint tout d'un coup une idée agréable : mais un peu après ayant horreur de sa pensée, il eut pitié du Comte d'Angoulême, il plaignit la Princesse, & il haït ensuite le Duc de Savoye.

Les peines qu'ils avoient sur ce mariage ne durèrent pas long-tems. Le Duc de Savoye s'en étoit allé chercher lui même le consentement de sa mere, & l'on sçut que cette Princesse, après une longue inimitié avec le Roi son frere, s'étoit accommodée avec lui aussi-bien que le Duc de Breragne. Une nouvelle si peu attendue surprit fort le Duc, & l'irrita d'abord contre ces nouveaux ennemis, il les méprisa

46 HISTOIRE SECRETE

ensuite, & dit tout haut qu'il sçavoit les moyens de les réduire ; en effet il parut occupé par de grands desseins, & la Princesse qui étoit ravie de ce qui venoit d'arriver, respiroit librement après avoir senti tant d'alarmes.

Elle eût long-tems ignoré la passion du Comte de Riviere, si un accident ne lui en eût donné la connoissance. La Duchesse & elle se promenoient un soir avant de se coucher, comme elles avoient souvent accoutumé de faire ; elles étoient sur une terrasse, la Lune étoit claire, leurs femmes & leurs gens se tenoient éloignés par respect, n'y ayant avec elles que ceux qu'elles faisoient l'honneur de mettre dans des promenades si privées. Après qu'elles eurent fait quelque tours, elles virent sortir deux hommes d'un petit bois de grenadiers, elles connurent que c'étoit Riviere & Comines ; la Princesse chantoit alors, elle avoit dans l'esprit un air qui étoit venu depuis peu d'Espagne, qui a une certaine tendresse qui émeut le cœur, & sur lequel le Comte de Riviere avoit fait des paroles fort touchantes sur la mort de la Princesse de Gueldres : la Princesse ne s'en souvenoit pas bien, elle l'appella & le pria de les chanter. Le Comte de Riviere avoit fait par malheur ce jour-là d'autres paroles sur cet air, qui exprimoient la passion qu'il avoit dans l'ame ; il les avoit tellement dans l'esprit, que lorsque la Princesse le pria de chanter ce qu'il avoit fait pour la Princesse de Gueldres, au lieu de

le faire, il étoit si plein de son autre chanson, qu'il la chanta sans s'appercevoir qu'il se méprenoit.

*Je pensois ne pouvoir aimer qu'elle,
De sa mort je ressentais les coups,
Quand saisi d'une peine nouvelle
Je sentis que je n'aimois que vous.*

Le Comte de Riviere, qui croyoit dire la chanson qu'on lui demandoit, s'arrêta après ce premier couplet pour le faire chanter à la Princesse; sa méprise l'avoit jetté si loin, sa passion le transportoit tellement, & il l'avoit chanté d'une manière si touchante & si naturelle, qu'il étoit impossible de ne pas voir ce qu'il avoit tenu si caché jusques-là: mais comme il étoit devant deux belles Princesses, elles ne sçurent d'abord elles-mêmes à qui sa passion s'adressoit; Comines ne sçavoit aussi qu'en penser, & leur étonnement fut si surprenant, qu'ils demeurèrent tous dans un silence qui avoit quelque chose de singulier. Le Comte de Riviere étoit le seul qui n'y prit pas garde, il pressa la Princesse de chanter, il s'étonna de ce qu'elle ne répondoit point, le silence duroit toujours; mais la Duchesse le rompit enfin par un grand éclat de rire, son esprit vif & pénétrant démêla dans un instant que ce n'étoit pas pour elle que la chanson étoit faite; tellement que trouvant quelque chose de fort plaisant en cette aventure,

58 HISTOIRE SECRÉTTE

aussi-bien que dans la contenance que chacun avoit, elle s'éclata de rire : " Comte de Riviere , dit-elle ,
 „ vous sçavez plus d'une chanson ; comme je suis fort
 „ peureuse , je suis ravie qu'on vous ait ôté d'auprès
 „ des tombeaux , où il sembloit à vos amis que
 „ vous eussiez dessein de vous ensevelir , & nous
 „ devons sçavoir bon gré à celle qui a mis fin à une
 „ si belle entreprise , & de ce que vous nous faites
 „ connoître si galamment que vous aimez. „ Le Comte
 de Riviere fut interdit de ce que lui disoit la Duchesse,
 & il s'apperçut si bien par-là qu'il s'étoit découvert lui-même par cette autre chanson qu'il avoit tant dans l'esprit , qu'au lieu de répondre , un grand soupir fut toute la ressource qu'il put tirer de son embarras. La Princesse comprit trop la part qu'elle avoit dans un changement si prodigieux ; elle en-eut de l'indignation contre le Comte ; elle se repentit dans le moment de toutes ses bontés , de la confiance si pleine & si sincère qu'elle avoit eue pour lui ; & pour commencer à le punir par des endroits qui pouvoient lui être sensibles : " Je hais tant qu'on
 „ puisse jamais se démentir , dit-elle , que , quoique
 „ j'aye quelquefois blâmé l'extrême affliction du
 „ Comte de Riviere , je ne sçaurois souffrir qu'il s'en
 „ console par un nouvel attachement , & j'aime
 „ mieux lui voir la douleur la plus emportée qu'
 „ de nouveaux sentimens d'amour , quand ce seroit
 „ pour la plus belle personne du monde , c'est si fort

« mon sentiment, que si je perdois le Comte d'An-
« goulême, à qui le Duc mon pere m'a promise, &
« que je puis seul aimer; si dis-je, j'étois assez
« malheureuse pour le perdre, non-seulement je
« n'aimerois jamais rien, mais je m'enfermerois
« en des lieux où je serois cachée à tout l'univers.
« Vos sentimens sont bien austeres, dit Comines,
« ils sont rares, le cœur ne les peut suivre sans ef-
« fort, ils nous transportent au-de-là de la nature
« humaine, & c'est à faire à des âmes élevées com-
« me la vôtre, Madame, à les concevoir dans toute
« leur étendue. » Le Comte de Riviere ne dit pas un
mot pendant toute la conversation, & les Princesses
se retirerent.

Le Duc, pour chagriner ses nouveaux ennemis, fit
encore la paix avec le Roi, & le Comte d'Angou-
lême crut devoir profiter des privileges qu'elle don-
noit. Il manda à la Princesse qu'il alloit venir en
Flandres pour la voir; elle se disposa à cette vue avec
tout le plaisir imaginable, & Comines en parla au
Duc, ce ne fut pourtant pas avec sa liberté ordi-
naire; le Duc étoit plus particulier que de coutume,
plus froid avec Comines, & il paroissoit avoir l'es-
prit fort occupé; tellement qu'on croyoit qu'il mé-
ditoit quelque projet de grande importance: on ne
se trompa pas, & il éclata lorsqu'on s'y attendoit
le moins.

Ce Prince avoit formé le plus beau dessein qui

60 HISTOIRE SECRETE

pouvoit tomber dans la pensée d'un ambitieux : il vouloit établir une Monarchie d'une étendue & d'une puissance plus considérable qu'aucune autre de l'Europe , en se faisant Roi de la Gaule Belgique. Il avoit traité si secrettement avec l'Empereur qui le devoit couronner, que les apprêts de son voyage étoient tout dressés, sans que qui que ce soit en eût eu la moindre connoissance.

La surprise de ce voyage fut suivie d'un événement qui en causa une aussi grande ; ce fut la disgrâce de Comines , cet illustre favori. Tout le monde en parloit diversement , & l'on y donnoit des causes si ridicules , qu'elles servirent de contes non-seulement dans les Pays-bas , mais encore dans toute l'Europe. Il partit de la Cour , regreté de tous les honnêtes-gens , & ne fit pas un mystere de la retraite & de l'établissement qu'il alloit prendre auprès de Louis XI. Il étoit encore dans la Flandres , & il marchoit un soir au bord d'une petite riviere qui conduisoit au lieu où il alloit coucher , quand il aperçut entre des arbres , à trente pas de lui , dix ou douze hommes bien faits & richement vêtus , qui lui parurent être des gens de condition ; il passoit son chemin sans s'arrêter , quand il vit qu'on le regardoit aussi , parce qu'il avoit une suite considérable , & qu'un homme couroit à lui , qu'il reconnut d'abord pour un Page du Comte d'Angoulême , qui lui dit que son maître étoit-là ; qu'il avoit remarqué ses couleurs ,

& qu'il le prioit de s'arrêter & de le venir trouver. Comines eut toute la joie qu'on peut s'imaginer de cette rencontre, il crut bien que le Prince alloit à la Cour du Duc de Bourgogne, on lui dit qu'il étoit arrivé ce soir à cette couchée, & qu'il se promenoit avec ses Gentilshommes. Comines envoya son équipage à la ville, & courut au galop dans l'endroit où étoit le Comte; il descendit brusquement de cheval, le Prince l'embrassa cent fois & lui demanda où il alloit, & passant avec empressement d'une chose à l'autre, sans lui donner le loisir de répondre, il s'informa avec quelque émotion de ce qui se passoit aux lieux d'où il venoit. Comines lui répondit froidement que la Cour étoit comme à l'ordinaire, tumultueuse & pleine d'intrigues, que le Duc avoit toujours de grands desseins qu'il ne remplissoit point; que la Duchesse étoit la même; que la Princesse étoit parfaitement belle, quoiqu'un peu moins gaie qu'à son ordinaire; & que pour lui il alloit en France s'attacher le reste de ses jours au Roi Louis. Le Comte parut frappé d'étonnement au discours de Comines, il ne put lui cacher l'effet subit qu'il produisoit, il admiroit son malheur dans l'exil ou la fuite de Comines; car il ne pouvoit imaginer ni ce qui le faisoit éloigner de son pays, ni comment il le quittoit. Cette inquiétude d'esprit étoit trop cruelle pour lui, il commanda à ses gens de se retirer; &

62 HISTOIRE SECRETE

prenant Comines par la main , ils furent s'asseoir sous deux sous une touffe d'arbres qui leur donnoit une agréable fraîcheur , & justement à un détour de cette petite riviere , qui rendoit ce lieu solitaire & si propre aux secrets dont ils s'alloient entretenir :

« Vous voyez ma surprise , lui dit le Comte d'An-
» goulême , je ne sçaurois comprendre qu'il y ait
» seulement de la vraisemblance dans ce que vous
» me dites ; un favori , un homme si nécessaire au
» Duc , qui possède son cœur , comblé de ses bien-
» faits , premier Ecuyer , Echançon , Chambellan ;
» je ne puis , dis-je , comprendre qu'un homme com-
» me vous le quitte , ou que le Duc s'en défasse ;
» non , Comines , vous m'avez déguisé la verité , &
» cela ne peut jamais être. « Cela est pourtant vrai ,
» Seigneur , reprit Comines , & si vous voulez vous
» donner un moment de patience , je vais vous dire
» des choses que vous ignorez , & que le reste du
» monde ne sçaura jamais par moi. Le Prince lui
promit d'être fidele à son secret , & Comines conti-
nua de cette sorte :

HISTOIRE DE COMINES.

MON pere étoit Bailli souverain de Flandres , comme vous le sçavez , Seigneur ; sa vertu étoit extraordinaire , son rang étoit distingué. Il se

mit en tête de faire quelque chose de moi, & me donna une éducation qui n'est pas commune en ce tems, où il semble que les gens de qualité se piquent d'une ignorance qui rend le siècle trop grossier; je réussis selon les desirs de mon pere, je sçus quelque chose, & comme la renommée les grossit toujours, on crut que je valois plus que je ne vaux. Philippe le Bon eut envie de n'avoir auprès de lui, croyant que mon exemple suffiroit pour porter son fils à devenir habile & digne de gouverner les grands Etats auxquels il devoit succeder un jour; je fus donc mis auprès du Comte de Charolois, qui est maintenant le Duc de Bourgogne, il m'aima éperduement, il me traitoit en frere plutôt qu'en favori; j'étois de tous ses plaisirs, nous chassions, nous dansions, nous jouions ensemble, il me faisoit souvent coucher avec lui, enfin j'étois le plus heureux homme du monde. J'aimois mon jeune Maître, il avoit des qualités éclatantes, il étoit fait à merveilles, & ç'auroit été un des plus grands Princes du monde, si la haine implacable qu'il avoit conçue contre le Roi, & quelques heureux succès qu'il a eus, n'eussent gâté tout ce qu'il avoit de bon. Vous le connoissez comme moi, il a une présomption insolente, & une opinion si avantageuse de tout ce qu'il conçoit, qu'on n'oseroit plus le conseiller. Il m'écoutoit encore à Peronne; & le Roi se trouvant bien de la douceur où je portai son esprit, en conserva une entière recon-

noissance, & prit dès-lors le dessein de m'avoir auprès de lui, à quoi il a toujours travaillé depuis: ç'auroit été inutilement sans le malheur qui m'est arrivé, & qu'il est tems que je vous explique.

Le Comte de Chârolois a été marié trois fois, comme vous le sçavez, & ce fut avec une horrible repugnance qu'il consentit d'épouser en dernières noces Marguerite d'York, par l'amitié qu'il avoit toujours conservée pour la Maison de Lancastre dont son Aïeule sortoit, les circonstances des affaires de ce tems-là l'obligèrent donc à conclure cette alliance. Il m'envoya au-devant de la Duchesse pour lui faire un fidele rapport de ce que je connoitrois de son humeur, & pour lui pouvoir dire si elle étoit aussi belle qu'on le disoit.

Je la vis, je la trouvai trop parfaite; je passai légèrement sur mon malheur, en voilà la source. Vous voyez bien que je l'aimai, je n'avois jamais cru tout ce qu'on disoit des premières vues, je pensois qu'on se moquoit, & ces coups de tonnerre me paroissoient semblables à ces feux d'artifice qui ne jouent que quand on le veut bien.

Je fus frappé au premier abord de la Duchesse, & si saisi de ce que je prenois pour admiration ce qui étoit déjà une passion forte, que je ne pus parler. La Duchesse remarqua mon embarras; & comme elle me croyoit de l'esprit aussi-bien que le reste du monde, elle regarda avec plaisir cet effet de sa beauté, cette

pensée

pensée lui causa un enjouement extraordinaire : elle sçavoit que le Duc m'aimoit , elle vouloit d'abord par des manieres flatteuses , m'engager à lui rendre de bons offices auprès de lui ; elle me fit un accueil plein de charmes. Tant de bontés me confondoient encore plus , mes yeux agissoient seulement , ils ne voyoient que trop , mais pour ma bouche elle étoit muette. Enfin la Duchesse faisant un petit souris : « Hé bien, Seigneur de Comines, me dit-elle, quelle réception m'apprête-t-on en Bourgogne, la rose rouge est-elle toujours aimée ? ne comptera-t-on notre candeur pour rien ? » Elle me parloit dans un petit cabinet où elle m'avoit reçu en particulier comme favori du Prince, & elle s'expliquoit ainsi sous cette figure , parce qu'elle avoit sçu les sentimens du Duc & qu'elle croyoit bien que je les sçavois aussi. Après une confusion trop longue ma langue se détacha, je répondis , je voulus que ce fût avec esprit , & la Duchesse fit semblant d'en être contente.

Je ne vous dis point tout ce qui se passa à ce mariage ; & au bout d'un long tems je trouvai mon amour si augmenté, que toute ma raison ne me put empêcher d'en donner de visibles marques à la Duchesse ; elle en eut souvent pitié , à ce que j'ai sçu depuis par une de ses filles. « C'est dommage, disoit-elle, ce jeune homme se perdra, il a de l'esprit, il est sage naturellement ; j'ai peur que sa folle passion ne le mene trop loin, » Et comme j'en

* * *

F

66 HISTOIRE SECRÉTTE

laissois échaper des traits ridicules, elle m'en parloit avec honté, qui au commencement acheva de m'égarer au lieu de me remettre, tant je prenois mal un mouvement, qui, si je l'eusse bien connu, m'eût ôté dès-lors toutes les esperances que j'ai depuis si bien perdues.

La Duchesse de Bourgogne n'est pas une femme ordinaire, jamais peut-être on n'a eu une plus inébranlable vertu, mais une vertu raisonnable, solide & humaine; elle a le cœur tendre & sensible; elle aime mieux qu'une autre ce qu'elle doit aimer, elle s'est fait une idée de l'amour, qui lui est fort particuliere; elle croit qu'il ne doit porter ceux qu'il possède qu'à de grandes choses, elle ne peut penser qu'il conduise au mal, & que ceux qui le ressentent, puissent jamais descendre à des foibleses honteuses; elle dit que le vrai amour ne doit avoir rien à se reprocher; & qu'il n'y a que des élévations téméraires ou des abaissemens condamnables qu'il faudroit lui retrancher; que pour de certains defordres qui arrivent trop souvent, ce n'est point du tout l'amour qui les cause, qu'on abuse de ce nom, que c'est toute autre chose, puisque ce ne peut être qu'un commerce effroyable, & qui doit soulever tous ceux qui sont capables d'un sentiment de raison.

La Duchesse étant de ce caractère, vous voyez bien que je m'étois mal adressé; je le vis enfin, mais inutilement, mon mal étoit de ceux où les raison-

nemens & le tems ne peuvent rien : le tems même étoit contre moi, il ne faisoit qu'augmenter ma blessure. J'étois si bien avec le Duc de Bourgogne, que cette faveur ne servoit qu'à rendre mes maux plus grands & plus insurmontables; il vouloit que je vécut dans une familiarité avec lui, qui me livroit sans miséricorde à ma passion; il désiroit que je fusse auprès de lui à toutes les heures, à son coucher, à son lever, je le voyois au lit avec sa femme, elle s'habilloit devant moi, & le hazard, souvent même la bonne humeur du Duc m'exposoit à des assauts où un plus sage que moi auroit succombé; mes yeux étoient charmés, mon ame se perdoit.

Je faisois des folies qui n'étoient pas imaginables, & comme ce n'étoit que dans un grand particulier que je parlois à la Duchesse, personne ne s'en doutoit. La Princesse, qui n'avoit pas tant d'indulgence que la Duchesse, m'en grondoit quelquefois, j'avois beau me faire des leçons, dès que je la revoyois, & que je trouvois une occasion favorable, je ne me souvenois plus de rien. Enfin mes extravagances allèrent si loin, que leurs filles s'en apperçurent & s'en étonnerent. Une fois que la Cour étoit à Ruere, maison de chasse du Duc, je trouvai la Duchesse au fond du Parc avec ses filles, qui leur lisoit quelques vers, elle étoit sans gants; & voulant passer sur un petit pont rustique; elle me donna la main pour aider à marcher. Cette belle main m'éblouit, je la

pris entre les deux miennes, je la serrai follement en me jettant à terre ; je fus assez inconsidéré pour y porter la bouche d'une manière si ardente & si vive, que la Duchesse fit un effort pour la retirer : la violence dont elle ufoit me fit reconnoître ma faute ; je la laissai aller, & je regardai comme un sot toutes les filles qui rioient, & saisi de confusion & de repentir, je me levai brusquement avec la contenance d'un homme au desespoir ; je laissai là la Duchesse ; je voulois m'en aller au bout du monde, & je ne pouvois le faire, je me perdis dans les jardins. Sur la fin du jour le Duc me rencontra, il me dit qu'on me cherchoit de sa part il y avoit plus de deux heures ; il rentra, & me mit d'une partie de jeu avec la Duchesse, dont la bonté m'épargna ; elle ne fit pas semblant de se ressouvenir de ce qui venoit de se passer.

Ce procédé me toucha, & fit plus sur moi que toutes mes résolutions ; je me déterminai, si je ne pouvois vaincre ma passion, de la cacher avec un soin extrême, en me rendant maître de mes actions. Cette prévoyance eût été judicieuse, & quelques railleries que les filles me faisoient & que je ne soutenois pas bien, acheverent de me rendre raisonnable ; je fis de grandes réflexions, & enfin je me mis en tel état, que pendant près d'une année je parlai à la Duchesse de ma passion comme d'une folie que j'aurois condamnée dans un autre, & que je trouvois

ridicule en moi ; j'aurois été heureux si ses sages conseils eussent sçu me guerir. Que ne fit-elle point par ses remontrances & par sa douceur ? pour moi je crois que son esprit que je voyois dans toute son étendue, d'ailleurs une pureté de mœurs incorruptible, sa prudence & sa bonté, & tant d'admirables qualités, faisoient ma passion plus forte, & me la rendoient plus précieuse.

Il n'est pas possible de comprendre les desordres où je me replongai : mes foiblesses étoient dignes de pitié ; je voyois qu'elles me perdroient si elles venoient à la connoissance du Duc, je me déterminois à les vaincre, j'y faisois mille efforts impuissans, & quand je croyois en venir à bout, que je l'avois bien résolu, tout d'un coup je me trouvois le visage tout couvert de larmes, je me faisois pitié à moi-même, je pensois que je ne pouvois vivre sans adorer la Duchesse, je me représentois ses charmes, je lui demandois pardon, comme si je lui eusse parlé, de la pensée criminelle d'avoir voulu cesser de l'aimer, je lui jurois le contraire, je me rengageois tout de nouveau dans ma servitude, je pleurois comme un enfant, & je reconnoissois enfin que l'homme le plus fort n'est que foiblesse, & qu'on juge souvent de lui sur des apparences qui sont bien contraires à ce qu'il est en effet.

Je m'oubliai encore une fois aux noces de la Princesse de Gueldres. Ne vous souvenez-vous pas de

70 HISTOIRE SECRÉTTE

de ce ballet, dont vous étiez aussi-bien que moi, & qu'à cette belle entrée que nous dansions avec le Duc de Bourgogne, vous, Châtillon, Rautelin, Vaubrisset & moi, la Duchesse représentoit une Déesse & devoit danser au milieu de nous? Comme elle descendoit dans un petit char, au lieu de danser, Je m'arrêtai tout ravi; & dans une contemplation un peu hors d'œuvre, « Qu'elle est belle! m'écriai-je, » qu'elle est digne de nos vœux! » je ne faisois point mes pas. Le Duc figurant près de moi me poussa en passant, & me demanda à quoi je m'amusois; je revins à moi un peu confus, & ceux qui m'avoient remarqué, attribuerent ma folie à l'adresse d'un habile Courtisan qui cherche à plaire par tous les endroits: tant il est vrai que quand on a bonne opinion d'un homme, on explique tout à son avantage, & qu'on lui fait un mérite des choses auxquelles il n'a pas même pensé. La Duchesse me parla sérieusement sur ce nouvel égarement, & me porta à me corriger autant qu'elle le put; elle croyoit que j'étois nécessaire au Duc, elle sçavoit que la fausse réputation d'homme sage, que j'avois si injustement acquise, avoit obligé presque tous les Potentats de l'Europe à souhaiter de m'avoir auprès d'eux. Le Roi de France sur-tout avoit fait plusieurs tentatives par des offres fort au-dessus de ce que vraisemblablement j'en devois espérer, j'y avois résisté avec une persévérance dont la Duchesse me sçavoit bon gré,

& que le Duc récompensoit par une estime & par une confiance entieres.

Enfin, Seigneur, le tems vint où vous me fîtes part de votre secret ; & si le brave Imbercourt vous donnoit de sages conseils pour votre conduite, vous exhaliez près de moi vos soupirs, & souvent je les faisois passer jusqu'à la Princesse.

Depuis votre absence nous parlions toujours de vous, nous vous écrivions tant de jolies lettres que vous avez reçues, & nous nous faisons un plaisir des vôtres où la Princesse prenoit la meilleure part.

Je m'hazardai à vous proposer au Duc, il prit à ce que je lui disois autant de goût que nous vous le mandâmes. La Princesse de Gueldres acheva ce que j'avois commencé, elle vous fit agréer au Duc pour être son gendre, il vous confirma à vous-même ce qu'il avoit résolu pour vous. La mort de cette aimable Princesse éloigna votre bonheur : vous sçavez les obstacles qui s'y sont opposés depuis, nous vous avons mandé de revenir, & j'aurois pu aider à vous rendre heureux, si mon malheur & le vôtre n'eussent pas renversé tous nos projets, & ne m'eussent conduit dans le précipice où je suis.

Le Duc étoit dans la mauvaise humeur où l'avoit mis la mort de la Princesse de Gueldres, & ses chagrins continuels nous le rendirent quelquefois insupportable. Vaubrisset qui me portoit envie & qui commençoit à s'établir dans ses bonnes grâces.

72 HISTOIRE SECRÉTTE

après des précautions adroites, parce qu'il connoissoit la délicatesse du Duc sur le chapitre de l'honneur, l'éclaira enfin sur ma passion pour la Duchesse; le Duc résolut ma perte, sur le simple soupçon qu'on lui donna de cette passion : mais il vouloit voir auparavant comment la Duchesse la prenoit, il usa de cent artifices pour en sçavoir la vérité. Il nous mettoit à tout moment ensemble & nous observoit, ne s'en rapportant qu'à lui-même; car nous avons sçu qu'il traita Vaubrisset d'extravagant, & qu'il lui défendit, sur peine de la vie de découvrir jamais sa pensée à nul autre. Le Duc étoit trop fier pour vouloir qu'on pût seulement croire pareille chose, il résolut d'y mettre un ordre prompt & secret. Il nous observa, il fut convaincu de mon audace & du peu de consentement qu'y prenoit la Duchesse, mes regards languissans, passionnés, souvent timides, quelquefois hardis, firent trop paroître mon amour : au contraire les yeux de la Duchesse n'avoient que des regards innocens, quiomboient sur moi comme sur les autres sans aucune affectation, & sa conduite étoit si pure & si droite, que le Duc n'en avoit que plus d'occasion de l'aimer davantage. Il entendit encore une conversation qui acheva ma ruine, & où par bonheur pour moi, il n'eut lieu que d'admirer la vertu de sa femme. Il se détermina à m'en perdre, & ne sçavoit comment s'y prendre; il n'avoit garde de faire un éclat,

c'étoit

c'étoit tout ce qu'il eût craint ; il vouloit seulement me fâcher assez par quelque mécontentement , pour m'obliger à le quitter , & ne songeoit qu'à la maniere dont il me puniroit , quand je donnai moi-même inconsidérément lieu à ma disgrâce ; & voici comme elle arriva.

Le Duc étoit allé à la chasse , & comme il en revenoit je m'amusai un peu derriere , & je n'arrivai qu'après lui. En descendant de cheval , je vis un Officier de la Duchesse , qui me dit qu'elle avoit été fort mal l'après-dinée d'une colique furieuse ; cette nouvelle me troubla , je courus à son appartement. Le Duc qui y étoit déjà , ayant ouï ma voix dès l'antichambre , se cacha dans la ruelle , & fit signe à ceux qui secouroient la Duchesse de ne pas dire qu'il fût-là. J'entrai borbé que j'étois , & je m'approchai du lit de la Duchesse : elle étoit si changée , que j'en fus tout attendri : » Hélas ! dis-je , vous souffriez » donc tandis que le malheureux Comines n'en sça- » voit rien ? & son lâche cœur ne l'avertissoit pas. » La Duchesse ne m'écoutoit point , elle sentoit de grands maux , & elle faisoit de tems en tems des plaintes si douloureuses que je n'y pus résister , elles me perçoient l'ame ; & soit par l'effet que m'avoit causé la surprise , soit par l'agitation de la chasse , ou par un accident fort naturel , je me sentis défaillir , & je tombai évanoui sur le lit de la Duchesse. Le Duc sortit furieux du lieu où il étoit caché , il prie

* * *

G

74 HISTOIRE SECRÉTTE

dans ce moment le prétexte de me faire un affront pour m'irriter & m'obliger à ce qu'il vouloit. Il n'y avoit que des Medecins & des femmes autour de la Duchesse; quelques-unes s'empresserent auprès de moi, & me jettoient déjà de l'eau sur le visage, quand le Duc lui-même me tirant par les pieds de dessus le lit de sa femme, & le faisant avec violence, mes bottes lui demeurèrent dans les mains; il me les ôta tout-à-fait, & me les jettant au visage, après avoir proferé quelqu'injure, il fit entendre que c'étoit pour la liberté insolente que j'avois prise d'entrer ainsi botté dans la chambre de la Duchesse. Je revenois de ma foiblesse quand cela se passa, & j'en fus si outré, que dans deux jours je disposai de mes petites affaires, pour porter en France les débris de ma fortune. Le Duc étoit allé à une maison de campagne, il ne me troubla point dans mes adieux, & j'eus la commodité de les faire à la Duchesse; elle me parut entrer dans ma douleur, me fit des leçons salutaires pour l'avenir, m'exhorta à me gouverner mieux à la Cour de France, & à me rendre désormais plus maître de moi-même. Je disois peu de choses, j'étois si saisi que je croyois expirer. Ses dernieres paroles furent, qu'elle me conseilloit de faire un meilleur usage de mon esprit, & de ne m'en plus servir qu'à des emplois graves & serieux, & de me rendre digne par-là de la passion que j'avois osé avoir pour elle.

La Princeſſe me parla fort de vous , nous prîmes des meſures pour nous écrire , je lui promis de vous rendre favorable le Roi que j'allois ſervir. Je partis.

« Quoi , Comines , ſ'écria le Prince , tout ce que
» vous me dites peut-il être vrai ? J'écoute com-
» me un ſonge une aventure ſi ſurprenante , &
» je ſuis épouvanté de ma ſtupidité de n'avoir pas
» démêlé des choſes que je vois maintenant claires
» comme le jour , je ſuis étonné qu'étant ſi peu maître
» d'une ſi grande paſſion , que vous avez toute votre
» vie laiſſé voir à la Duchefſe , vous l'avez dérobée ſi
» long-tems à la connoiſſance de la plus ſpirituelle
» Cour de l'Univers. « J'aimois , lui dit Comines ,
» j'aimois ſeulement la perſonne de la Duchefſe ,
» je me faiſois une gloire de l'aimer , & jaloux d'u-
» ne paſſion ſi parfaite , j'aurois été au deſeſpoir ſi
» on eût pu ſ'imaginer les ſentimens que j'avois.
» L'Evêque de Liege n'avoit pas ma diſcretion ; &
» quoique ſon caractère le dût obliger à garder plus
» de meſures , il a éclairé mille fois dans ſon amour
» pour la Duchefſe , & jamais ne m'a fait de la pei-
» ne un ſeul inſtant , perſuadé que j'étois que le
» cœur de la Duchefſe n'étoit capable d'écouter
» que les loix de ſon devoir. Mais , mon Prince ,
» laiſſons le diſcours de mes affaires , les voilà finies ,
» parlons de vos intérêts : ſçavez-vous que le Duc
» eſt parti pour aller à Treves ? il y eſt allé avec

76 HISTOIRE SECRETE

» un appareil si magnifique , qu'on dit que c'est pour
 » recevoir le titre de Roi de la main de l'Empereur ;
 » je suis persuadé en effet que son ambition le mène ;
 » mais comme la Princesse sa fille est avec lui , je
 » craindrois que , pour avoir ce grand titre qu'il
 » souhaite avec tant d'ardeur , il ne pût bien , pour
 » l'obtenir avec plus de facilité , donner la Princesse
 » à Maximilian , si l'on la desiré pour le prix de sa
 » Royauté. « Que me dites-vous , non cher Comi-
 » nes , interrompit le Comte d'Angoulême ? Ah ! je
 » vois comme vous les desseins du Duc , je crains
 » tout ; que faut-il faire ? je suis perdu. « Vous n'a-
 » vez de ressource , reprit Comines , que dans la
 » fermeté de la Princesse , & dans les avis que vous
 » pourra donner Imbercourt : Partez , suivez leurs
 » traces , ne perdez point de tems ; ils ne sont pas bien
 » loin , laissez votre équipage ; allez inconnu , &
 » tenez-vous de la sorte à la Cour de l'Empereur ,
 » peut-être que le Ciel vous guidera mieux que vous
 » ne pensez.

Le Prince suivit ses conseils , il l'embrassa , le quitta
 & prit deux hommes seulement avec lui ; il marcha
 en diligence sur les pas du Duc de Bourgogne , il joi-
 gnit la Cour à une petite ville à cinq journées de
 Treves. Il s'informa d'abord de la maison du Comte
 de Riviere , il y fut , & comme la nuit étoit assez
 avancée , il entra sans être apperçu. Comme la con-
 fusion regne ordinairement dans ces sortes de voyages ,

Le Prince ne trouva qu'un garçon de la chambre du Comte qui le connut ; il lui dit que son Maître venoit de rentrer , & qu'il avoit commandé qu'on le laissât seul. Le Comte d'Angoulême se fit un plaisir de surprendre son ami , & de lui donner lui-même la joie de son arrivée ; tellement qu'ordonnant à celui qui lui parloit de ne le pas suivre, il entra doucement dans la chambre du Comte de Riviere : il l'apperçut dans sa ruelle, assis dans une chaise, appuyé sur une petite table, ayant devant lui une lettre qu'il avoit commencé d'écrire, & qu'il avoit apparemment interrompue pour considérer une boîte qu'il tenoit ouverte, & qu'il regardoit avec beaucoup d'attention. Le Prince n'interrompit point sa rêverie, & se planta vis-à-vis de lui sans remuer ; il crut que le souvenir de l'aimable Princesse de Gueldres l'occupoit encore, quelques larmes qu'il vit partir de ses yeux le confirmèrent dans cette opinion ; enfin au bout d'un assez long tems le Comte de Riviere fit plusieurs soupirs, & dit quelques paroles si bas, que le Prince ne les put entendre ; & haussant un peu sa voix : « Non, dit-il, tout l'amour que » j'ai pour vous ne sçauroit m'ôter l'amitié que j'ai » pour lui. » Et regardant toujours, avec le même attachement, cette boîte qu'il tenoit à sa main, le Prince, en se haussant un peu sur les pieds, vit aisément que c'étoit un portrait, mais il ne pouvoit distinguer de qui il étoit ; tellement que faisant le

78 HISTOIRE SECRÉTTE

tour de la table , il se plaça derrière le Comte de Rivière , & vit , avec une surprise qu'il n'a jamais bien pu exprimer lui-même , que ce Portrait étoit celui de la Princesse de Bourgogne. Cette vue lui fit faire le même rôle que jouoit le Comte de Rivière ; d'abord il ne regarda que cette peinture , & mille idées tumultueuses s'élevèrent incontinent dans son ame pour le tourmenter avec une confusion qui n'avoit aucun objet distinct ; enfin il ôta les yeux de dessus ce fatal Portrait , & les baissant il les porta sur le papier , où le Comte de Rivière avoit commencé d'écrire , il y vit ces paroles :

Vous serez obéie , Madame , & ce que vous me commandez n'est point une peine qui coûte à mon amour ; je suis né pour souffrir , je vous adore malgré vous si je l'ose dire malgré moi ; j'aime le Comte d'Angoulême , il mérite seul de vous posséder , & je vais l'avertir du malheur qu'on lui prépare ; s'il n'arrive pas assez tôt pour le détourner , il verra ce que peut un homme.

Le Prince tomba d'un étonnement dans un autre quand il eut achevé de lire , & impatient de l'enchantement dans lequel le Comte de Rivière étoit enseveli , posa brusquement la main sur le portrait , & par cette action l'étonna merveilleusement : » Que vois-je ! s'écria-t-il , que vois-je ! » Le Comte tressaillit à cette action , à ces paroles & à la vue du

Prince, il se tourna de son côté sans se lever; il se garda entr'eux un assez long silence. Enfin le Comte se leva, & se jettant au cou du Prince tout en larmes, il le serroit entre ses bras d'une maniere si tendre & si passionnée, qu'il émut le Prince malgré qu'il en eut: « Pardon, lui dit-il plusieurs fois, » pardon, mon cher Prince! écoutez-moi! écoutez-moi! Je ne me suis point rendu sans combattre, » je combats encore tous les jours, & vous êtes » aussi puissant dans mon cœur, que la Princesse » qui y regne. » Là il lui fit un discours où la vérité paroissoit dans tous ses caracteres, il lui conta sa douleur sur la mort de la Princesse de Gueldres, ses ennuis, ses regrets, la fin si peu attendue d'un état si cruel, par un autre état encore plus misérable; il ne lui cacha rien, pensées, desirs, actions, il lui avoua comment il avoit été reçu de la Princesse, lorsque sans y penser, il lui fit connoître sa passion, & combien elle l'avoit méprisée; & qu'il n'avoit obtenu son pardon que par les promesses inviolables de ne lui parler jamais d'un amour si involontaire, & lui faisant voir en toutes rencontres la même amitié pour le Comte d'Angoulême, & la même ardeur pour ses interêts; qu'il avoit toujours ainsi vécu avec elle depuis ce tems-là; que le départ de Commines les avoit tous affligés; que le voyage du Duc les avoit surpris, mais qu'ils avoient été tous concertés quand le Duc avoit mis les Princeses

30 HISTOIRE SECRÈTE

du voyage ; que le commencement s'en étoit fait assez tristement : » Mais ce n'est rien , continua le Comte de Riviere , & ce qui est arrivé aujourd'hui n'a que » trop découvert les intentions du Duc , votre malheur & celui de la Princesse. Ce matin à la dinée » il lui a appris qu'il alloit à Treves célébrer son » mariage avec l'Archiduc Maximilian , & qu'elle se » préparât de bonne grace à lui obéir. « Quoi grand » Dieu ! s'écria le Comte d'Angoulême , le cruel » viole donc ses sermens envers le Ciel , & ses promesses envers les hommes ? Ah ! Comte , passons » sur ma douleur en rencontrant en vous un rival , » puisque vous êtes encore mon ami , ne songeons » qu'à Maximilian ; quel malheur ! quel événement ! » que dit la Princesse ? que ferons nous ?

» La Princesse vous aime , reprit le Comte de Riviere , la Princesse s'est jetée aux pieds de son » pere , elle a pleuré , elle a gemi , mais il faut qu'elle » obéisse ; au lieu de diner elle m'a envoyé chercher , » je l'ai trouvée toute baignée de ses larmes , & la » Duchesse en un état peu différent du sien ; elle m'a » conté son malheur , & m'a conjuré de vous avertir » de son aventure : j'ai d'abord dépêché trois de » mes gens , afin qu'on ne vous manquât pas ; j'en » ai envoyé un en Guienne , l'autre à Amboise , où » est la Reine , & le troisième auprès de Louis , avec » des Lettres pour Comines. Mais , mon Prince , » écrivez vous-même tout-à-l'heure à Comines , afin

» qu'il avertisse le Roi dont les intérêts sont si con-
 » traires à ce mariage ; nous faisons de très-petites
 » journées , & avant la conclusion de ce funeste hy-
 » men , le Roi trouvera bien les moyens de l'empê-
 » cher qui vous donneront le tems de raccommo-
 » der vos affaires ; rompons ce coup , & du reste remet-
 » tez-vous à la fortune.

Le Comte d'Angoulême écrivit sur le champ à Co-
 mines , bien assuré qu'il ne manqueroit pas de le
 secourir ; après cela le Comte de Riviere lui fit pren-
 dre une casaque d'un de ses gens , & comme il étoit
 déjà tard , il fut suivi du Prince jusqu'à l'apparte-
 nement de la Princesse , où il trouva la Duchesse : elle
 étoit si triste & si abatur , qu'elle s'alloit mettre au
 lit. Le Comte les pria toutes deux de vouloir passer
 un moment dans un jardin qui étoit au pied de leur
 appartement ; la Princesse le regarda attentivement ,
 & jugeant à son air qu'il avoit quelque chose d'ex-
 traordinaire à leur dire , elle prit la Duchesse sous
 le bras , & marchant avec le Comte de Riviere :
 « Qu'avez-vous donc appris , lui dit-elle ? que dit-on ?
 » quelle nouvelle y a-t-il ? « Que le Comte d'An-
 » goulême est ici , Madame , lui repliqua-t-il , qu'il
 » doit être dans ce jardin , & que je suis bien trom-
 » pé si ce n'est lui qui traverse ce parterre pour se ren-
 » dre sous ce berceau. « Ah ! s'écrierent en même-
 » tems les deux Princeses , Quel bonheur ! » Et s'étant
 dans un moment rencontrés ensemble , le Prince baïsa

82 HISTOIRE SECRÉTTE

la main de la Duchesse, & mettant un genou devant la Princesse il ne lui exprima d'abord que sa passion; mais ses premiers transports étant modérés, la regardant d'une maniere assez triste : « Que m'a-t-on » appris, lui dit-il ? on vous destine à Maximilian, » le Duc de Bourgogne veut vous le donner ; ma Prin- » cesse, se donne-t-elle ? « Non, Seigneur, reprit la » Princesse, je ne me donne point, & si le Duc me con- » sultoit, nous n'acheverions pas le voyage. « Sçavez- » vous tout ce qui s'est passé, ajouta la Duchesse ? le » Comte de Riviere vous a-t-il bien dit la rigueur » du Duc, & comment il nous a traitées, quand » nous avons voulu lui représenter les engagements » où il étoit avec vous ! Je sçais vos bontés & ses » cruautés, repliqua le Prince : mais, Madame, vous » le connoissez, il ne faut plus s'opposer à ses vo- » lontés, & songer aux moyens d'en empêcher l'effet ; » le principal Ministre de Frederic est de mes amis, il » est honnête-homme, & je l'ai connu à la Cour de » France du tems qu'il y fit quelque séjour, le Roi » m'avouera de tout ; il faut promettre en son nom, » L'Empereur est avare, & si par adresse nous ne » rompons pas ces traités, la vie de l'Archiduc ou la » mienne vous rendra libre. « Je n'aime pas ce der- » nier remede, reprit la Princesse, allons au plus » doux, je vous en conjure, & je résisterai de mon » côté autant que la bienséance me le permettra ; » je montrerai au Prince Maximilian toute la répu-

gnance que j'ai pour lui , je parlerai encore à mon
pere. Après cela, Prince, j'obéirai à regret, mais
j'obéirai si j'y suis contrainte ; vous sçavez les sen-
timens que j'ai pour vous, ils n'ont point changé ,
ils seront les mêmes tant que vous serez fidele, &
je veux travailler avec vous à tout ce qui se peut
faire pour me conserver à vous.

Ils firent alors un plan de tout ce qu'ils devoient
faire, ils resolurent de se voir tous les soirs, & que le
Prince iroit *incognito* avec l'équipage du Comte de
Riviere.

Après toutes ces précautions ils arriverent sans nul
accident à Treves, où l'Empereur attendoit le Duc.
Il le reçut autant qu'il put comme le plus grand
Prince du monde : mais, quoi qu'il fit, son humeur
avare gâtoit tout, & on la voyoit paroître égale-
ment par tout. Charles de son côté étoit bien diffé-
rent, il parut avec une magnificence bien plus digne
de l'Empire, que celui qui en avilissoit la Majesté; tout
étoit grand & superbe en lui, & véritablement il ne
lui manquoit que le titre de Roi, qu'il venoit chercher
à si grands frais.

Je passe légèrement sur un endroit de l'Histoire
que personne n'ignore. Dans une des fêtes que le Duc
donna, car il en faisoit la dépense, il ordonna à la
Princesse de Bourgogne de donner une bague à Maxi-
milian pour gage de leur alliance ; on sçait que la
Princesse obéit, & que les paroles ayant été données,

84 HISTOIRE SECRÉTTE

le mariage se devoit faire dans trois jours , avec le Couronnement du Duc de Bourgogne. Le Comte d'Angoulême en pensa mourir de douleur, il vouloit aller arracher cette fatale bague à l'Archiduc, en lui faisant perdre la vie ; il vouloit paroître reprocher au Duc sa perfidie & se venger : mais enfin modérant des pensées, qui au lieu de servir à ses desseins les pouvoient détruire, il prit un expédient plus judicieux & plus nécessaire ; il alla trouver le Ministre son ami, feignit d'arriver sur le champ de la part du Roi Louis XI. dont la vigilance l'instruisoit toujours à point nommé de tout ce qui se tramoit contre lui ; il lui dit que des ordres plus précis de la volonté du Roi arriveroient incessamment après lui ; qu'il offroit à l'Empereur de sa part tout l'argent qu'il desireroit, & qu'il n'accordât point au Duc le titre qu'il demandoit. Le Prince ne parla en nulle maniere du mariage de la Princesse & de Maximilian, parce qu'il sçavoit bien qu'il ne se concludroit pas sans le don de la Royauté.

La chose réussit comme il l'avoit pensé, le Ministre écouta le Prince, & le fit parler en secret à l'Empereur ; la dignité de la personne fit qu'on y ajouta foi, l'Empereur avare ouvrit les yeux à un intérêt présent, dont il étoit touché par dessus toutes les autres considérations de l'avenir, telles qu'elles pussent être ; il eut assez de prétextes pour retarder les cérémonies. Quatre jours ne s'étoient pas écoulés, qu'il arriva un

pouvoir secret, mais extrêmement étendu, au Comte d'Angoulême, de rompre ce traité en toutes manieres.

Il ne negligea pas en cette rencontre les interêts de son Roi, qui s'accordoient si bien avec ceux de son cœur. Tout fut rompu, sur le refus que l'Empereur fit au Duc de le couronner; le Duc reçut ce désaveu avec une fierté extraordinaire, & avec une hauteur qui le fit voir en cette occasion plus grand & plus maître que celui qu'il bravoit.

L'Empereur & le Duc se séparèrent brusquement & sans cérémonie, Maximilian parut seul être au désespoir; il aimoit véritablement la Princesse de Bourgogne; il se plaignit à son pere, il demanda au Duc l'accomplissement de ses promesses: mais ses murmures envers l'Empereur & ses prieres au Duc de Bourgogne furent également inutiles. Charles partit plein d'indignation contre Frederic, se consolant de ce refus, puisqu'enfin il avoit la puissance & les richesses des plus grands Rois, & qu'aidé de son courage, il resolut d'établir à quelque prix que ce fût sa Monarchie. Il vouloit y comprendre la Lorraine, & soutenir dans l'Evêché de Cologne Rupert de Baviere contre le Prince Herman de Bade: dans ce dessein il s'achemina vers Nuitz, il y manda son armée pour l'assiéger & se mit en chemin avec une sorte de bonne humeur dont il y avoit long-tems qu'on ne l'avoit vu capable.

S'il parut tranquille dans ce dessein, la Princesse

36 HISTOIRE SECRÉTTE

avoit bien de la peine à cacher sa joie ; elle étoit dans le dernier excès pour la rupture de son mariage avec l'Archiduc , tout étoit gai autour d'elle , & le Comte de Riviere même entroit dans la satisfaction de ces deux Amans.

A deux journées de Treves le Duc apprit que la petite verole étoit à la ville , où il alloit coucher ce jour-là , & bien avant encore sur la route ; & comme il ne vouloit pas exposer les Princesses qui la craignoient horriblement , il se sépara d'elles en cet endroit pour continuer son chemin vers Nuitz ; & pour leur en faire prendre un detourné , il leur donna l'escorte qu'il leur falloit , & le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt pour les conduire.

Le retardement que cette séparation causa & le mauvais tems qui survint , fit que les Princesses ne purent arriver au lieu où elles avoient dessein d'aller coucher. La nuit étant arrivée , & ne reconnoissant plus les chemins , on fut obligé d'arrêter auprès de deux ou trois petites maisons qui n'étoient accompagnées que d'une grange ; on campa donc comme on put, on fit une ouverture à la grange pour servir de sale des gardes à la petite chambre des Princesses qu'on tendit diligemment. Le Comte de Riviere ne les avoit point quittées , ni son Domestique feint par conséquent ; & comme ils avoient tous l'esprit satisfait, le desordre & la confusion où tout étoit pour lors leur donnoit autant de matiere de divertissement.

DE BOURGOGNE. 87

Les Princesses congedierent les Seigneurs qui les accompagnoient, pour pouvoir avec plus de liberté s'entretenir avec le Comte d'Angoulême, & elles le faisoient avec plus de plaisir & de tranquillité qu'elles n'en avoient encore eu, lorsqu'elles entendirent plusieurs voix qui nommoient Maximilian, & qui leur firent connoître que ce Prince devoit être là. Leur surprise fut extrême, par la situation de la chambre, & à cause de l'ouverture qu'on avoit faite à la grange; le Comte d'Angoulême ne pouvoit sortir. La Princesse se deshabilloit pour lors dans une petite chambre au bout de celle-là: mais le Prince, la Duchesse & le Comte de Riviere étoient exposés en vue. Dans cette extrémité la Duchesse se jeta sur un lit qu'on lui avoit dressé, & le Comte de Riviere fit asseoir à un petit coin assez obscur, qui se trouva près du lit, le Comte d'Angoulême, le couvrit d'un habillement de la Princesse, qu'un valet de chambre avoit dans ses mains, & le Comte de Riviere se posta de maniere qu'il cachoit toute la clarté qui venoit des bougies. A peine tout cela fut-il fait avec une grande précipitation, que le Prince Maximilian entra: Il étoit si défait & si abatu, qu'à une plus grande lumière on auroit bien vu le changement que la douleur avoit causé sur son visage; il salua la Duchesse avec respect, parcourant des yeux toute cette petite chambre; il reconnut l'habillement de la Princesse, & croyant que ce fût elle-même, il se jeta aux pieds du Comte

HI STOIRE SECRETE

d'Angoulême, & lui embrassant les genoux avec une passion qui avoit quelque chose d'infiniment tendre :
» Me fuyez-vous , ma Princesse , mon adorable Prin-
» cesse , lui disoit-il ? suivez-vous le cruel qui vous ar-
» rache à moi , après vous avoir si solennellement
» engagée ? devons-nous être les victimes de votre
» pere & du mien ? & serons-nous misérablement sa-
» crifiés aux passions qui gouvernent leurs intérêts ! Je
» quitte Frederic , je quitte son Empire , j'abandonne
» tout pour vous suivre , vous êtes mon épouse , ma
» divine épouse , je veux suivre votre sort. Ce pauvre
Prince se soulageoit ainsi par des discours si pleins
d'amour & sans suite , sans s'appercevoir de l'extrava-
gance où ils l'emportoient. Le Comte d'Angoulême
en souffroit , il avoit la tête cachée sous le rideau du
chevet , & si l'action du Prince prosterné avoit d'a-
bord quelque chose de risible , ce premier mouve-
ment passé , le Comte ne pouvoit souffrir des témoi-
gnages d'amour donnés avec tant de véhémence ; il
ne répondoit rien , comme l'on peut penser , & Ma-
ximilian serrant les genoux de sa prétendue maitresse
avec des manieres encore plus touchantes : » Que
» dites-vous , Madame , de mon malheur ? je dis de
» mon malheur , continua-t-il avec un soupir , car je
» vois trop qu'il est pour moi seul , & que vous n'y
» prenez point de part. Hé bien ! reprenoit-il , je mour-
» rai donc puisqu'il n'est point partagé. Grand Dieu !
» s'écrioit-il , quelle chute ! Il ajouta un torrent d'au-

ces paroles , qui faisoient bien voir le désordre dans lequel sa douleur se jettoit. La Princesse qui l'entendoit du lieu où elle étoit fut d'abord dans un grand étonnement , ensuite elle eut envie de rire de voir les personnages des deux Princes. Le Comte de Riviere, tout sage qu'il étoit , avoit peine à se contenir , & la Duchesse dont le temperament étoit gai , ne pouvoit assez se contraindre ; mais comme elle étoit très prudente , & qu'elle fit réflexion à tout ce qui pouvoit arriver , faisant un grand effort sur elle-même , elle tendit la main à Maximilian , lui faisant signe de se relever : « Seigneur, lui dit-elle, pardonnez-nous, nous » sommes encore si effrayées du danger que nous » avons pensé courir, que nous ne pouvons nous re- » mettre, la Princesse en est malade de frayeur, nous » sommes aussi un peu troublées de votre arrivée; » vous connoissez l'humeur sévère du Duc, Monsei- » gneur, il se formalise de rien : Permettez que » nous ne vous voyions qu'en présence de ceux qu'il » nous a donnés pour nous conduire ; ainsi, Seigneur, » trouvez bon de passer pour un moment là-dedans, » nous allons faire avertir Imbercourt & le Bâtard » de Bourgogne, & nous vous verrons devant eux » avec la même liberté & une plus grande satisfac- » tion.

Le Comte de Riviere comprenant l'intention de la Duchesse , aida à Maximilian à se relever & le conduisit dans la chambre prochaine ; on tira une espee

* * *

H

de portiere qu'on venoit d'attacher devant l'ouverture qu'on y avoit faite , & la Princesse vint promptement prendre la place du Comte d'Angoulême , & la robe qu'on avoit jettée sur lui. La Princesse & la Duchesse ne purent s'empêcher de rire : mais le Comte d'Angoulême n'étoit pas de si bonne humeur, il étoit en colere de tout l'amour qu'il avoit remarqué dans le Prince Maximilian , & ne pouvoit se résoudre à se cacher, s'il n'eut vu toutes les suites dangereuses d'un si étrange dessein : il le fit néanmoins, après avoir essuyé quelques railleries des Princesses sur la rigueur d'une si belle Dame.

Le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt ramenerent Maximilian : la Princesse feignit de se trouver mal, & lui fit ses excuses comme elle put, ayant beaucoup de peine à tenir son sérieux & à se contraindre. Le Prince recommença ses plaintes & les protestations de son amour : la Princesse lui dit qu'il ne devoit point se prendre à elle de tout ce qui étoit arrivé, qu'elle ne sçavoit qu'obéir, & qu'elle le prioit instamment de se retirer, & de ne l'exposer pas davantage au courroux du Duc son pere, qui ne pourroit pas ignorer cette visite, & qui ne la trouveroit nullement à propos dans les termes où il en étoit avec l'Empereur. Maximilian dit tout ce qu'il imagina pour toucher la Princesse, & pour tirer quelque parole d'elle qui lui pût être favorable, mais tout fut inutile : il la quitta enfin comme un desesperé, & l'assurant

que de tous ceux qui étoient attachés à son service, il étoit le plus fidele, & celui qui l'aimoit le plus parfaitement. Le Comte de Riviere soupira tout bas à cette protestation, & le Comte d'Angoulême eût dit tout haut, s'il l'eût osé, qu'il en connoissoit un plus constant & plus tendre. Cette dangereuse scene finit enfin; Maximilian s'en alla, & les Princesses, après avoir passé une partie de la nuit dans la joie où les mirent toutes les circonstances de cette aventure, résolurent, de peur de quelq' autre inconvenient, que le Comte d'Angoulême les quitteroit puisqu'encore que la treve fût continuée entre le Duc & le Roi, le Comte ne pouvoit aller servir Charles sans la permission de Louis. Il quitta donc les Princesses dès qu'elles entrèrent dans les terres du Duc, & ce ne fut pas sans un chagrin égal de part & d'autre; il résolut d'obtenir du Roi qu'il iroit servir de sa personne auprès de Charles: & après avoir renouvelé toutes les mesures qu'ils avoient accoutumé de prendre dans leurs absences, après mille protestations de s'aimer éternellement, ils se séparèrent.

Mais laissons les Princesses continuer leur voyage, & se renfermer dans leur solitude pendant le siege de Nuits où le Duc fut si occupé, & où je dirai pour n'en plus parler, qu'il vit venir pour défendre cette ville toutes les forces du Corps Germanique, & l'Empereur en personne, qui sembloit n'être là que pour honorer l'intrépidité de Charles, qui fut

52 HISTOIRE SECRÉTTE

toujours avantageusement retranché, & qui craignant enfin de perdre l'alliance des Anglois, leva le siege, sous prétext^e de rendre Sa Sainteté arbitre du différend de Rupert & d'Herman.

Cependant le Comte d'Angoulême tourna ses pas vers la France, & vint où le Roi étoit; il fut surpris en arrivant de trouver la charmante Jaquelin maitresse de ce Prince. Le Roi qui sçavoit qu'ils s'étoient vus en Bourgogne, leur fit fête à tous les deux du plaisir de se revoir, ils en eurent en effet une grande joie, ils s'estimoient infiniment, & comme l'aimable Jaquelin s'étoit déclarée ouvertement pour Comines, ils étoient souvent tous trois ensemble, où ils avoient un plaisir sensible de parler de tout ce qui leur étoit arrivé en Bourgogne : mais il ne fallut pas beaucoup de ces conversations pour alarmer Louis. Le Comte étoit admirablement bien fait, Jaquelin étoit belle; en voilà trop pour faire naître des soupçons dans un esprit naturellement foible, méfiant & jaloux. Au premier ombrage il ordonna au Comte d'aller à Loches, où il avoit été élevé jusques à l'âge de dix-huit ans, & en ce tems le Roi choisit ce lieu pour la demeure de Charlotte de Savoye sa femme, & elle y étoit toujours pendant les courses du Roi & durant sa retraite au Pleffis-lès-Tours. Le Roi commanda au Comte d'Angoulême de s'y retirer auprès d'elle, & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Le Prince en fut fâché, quoiqu'il fût attaché à la Reine par le respect le

plus entier ; ce fut en vain qu'il demanda d'aller servir Charles, le Roi le refusa, il fallut donc obéir. Commines obtint la liberté de l'accompagner jusques-là, les Comtes de Tancarville & de Taillebourg y allerent aussi, & ce dernier étoit amoureux de la Princesse, sœur du Comte.

C'est ici où je dois parler de Charlotte de Savoye. Varillas en fait un si beau portrait, que tout ce que je puis faire, est de prendre quelques-unes de ses couleurs pour la représenter comme une des plus accomplies personnes du monde. Elle étoit belle, elle étoit vertueuse, son esprit étoit merveilleux, elle sçavoir tout, elle jouoit des instrumens, elle étoit sçavante en Poësie, en Musique, elle peignoit bien, enfin elle étoit incomparable ; avec cela elle avoit une douceur & une gaieté qui charmoient. Louis ne la voyoit jamais que lorsqu'il en avoit besoin pour quelque cérémonie, & pour quelque fête d'éclat, & sa personne en faisoit toute la dignité & l'ornement ; il lui faisoit passer sa vie ou au Château d'Amboise ou à Loches, n'ayant d'hommes auprès d'elle que des domestiques dont elle ne pouvoit se passer. Pour des femmes, toutes celles qui avoient de l'esprit & de la raison se tenoient le plus qu'elles osoient auprès d'elle, & tous les Seigneurs de France lui envoyoient leurs filles pour avoir l'honneur d'être élevées & tenues auprès d'une si sage Reine.

En arrivant le Prince sçut que la Reine étoit à la

94 HISTOIRE SECRÉTTE

promenade : il trouva d'abord plusieurs Dames qui furent ravies de le revoir ; car comme il avoit été élevé parmi elles , & qu'il y avoit passé une partie de sa vie , elles l'aimoient toutes cherement ; elles firent de grands cris à sa vue , & il eut le plaisir de voir qu'elles étoient pour lui comme il les avoit laissées.

Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine , il la vit de loin qui revenoit vers lui ; elle étoit appuyée sur une jeune fille blonde , d'une parfaite beauté ; elle parloit d'action à la Reine ; & quand elle fut assez près pour discerner le Prince : » Ah ! le voilà » lui-même , s'écria-t-elle , « C'est lui , reprit la Reine » & si l'explication que je vous ai faite de votre » songe est aussi juste dans les autres parties , qu'en » celle-là , vous auriez une merveilleuse opinion de » mon sçavoir. » Elle étoit si près du Prince à ces dernières paroles , que tout ce qu'elle put faire fut de se baisser pour le relever de ses pieds où il s'étoit mis : elle l'embrassa avec beaucoup de tendresse , & continuant à marcher entre le Prince & la personne qui étoit avec elle , elle l'entretint sur les guerres de Guienne & sur la rebellion du Comte d'Armagnac ; le Prince lui en rendit compte. La belle personne qui étoit avec la Reine se mêla à cette conversation avec beaucoup d'esprit , mais avec moins de vivacité qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir. L'arrivée du Prince ayant fait grand bruit , toutes les personnes de la Cour de la Reine vinrent s'empresseer autour de lui.

pour lui témoigner leur joie ; car comme la Reine étoit aussi bonne qu'elle étoit admirable en tout, elle souffroit qu'on eût auprès d'elle une certaine liberté qui rendoit sa petite Cour la plus charmante de toutes. Le Prince fut donc occupé le reste du jour à recevoir les caresses de toutes ses amies, & ne se retira à l'appartement qu'on lui avoit donné que fort tard ; mais comme il faisoit une de ces belles nuits qui sont si propres aux secrets des personnes qui ont de la confiance les unes pour les autres, le Prince & Comines descendirent dans les jardins pour s'entretenir de leurs affaires. A peine eurent-ils commencé à en parler, qu'ils furent distraits de leur entretien par un son de voix qui avoit quelque chose de charmant ; & comme il étoit inconnu au Prince, il ne put s'empêcher d'y donner quelque sorte d'attention, ils s'approchèrent donc doucement d'une touffe d'arbres qui formoient une espece de cabinet rustique, où ils apperçurent deux femmes qui étoient couchées sur l'herbe. Celle dont la voix les avoit attirés continuant ce qu'elle avoit commencé de dire : » Je ne m'éton-
» ne pas, disoit-elle, que d'une aussi longue habitu-
» de une passion si forte puisse naître ; mais j'avoue
» que je ne comprends pas ces amours impétueux qui
» naissent du premier coup d'œil, c'est un déregle-
» ment qui assomme la raison, & où je ne puis ima-
» giner qu'un esprit raisonnable puisse se soumettre.
» Hélas ! reprit celle qui n'avoit pas encore parlé,

» c'est une fatale habitude qui m'a si cruellement attrai-
» chée. Qui n'auroit aimé comme moi ? Tout fla-
» toit ma passion, nous étions jeunes, nous nous
» voyions tous les jours, & favorisés par l'inclination
» de nos cœurs & par une solitude, qu'aucun hazard
» ne troubloit, nous nous abandonnions à nos de-
» sirs. « On dit que le Comte d'Angoulême est ai-
» mable, repartit l'autre, & vous ne voyiez que lui,
» voilà trop de raisons pour vous perdre; car encore
» une fois je ne vous pardonne qu'à regret votre foi-
» ble, & il faut vous aimer autant que je fais pour
» me trouver capable de vous excuser. « Vous êtes une
» fille parfaite, reprit celle à qui on venoit de par-
» ler, je crois qu'il n'y a que vous au monde qui
» résistiez à l'amour de la façon que vous le faites.
« Ne m'en faites point d'honneur, repliqua l'autre,
» je n'ai nul mérite à me conserver. « Quoi, repli-
» qua celle qui venoit de parler, vous défendre com-
» me vous avez fait de la passion du Comte de Bi-
» gorre de Sancerre, & de celle du Comte de Dunois!
» car quoiqu'il ne soit ni si jeune, ni si bien fait
» qu'eux, la gloire d'avoir assujetti ce grand Capitai-
» ne n'est pas une légère gloire. « Ne parlons point
» de moi, interrompit la personne indifférente:
» mais je vous prie, dites-moi un peu vos folies;
» j'appelle ainsi vos amours: je veux sçavoir com-
» ment une personne faite comme vous peut se re-
» soudre à un engagement si dangereux.

Dès que le Comte d'Angoulême avoit entendu son nom , il n'avoit pu s'empêcher de sourire , & prenant Comines par le bras , il avoit voulu l'emmener ; mais Comines , au lieu de le suivre , se penchant doucement près de son oreille : » Non , dit-il , je sçaurai » votre histoire , je ne m'éloignerois pas d'ici pour » toutes choses ; allez , retirez-vous , & laissez-moi. » Le Prince leva les épaules & lui dit adieu. Comines se raprocha , & se mettant doucement à terre le plus près qu'il put , il entendit qu'on poursuivoit de la sorte

HISTOIRE DE SOUVBRAINE.

JE vais vous dire mes folies , puisque vous les nommez ainsi.

Je fus mise auprès de la Reine à l'âge de dix ans , le Prince alors en avoit treize ; nous étions tous deux beaux comme le jour : permettez-moi , ma chere compagne , de parler avantageusement de mon enfance. On me mit au quartier des petites filles qu'on élevoit comme vous sçavez avec beaucoup de soin ; je passois l'attente de nos Gouvernantes , & leurs peines ne se perdoient pas avec moi. La Reine me témoigna dès ce tems-là beaucoup d'amitié , mes vivacités lui plaisoient , elle assistoit souvent , pour se divertir , à nos petits jeux , & quand le Comte y

I

93 HISTOIRE SECRÉTTE

étoit, j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire; & l'autorité que j'avois prise sur mes petites compagnes, la majesté que j'affectois en leur commandant, & l'air absolu que j'avois avec elles, fit que la Reine me donna le nom de *Souveraine*, & qu'on est si bien accoutumé à ce nom, que vous sçavez bien qu'on ne m'appelle plus autrement. Tous les jours le Comte étoit avec nous aux heures qu'il ne donnoit pas à ses Maîtres; quand je le voyois, je devenois plus gaie, & quand il étoit auprès de moi, ses yeux prenoient un feu plus brillant qu'à l'ordinaire, & son humeur devenoit semblable à la mienne, nous étions toujours de même avis; si on vouloit exiger une complaisance de lui, on m'employoit pour l'obtenir; & si j'avois refusé quelque chose, on n'avoit qu'à le prier de me la demander, je l'accordois: quand nous nous séparions nous nous embrassions quelquefois à la dérobée, quand on ne nous voyoit pas, & nous nous quittions sans chagrin, mais avec une égale impatience de nous revoir. Quand je fus un peu plus grande, je devins plus modeste, mais je ne l'aimai pas moins; je ne m'effrayai point par la connoissance que j'eus de moi-même, une honnête honte me rendit seulement plus timide avec le Prince, il s'aperçut comme moi des sentimens qu'il avoit, il les connut avec plus d'assurance, il me cherchoit avec empressement. La première fois qu'il me les montra d'une manière plus sérieuse, il m'apporta un oiseau à qui il avoit

fait apprendre un air que j'aimois, il le siffia incontinent comme de commande : je fus fort surprise, je pris cet aimable oiseau, que je baisai mille fois. « Qu'il est heureux, aimable Souverain ! » s'écria le jeune Prince, je suis jaloux, caressez-le - moins, ou faites - moi part de ces caresses. « Ah ! Seigneur, lui dis-je, puis-je moins reconnoître le plaisir que vous me faites qu'en baisant mon aimable oiseau, je n'ai que des baisers à lui donner. « Et moi, medit-il, qu'aurai-je donc ? « Vous aurez ; » Seigneur, lui dis-je en rougissant, vous aurez plus, » je vous aime, & je n'aime ce pauvre oiseau que » pour l'amour de vous. « Pour l'amour de moi, » me dit-il ? & sçavez-vous ce que c'est que l'amour ? » je le connois, continua-t-il d'un air tendre, vous » l'avez mis dans mon cœur, il est entré avec douceur sans cette fuite terrible qu'on dit qu'il a quelquefois, je ne sens que du plaisir à vous aimer, & » si vous vouliez, vous le rendriez parfait. « Que faut-il faire, Seigneur, lui dis-je ? je vous aime, je » ne vois rien au-delà d'aimer. « Il faut continuer, dit le Prince, être fidèle, & nous donner en tout tems, » en tous lieux, des marques continuelles de notre » amour ; vous sçavez qu'on y met déjà des obstacles, » que vos gouvernantes ne veulent plus que nous » soyions ensemble, qu'on me gronde souvent & » qu'on vous fait des réprimandes ; la Reine même, » qui s'est si souvent divertie de notre amitié, lui

100 HISTOIRE SECRÈTE

» prescrit à tous momens des bornes , par les remon-
» trances qu'elle nous fait : il faut donc tromper
» tout le monde, ma belle Maitresse, feindre dans nos
» actions une passion réglée , mais nous aimer un
» peu mieux que nous n'avons encore fait , nous le
» dire quand nous pourrons , nous l'écrire à tous
» momens , & les menager tous , pour rendre notre
» bonne fortune incomparable « Que vous dirois-je ,
ma compagne ? je fus de l'avis du Comte , nous re-
glâmes si bien nos petites affaires, que jamais deux
personnes de notre âge n'ont agi avec une intelligen-
ce si impénétrable. Dès le lendemain le Prince me
donna un bouquet devant la Reine , je me doutai
qu'il commençoit à mettre en pratique les finesses
dont nous nous devons servir ; j'avançois la main
pour le recevoir , quand la Reine, qui peignoit
en ce tems-là , le prit pour en copier les fleurs. Je me
troublai d'abord un peu : mais me remettant assez
promptement , je courus à une corbeille de fleurs,
qu'on venoit de poser dans le cabinet de la Reine ,
& la mettant auprès d'elle , & prenant mon bou-
quet : » Ah ! Madame , lui dis-je , si l'on m'ôte l'a-
» mour du Comte d'Angoulême , qu'on me laisse
» encore jouir pour aujourd'hui du reste de sa ga-
» lanterie. » J'amusai encore quelque tems la Reine
pour la divertir , & dès que je pus me sauver , j'allai
dans un lieu sûr chercher dans mon bouquet , où
je trouvai ce billet.

J'ai plus de plaisir à dire mystérieusement que je vous aime, que je n'en ai eu quand il m'étoit permis de le dire devant tout le monde. Augmentons tous nos plaisirs, je crois que le mystère en pourroit faire naître de nouveaux que nous n'avons pas encore goûtés.

Je fus plus transportée de la façon dont on m'avoit donné ce billet, que du billet même. Je fis brusquement cette réponse.

J'ai le même plaisir que vous; dites-moi si vous avez la même émotion que je sens; d'où vient-elle? naît-elle du mystère? ou ne fait-elle que suivre l'amour?

Quand j'eus écrit ce peu de paroles, je fus bien embarrassée comment il les verroit, car je voulois les donner finement: & après avoir un peu rêvé, je me crus très-habile de mettre ce petit papier dans une boîte d'or, que je remplis de ces jolies poudres que nous mettons sur nos cheveux, & quand je vis le Prince, je la lui présentai pour les sentir: il comprit mon dessein, & prenant ma boîte, il en mit la poudre sur sa tête en badinant, & ôtant le billet sans qu'on s'en apperçût, il me rendit ma boîte. Nous nous écrivions trois ou quatre fois tous les jours, & dans près de deux ans nous épuisâmes toutes les manières que l'on peut imaginer; mille fois nous

102 HISTOIRE SECRÉTTE

avons mis de nos lettres dans la chaise de la Reine ; à tous les coins de sa chambre , à des statues , dans les arbres , enfin tout servoit à nos desirs.

Nous n'avons jamais eu qu'une querelle. Le Comte de Rouci , qui étoit élevé avec le Prince , étoit amoureux de moi. Quelques jours avant que le Connétable son pere le rappellât , nous jouyons ensemble , mes compagnes & moi , à divers jeux , auxquels l'on nous occupoit ; & comme je courois légèrement , nous fîmes une gageure deux de mes compagnes & moi , c'étoit Durefort & Budos ; nous prîmes nos mesures avec quelques disputes , comme c'est la coutume , & nous partîmes au signal : un jeune Cerf ne va pas plus vite ni plus légèrement. Nous conservâmes durant quelque tems une même égalité ; sur la fin de la carrière Durefort me passa , & je devançai d'assez loin Budos. Durefort étoit près du but , quand elle aperçut dans l'allée une couleuvre qui traversoit le chemin ; elle fut effrayée , & se retournant brusquement pour courir en arriere , elle me rencontra front pour front qui couroit avec ardeur ; nous nous heurtâmes avec une telle impétuosité , que comme deux jeunes Chevaliers dans la joute , nous allâmes mesurer la terre , mais tellement étourdies & si assommées , pour ainsi dire , qu'on nous crut mortes , & il s'en fallut peu que Budos ne nous passât sur le corps , & n'eût un destin pareil au nôtre. Tout le monde vint à nous , les Princes des premiers ; Durefort m'étouffoit sous

elle, le Comte d'Angoulême la prit pour me soulager : mais elle demeura pour son partage, parce que le Comte de Rouci me releva incontinent, & s'asseyant à terre me soutint, tâchant avec mes compagnes, qui étoient accourues, de me faire revenir ; les unes étoient auprès de moi, les autres auprès de Durefort. Enfin nous ouvrimes les yeux l'une & l'autre : mais quel objet frapa les miens, quand je vis Durefort entre les bras du Comte d'Angoulême, je les refermai tout aussi-tôt ! je haïs la lumière, je détestai le jour, je ne voulois plus voir, je crus n'avoir pas bien vu ; & dans l'agitation de ma jalousie je les rouvris, je vis effectivement ce que j'avois déjà vu & que ce n'étoit point une illusion : mais il faut dire la vérité, je le vis qu'il ne quittoit pas les yeux de dessus moi, qu'il parloit toujours de tous les remèdes qu'il falloit me faire, & qu'il sembloit ne prêter qu'à regret le secours qu'il rendoit à Durefort, & si la bienfiance l'eût permis, il l'eût quittée pour venir auprès de moi. J'ai compris depuis tout ce que je vous dis : mais alors je ne voulois qu'être en colere ; je fis une mine si terrible, que le Prince comprit mon injustice : & tournant la tête pour voir qui me soutenoit, je reconnus que c'étoit le fils du Connétable ; alors le repoussant dédaigneusement, & m'appuyant sur une de mes compagnes, je me tournai de maniere que je ne pouvois voir ni le Comte de Rouci, ni le Comte d'Angoulême. Il me

104 HISTOIRE SECRÈTE

demanda plusieurs fois comment je me portois ; pour réponse , je m'informois des nouvelles de Durefort ; d'autre côté Rouci m'accabloit de soins & de demandes. Enfin le Prince se défit tout doucement de Durefort & vint où j'étois ; je changeai tout d'un coup mes façons chagrines , & je pris un ton railleur , qui étoit pire que tout le reste. Cette maniere d'agir dura quatre ou cinq jours , & c'étoit trop ; mais Durefort qui est aimable , & extrêmement douce , me désespéroit avec les honnêtetés qu'elle faisoit au Prince , & tout le chagrin que j'en avois retomboit sur lui. Il n'y eut que le départ du Comte de Rouci qui nous raccommoda ; car le Prince qui croyoit aussi que je le distinguois , me vit si gaie quand il partit , qu'il fut bientôt défabusé , du moins s'il avoit cru qu'il eût fait la moindre impression sur mon esprit , son absence nous raccommoda ; & il faut dire la vérité , j'avois grande envie de me remettre bien avec lui. Nous vécutmes encore quelque tems dans des douceurs infinies qui furent enfin terminées par le départ du Prince. Il nous quitta , & comme un autre Achilles , laissant les molleses où il vivoit avec la fille de Licomede , tous ses pas se porterent à la gloire. Vous avez ouï parler des actions de courage où il s'est trouvé & des marques de valeur qu'il a données. Le Roi l'occupa d'abord , & il se tira d'affaires avec une conduite qui fut admirée. J'étois triste & inquiète pendant ces occasions ; mais les continuelles marques d'amour

que je recevois de sa part adouciſſoient tous mes maux.

Je ne vous ai pas dit comment nous nous quittâmes à cette première ſéparation , vous pouvez vous l'imaginer ; jamais douleur ne fut ſi véritable de mon côté, je dévorais mes larmes autant que je le pouvois ; plus je me contraignois , & plus je ſouffrois : le Prince n'étoit pas comme moi , il avoit une joie de nous quitter , qu'il faiſoit rouler ſur les occasions prochaines qu'il avoit de ſe ſignaler à la guerre : il s'attendrit pourtant au dernier adieu , & toutes les fois qu'il nous eſt revenu voir depuis , ſoit avec le Roi , ou tout ſeul , j'en ai été également contente , juſqu'à ſon voyage de Bourgogne , où il mena la fille du Duc de Bourbon , qui alloit épouſer le Prince de Gueldres. Je ne ſçais ce qu'il a trouvé en cette Cour : mais , ou je ſuis abuſée , ou il y a ceſſé de m'aimer , & il y a pris un nouvel attachement ; tout me le dit , & jugez-en vous même. Tant qu'il fut dans ce pays-là je ne reçus que rarement de ſes lettres ; elles étoient gaies au commencement , comme venant d'un eſprit libre ; elles étoient pleines de nouvelles , de descriptions , de fêtes galantes , & point du tout du ſtile d'un Amant abſent. A ces lettres en ſuccederent de froides , de courtes , qui marquoient une autre occupation que celle de penſer à moi ; enfin il n'en vint plus du tout , & un long tems ſ'écoula ſans que j'en entendiffe parler par lui-même.

106 HISTOIRE SECRÈTE

A son retour de Bourgogne il s'oublia avec le Roi, sans revenir voir la Reine, & sans me donner de ses nouvelles; je fus touchée de ce changement en personne sensible. Enfin nous scûmes que le Roi envoyoit le Comte de Beaujeu & le Comte d'Angoulême en Guienne, & qu'il venoit en personne les accompagner jusqu'ici, où le Roi étoit bien-aise de se rendre, sur le prétexte de voir la Reine. Comme vous n'avez point vu le Roi, que vous n'arrivâtes que deux ou trois jours après qu'il s'en fut retourné, je vous dirai, ma chere Compagne, qu'il faisoit beau voir les deux Cours mêlées ensemble; tous ces jeunes Guerriers si bien faits avec les Dames & les filles de la Reine, faisoient un effet charmant. Je m'étois extraordinairement parée, & dès que j'aperçus le Comte d'Angoulême, que je n'avois pas vu depuis plus d'une année, mon cœur s'émut, & je sentis un trouble auquel je ne pus résister: Je m'aperçus de quelque léger embarras qu'il eut en me voyant; mais il s'en remit promptement, & il eut ensuite une liberté qui me surprit: il ne se contraignit point, il ne tâcha point de me parler en particulier, ses yeux ne me dirent rien, il n'en fit pas plus pour moi que pour mes compagnes, j'observois tout avec un étonnement si grand, que je n'avois pas la force de parler. D'ailleurs le Comte de Rouci, que je n'aimois pas, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire appercevoir de ses sentimens: Hélas! il étoit pour moi comme

J'étois pour le Comte d'Angoulême , & j'étois pour lui, comme le Comte d'Angoulême étoit pour moi. La nuit me parut cruelle , je ne dormis point , je pris mille résolutions, qui se détruisoient les unes les autres, je voulois m'éclaircir, je voulois lui parler ou lui écrire, un reste de fierté me retenoit, je me harois encore, & je crus que le Prince reviendrait de lui-même.

Le jour qui succéda à la nuit que j'avois passée avec tant de peine , en eut encore de nouvelles : le Prince continuant à avoir un procédé terrible, me laissa confondue avec mes compagnes , & ne dit rien qu'en général ; tout le monde me disoit devant lui que j'étois crüe , que j'étois embellie , & toutes ces sortes de choses qu'on a coutume de dire aux jeunes filles ; il le disoit comme les autres ; mais ses paroles n'avoient rien de plus particulier : je vous assure que je n'entendis presque pas ce qu'on me disoit , j'étois dans un accablement qui me tuoit. Le Comte de Rouci me parloit, je lui laissai dire tout ce qu'il voulut ; & une fois qu'il exprimoit des sentimens très-passionnés , & qui me faisoient ressouvenir de ceux du Comte d'Angoulême, ma distraction fut si forte, que comme il s'arrêtoit pour entendre ma réponse : « Dites encore, » lui dis-je, d'un air tendre. Le Comte fut surpris , & par un transport il voulut me marquer comment il prenoit le sens obligeant de ce peu de mots ; mais moi , surprise à mon tour de la folie de mon oubli : « De quoi me par-

108 HISTOIRE SECRÉTTE

» lez-vous, j lui dis-je, de quoi vous flatez-vous ?
 » non, je ne pense rien qui puisse donner lieu à votre
 » vanité, je ne vous ai pas seulement entendu, je ne
 » sçais ce que je vous ai dit, & si vous avez oui
 » quelques paroles dont vous puissiez être satisfait, je
 » me dédis de tout. » Je le quittai sans le regarder,
 mes yeux avoient bien une autre occupation, ils
 cherchoient à tous momens le Comte d'Angoulême,
 mes regards languissans lui redemandoient incessamment son cœur.

L'instant fatal arriva où je le vis partir pour la
 Guienne; depuis j'ai passé ma vie dans un ennui
 que je n'avois jamais connu. Le Prince est retourné
 auprès du Roi; & la nuit passée, après des agita-
 tions insupportables, le sommeil ne s'est présenté à
 moi que pour me faire voir l'image affreuse de mon
 malheur. Il me sembloit que je voyois le Prince, &
 que m'étant voulu approcher de lui il a disparu
 tout d'un coup, & comme je le cherchois par tout
 je l'ai enfin apperçu, mais en éloignement; & quoi-
 que j'allasse à lui, il me paroissoit toujours à la mê-
 me distance: je me suis reposée, lassée & triste, &
 j'allois recommencer ma course quand un nuage
 brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel l'a en-
 tierement dérobé à ma vue; après cela j'ai erré long-
 tems dans des lieux inconnus: j'avois cet embarras
 pénible que vous sçavez qu'on a dans les songes;
 quand je l'ai revu, du moins je croyois que c'étoit

DE BOURGOGNE: 109

lui, mais il n'avoit plus aucun de ses traits, il me fuyoit encore, j'ai eu le cœur si serré, que je me suis éveillée en sursaut.

Tantôt en me promenant avec la Reine, nous avons parlé des nouvelles amours du Roi & de Jaquelin, & du retour du Prince: j'ai pris la liberté de dire mon rêve à la Reine, elle l'a écouté avec attention, & prenant la parole ensuite: » Souveraine, » m'a-t-elle dit, votre Amant a changé, il ne vous » aime plus, rien n'est si clair, que ce songe; je suis » trompée s'il n'aime ailleurs, mais vous l'allez voir » bientôt. » La Reine s'apercevant que j'avois rougi à l'interprétation de mon songe: » Vous êtes trop » sage, continua-t-elle d'un ton sérieux pour avoir » conservé d'autres sentimens que ceux de l'estime & » de l'amitié pour le Comte d'Angoulême; les » jeunes cœurs quittent les sentimens amoureux » avec autant de facilité qu'ils les prennent: la fortune du Prince & tous les engagements raisonnables qu'il doit prendre sont absolument dans la » volonté du Roi. » Je n'eus pas le tems de répondre, il parut comme la Reine parloit, & son éloignement pour moi n'a été que trop visible, car il n'a rien dit que je puisse expliquer à mon avantage.

» Je suis fâchée de vous dire, interrompit celle à » qui l'on parloit, que je suis de l'avis de la Reine, » on ne peut vous flater; je plains votre passion, » vous lui avez donné trop de force: mais allons

110 HISTOIRE SECRÉTTE

» nous coucher , il est tard , nous raisonnerons de-
» main sur la conduite que vous devez tenir , je veux
» demain voir votre beau vainqueur à la Chapelle
» de la Reine.

Ces deux filles s'en allerent , & Comines donna des soupirs à la destinée de l'aimable Souveraine ; il compara ses malheurs aux siens : » Elle a été aimée
» pourtant , dit-il en lui-même , elle en a goûté la
» douceur , & moi je n'ai senti que le tourment d'ai-
» mer.

Dès le matin quand Comines fut habillé , il alla dans la chambre du Prince , qu'il trouva encore au lit : « Quoi ! lui dit-il , vous dormez paisiblement ,
» quand vous causez tant de desordres , & que vous
» troublez des nuits qui devroient être si belles , par
» des tourmens véritables & des visions si certaines ? » Il lui conta lors tout ce qu'il avoit entendu , & ce Prince lui avoua que tout ce que Souveraine avoit dit étoit vrai , & qu'il lui avoit donné avec attachement les premiers soins de sa jeunesse ; il plaignit le malheur de cette belle fille , s'il étoit vrai qu'elle l'aimât encore , avouant que depuis qu'il avoit vu la Princesse de Bourgogne , tout s'étoit éteint dans son cœur , pour ne sentir que l'amour qu'il avoit pour cette charmante Princesse.

En allant à la toilette de la Reine , Comines dit au Prince la curiosité que l'inconnue avoit , & qu'elle avoit assuré qu'elle le verroit à la Chapelle. Le Prince

remarqua trois filles dans la chambre de la Reine ; qu'il ne connoissoit point ; il s'imagina que sa curieuse en étoit une , & il les considéra l'une après l'autre avec assez d'attention. Il demanda à Durefort leurs noms , elle les lui dit : » Elles sont ici , continua-t-elle , » depuis qu'on ne vous a vu ; mais il y en a une » dernière qui est encore un peu malade , c'est la » plus belle personne du monde & d'un mérite tout- » à-fait particulier , la Reine l'aime fort , & en vérité je » ne crois pas aussi qu'on puisse jamais l'aimer assez ; » c'est la fille du Seigneur de Polignac.

Le Prince & Comines la cherchoient à la Chapelle ; mais ils ne la virent pas ; & ayant demandé où elle étoit , on leur dit qu'elle pouvoit être à une tribune grillée où il étoit impossible de rien discerner.

La nuit étant venue , Comines mena le Prince au même endroit où ils avoient été le soir précédent ; ils s'entretenoient sur ce qu'on leur avoit dit tout le jour de la merveilleuse beauté de Polignac , des charmes de son esprit , & de toutes les rares qualités qu'on leur avoit assuré qu'elle avoit , quand ils l'apperçurent venir avec Souveraine. Ils mesurèrent leurs pas aux leurs , cachés derrière une palissade , & ils entendirent que Polignac disoit : » Il m'a surpris , il est » mieux fait que tout ce que j'ai jamais vu , mais la » vue seule ne suffit pas pour aimer , se laisse-t-on » enchanter par les yeux ? Si le Comte d'Angoulême » me avoit peu d'esprit , ou qu'il l'eût mal tourné ;

VIE HISTOIRE SECRETE

« s'il étoit grossier, étourdi, enfin qu'il eût bien
« des mauvaises qualités, l'aimeroit-on ? non , sans
« doute, il faut que tout réponde à une si belle re-
« présentation. « Il n'a rien de ce que vous dites,
« dit Souveraine , il est encore plus aimable par les
« charmes de son esprit & par ses manieres que par
« sa personne. « Je doute, reprit Polignac, qu'on
« doive croire un esprit prévenu. « Ah ! demandez-le
« à toutes mes compagnes, repartit Souveraine , que
« ne vous en ont-elles pas dit mille & mille fois ?
« Cependant , ajouta Polignac d'un ton ironique ,
« cet homme si parfait a le plus grand des défauts
« selon moi, il ne vous aime plus , il a changé. Ah !
« ma chere compagne , continua-t-elle d'un ton plus
« sérieux, croyez-moi , le Comte n'est pas si mer-
« veilleux qu'on le fait, il me paroît quelque chose
« de dur, pour ne pas dire pis, dans son procédé
« avec vous ; je le crois vain, plein de lui-même, le-
« ger , fanfaron. . . . Leur voix se perdit alors, par-
ce qu'elles tournerent dans une autre allée. Le Comte
demeura confus , & regardant Comines avec dépit :
« Que croit-elle , dit-il ? elle me regarde comme un
« misérable , un brutal ? Ah ! Polignac je ne puis souf-
« frir que vous ayez cette opinion de moi , vous
« perdrez cette pensée & vous changerez : je serois
« bien malheureux, dit-il à Comines, si une person-
« ne comme celle-là me méprisoit si fort.

Le lendemain le Comte d'Angoulême s'étant trouvé

auprès

auprès de la Reine dans le temps qu'elle alloit voir Polignac , qu'on avoit mise dans la maison des bains ; parce qu'elle les prenoit, il donna la main à la Reine pour l'accompagner , en faisant un signe à Comines pour lui témoigner le plaisir qu'ils alloient avoir.

Cette belle fille étoit assise sur un faisceau de jaspé , elle avoit tous ses cheveux négligemment relevés sur le haut de sa tête , une robe d'une legere étoffe verte lui descendoit jusqu'aux pieds , elle remplissoit des vases de fleurs , & en cet état elle ne représentoit pas mal la jeune Flore ou le gai Printemps.

Elle se leva brusquement dès qu'elle apperçut la Reine , qui lui nomma le Prince , Comines , Taillebourg , & Tancarville ; elle les salua avec distinction , & la Reine l'ayant tirée à part pour l'entretenir , elle regarda toutes ces personnes avec une égale indifférence : mais la Reine rendant la conversation générale , elle observa ce que disoit le Prince avec attention , & comme tout ce qu'il dit étoit galant & spirituel , il parut à Souveraine que Polignac en étoit fort satisfait.

Il ne faut point traîner le Lecteur dans une longueur ennuyeuse : je veux dire tout d'un coup que le Comte d'Angoulême fut vengé ; Polignac avoit trop bon goût pour ne le pas trouver aimable , elle l'aima si éperduement qu'il n'y a jamais eu rien de pareil.

La premiere connoissance qu'elle eut de son état

K

114 HISTOIRE SECRÉTTE

l'affligea ; il n'est rien qu'elle ne fit pour étouffer cette inclination dominante à laquelle elle se voyoit assujettie , malgré ce qu'elle en avoit pensé. Que ne se dit-elle point ? que ne fit-elle pas ? quels reproches même à l'égard de Souveraine , quoiqu'elle ne lui ôtât rien ? Elle feignit d'être encore malade pour ne se rencontrer plus si souvent avec le Prince , quoiqu'elle l'eût déjà trop vu ; enfin il n'est rien qu'elle ne fit pour surmonter une passion où elle avoit tant de penchant.

Quelque agréable que fût l'exil du Prince , il languissoit loin de la Princesse de Bourgogne ; il n'avoit de consolation que celle de recevoir de ses lettres & de lui en écrire , qui exprimoient toute la tendresse de son cœur.

Il fut même bientôt privé de la compagnie de Comines , qui retourna auprès du Roi avec Tancarville. Sancerre vint voir ses sœurs , qui étoient auprès de la Reine , ou plutôt il vint voir Polignac ; le Comte de Dunois y vint aussi. Cette belle personne recevoit les marques de leur amour avec une modestie qui les enflammoit davantage , & si elle avoit une honnêteté prudente pour ce fameux Guerrier , elle n'avoit que de la rigueur pour Sancerre.

Souveraine & Polignac , qui avoient toujours eu de l'amitié l'une pour l'autre , ne se quitoient plus , elles s'entretenoient de ce qu'elles aimoient. Souveraine dans son malheur étoit ravie d'avoir à qui le

dire, & Polignac qui cachoit sa passion, avoit le plaisir d'entendre à tout moment parler du Prince qu'elle aimoit; elle n'étoit point jalouse de Souveraine, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle n'avoit pas sujet de l'être.

Mais le Comte d'Angoulême étoit très-embarrassé quand il se trouvoit seul avec sa première Maîtresse; il en fuyoit toujours les occasions: & un jour qu'il étoit allé rêver auprès du tombeau de la belle Agnès Sorel, qui étoit un lieu fort agréable, quoiqu'il représentât la tristesse, les pas de l'aimable Souveraine la conduisirent vers l'endroit où étoit son volage Amant. D'aussi loin qu'il l'aperçut, il se leva & tourna ses pas d'un autre côté pour l'éviter; elle sentit vivement cette fuite, & s'appuyant tristement sur l'arbre auprès duquel elle avoit vu le Comte d'Angoulême, elle y soupira, & un moment après prenant l'aiguille de ses cheveux, elle grava ces lettres sur l'écorce de cet arbre.

V... F... I..... E. M.. A... V... S...

Le Comte de Rouci qui suivoit de loin Souveraine avoit vu son action & celle du Comte d'Angoulême: il aborda comme elle achevoit d'écrire; & le Comte d'Angoulême, que Polignac rencontra, fut obligé de retourner avec elle au tombeau d'Agnès où elle sçavoit que sa compagne étoit. Ils trouverent le Comte de Rouci occupé à deviner le sens de ces lettres que Souveraine avoit écrites sur cet arbre; il les avoit mi-

ses sur ses tablettes avec les mêmes points pour en venir plus facilement à bout. L'amour & la jalousie sont de grands maîtres ; il lut facilement ce que ces lettres signifioient , & les écrivant sous celles qu'il avoit vues sur l'arbre , il les presenta à Souveraine , qui lut.

V... F... I..... E. M... A... V... S...

Vous fuyez inhumain , & mon amour vous suit.

Elle ne convint pas qu'il eût trouvé le véritable sens : mais Rouci n'en pouvant douter , écrivit au bas de ces paroles celles-ci , qu'il accommoda à sa mode.

L'..... S. V... A...

S... R..... A V.... T.....

H. Q.. M.. C.... S.... C....

S. J. V... I..... U.. M... F.....

Il presenta ses tablettes à Souveraine ; elle fut un peu de tems à déchiffrer ce qu'il y avoit mis , & souriant à la seconde ligne : » Ce sont des vers, s'écria-t-elle, » ce sont des vers ; » & un moment après ayant tout lu aussi facilement qu'elle auroit pu faire dans un livre : » Ha ! ma compagne , dit-elle à Polignac , » je veux que vous voyiez cela : » Polignac n'y comprit rien , non plus que le Comte d'Angoulême ; il y étoit trop intéressé , & Souveraine n'avoit garde par bienséance de lui en donner l'intelligence : mais elle la donna de la sorte à Polignac.

L'insensible se voit aimé
 Sans répondre à votre tendresse :
 Ha ! que mon cœur seroit charmé,
 Si je vous inspirois une même foiblesse.

En prenant ensuite le crayon , elle écrivit ceci avec
 une promptitude surprenante.

M.. C.... N. P... J.... A.... P... D'... F....

E. S. J. T.... U. L.....

N. C.... P.. Q.'.. S... P.....

Q.. J. T.... S.. V... M.. C....

Elle donna ces tablettes au Comte de Rouci : » C'est
 » pour vous , lui dit-elle , lisez. » Et ce qui surprit
 extrêmement le Comte d'Angoulême & Polignac, c'est
 que le Comte de Rouci lut avec la même facilité que
 Souveraine avoit eue. Polignac s'ouvenoit qu'il étoit
 impossible sans enchantement qu'on devinât ainsi,
 & Rouci lui fit lire mot à mot.

Mon cœur ne peut jamais aimer plus d'une fois,
 Et si je trouve un insensible,
 Ne croyez pas qu'il soit possible
 Que je tourne sur vous mon choix.

» Il n'y a donc que moi , dit le Comte d'Angou-
 » lême , qui ne suis point admis à ces mystères ; je
 » croirois qu'ils seroient aussi dangereux pour les

218 HISTOIRE SECRÉTTE

» hommes, que ceux de la bonne Déesse l'étoient
 » autrefois, si je ne voyois pas que Rouci est privi-
 » legié. « Je vous assure, dit Polignac, que je vou-
 » drois que vous pussiez voir ce qu'ils ont écrit, c'est
 » la plus jolie chose du monde : » & comme Sou-
 veraine rougit en regardant le Comte, & qu'il vit de
 la tristesse & de la langueur dans les yeux de Rouci,
 il comprit trop la part qu'il y avoit. Il prit ses ta-
 blettes : mais après quelque étude, il ne fut pas plus
 sçavant ; il soutint que c'étoit pis que des hierogly-
 phes que cependant il étoit assuté qu'il écriroit aussi,
 sans qu'on y comprît rien. Polignac lui donna ses
 tablettes ; il écrivit.

J. V..... V... A.... S. J. N°..... A.....

M... J. S... S... U^s A.... E....

E. M.. C.... A.... Q... S.....

N. P... S..... P... P.....

J.... A..... U. O.... A.....

L. P... P..... Q.. S... D..... L.. C....

S. J'..... P... D. S.. B.... Y...

J. N. S..... P.. M.....

Quand le Prince eut écrit, ces deux belles filles se
 mirent ensemble pour deviner ; Polignac lut tout
 courant la première ligne.

Je voudrois vous aimer si je n'aimois ailleurs.

A peine eut-elle dit cela tout haut, que Souverai-
 ne tomba dans un dépit qui l'aveugla ; elle chercha

DE BOURGOGNE. 119

cent sortes de façons pour trouver autre chose ,
elle ne trouva rien & ne put rien lire davantage

Mais comme on desirera sçavoir ce que le Prince
avoit écrit , je vais le dire.

Je voudrois vous aimer si je n'aimois ailleurs ;

Mais je suis sous un autre empire ,

Et mon cœur alors qu'il soupire

Ne peut soupirer pour plusieurs.

J'aime ardemment un objet adorable ,

Le plus parfait qui soit dessous les cieux ;

Si j'étois près de ses beaux yeux

Je ne serois pas misérable.

Il prit tout d'un coup fantaisie au Prince d'écrire
ses veritables sentimens , & de les offrir ainsi avec
moins de honte à la penetration de 'Souveraine ,
croyant qu'ils n'échapperoient point à sa vivacité , &
que cette connoissance l'obligeroit à l'excuser & à
prendre son parti ; mais comme j'ai dit , le premier
vers brouilla tout son esprit , & Polignac n'étant
point aidée , ne devint pas plus sçavante ; elle ne
put resister à une envie qu'elle eut d'écrire aussi ,
croyant que ce qu'elle traceroit demeureroit caché.
Elle forma ces lettres.

J. C..... Q. M.. C.... N. C. P..... T.....

J. D..... L'.... D'.. P..... A.....

S. P..... L.... D. T.... J.....

M.. L. H..... F..... E.. V....

210 HISTOIRE SECRÉTTE

On prit avec empressement ce que Polignac venoit d'écrire : mais personne ne put venir à bout de le mettre dans son véritable sens ni d'en approcher ; on y donna cent explications ridicules aussi bien qu'aux vers du Comte d'Angoulême , & comme ils étoient tous dans cette occupation , la Reine arriva. On ne put lui cacher ce qui les amusoit , elle voulut s'en divertir , on lui presenta tous ces points mystérieux sans leur signification ; elle commença par l'arbre , elle lut tout courant ceux de Souveraine & de Rouci , parce qu'elle étoit dans le fil de l'histoire , s'il faut ainsi dire ; & pour les autres elle y eut plus de difficulté , sur-tout à ceux du Comte d'Angoulême , elle ne les entendit pas sur l'heure ; elle les mit dans sa poche , & dit qu'elle les étudieroit à loisir : mais pour ceux de Polignac , après avoir rêvé quelques momens , il parut une grande surprise sur son visage , elle haussa la tête , & regarda attentivement cette fille , qui ne pouvant soutenir ses regards redoutables , baissa les yeux , & rougissant , elle acheva par-là de confirmer la Reine dans ses soupçons , & prenant le crayon sans dire une seule parole , elle écrivit ceci au dessous de ce qu'elle venoit de lire & donna ses tablettes à Polignac

A.... A T... S..... U. R.... D. R.....
 E... E..... D. C.... L. D.....
 L. M... M. P.... M.... T.....
 Q. L. M..... D..... C.....

Polignac

Polignac prit respectueusement ce que lui presentoit la Reine , & quoiqu'extremement embarrassée , elle considéra ce qu'elle avoit écrit ; elle le lut d'une maniere fort aisée , & cette lecture augmenta son embarras , elle étoit dans une peine extrême : la Reine étoit la personne du monde qu'elle auroit le moins choisie pour lui découvrir ses foiblesses ; elle avoit une douleur infinie de l'imprudence qu'elle avoit eue , elle ne sçavoit comment détourner cet inconvenient , ni que dire pour desabuser la Reine : car elle voyoit bien par sa réponse , qu'elle avoit trop vu ce qu'elle avoit écrit : elle ne sçavoit donc plus quelle contenance tenir. La Reine en eut pitié , elle reprit ses tablettes : « Ce n'est pas le tems , lui dit-elle , de nous dire nos sentimens sur ce que nous venons d'écrire toutes deux , & ce ne sera que quand vous le voudrez , que nous nous entretiendrons sur cela.

Je ne donnerai point en cet endroit l'explication de ces vers ; le Lecteur spirituel s'amusera , s'il veut , à les deviner.

Le Comte d'Angoulême fut fâché que Souveraine n'eût pu connoître ce qui se passoit dans son cœur par l'ingenieuse maniere dont il l'avoit exprimé. Il étoit embarrassé de l'état où il voyoit cette belle fille , il l'estimoit assez pour en être au desespoir , & il se figuroit souvent que s'il lui avouoit de bonne foi tout ce qui se passoit dans son ame , elle y prendroit part , & l'excuseroit peut-être. Elle avoit une

L

discretion & une generosité qui lui faisoit du moins esperer qu'elle useroit avec prudence de tout ce qu'il se croyoit contraint en honneur de lui avouer.

Elle lui lançoit souvent des traits piquans, & quand son temperament gai l'animoit, c'étoit alors que ses railleries étoient redourables, le retour en étoit cruel pour elle ; & quand elle laissoit échaper des marques de sa tendresse, elle tomboit dans une douleur que rien au monde n'égalait.

Le Comte d'Angoulême souffroit aussi de la peine qu'il causoit à une si belle personne, & qu'il avoit si fortement aimée ; & comme il étoit parfaitement honnête homme, rien n'étoit plus affreux pour lui qu'un séjour où il avoit autrefois trouvé tant de charmes, & où il étoit livré sans pitié à la nécessité de voir à tout moment une personne qu'il avoit si mortellement offensée par l'inconstance de son cœur.

Il eut envie de lui faire un aveu sincere de ses sentimens, en lui cachant le nom de celle qu'il aimoit ; il fut quelques jours à se déterminer, ne lui étant pas facile de se résoudre à une action qui n'est pas fort ordinaire.

Sa resolution étant prise, il ne lui fut pas aisé de l'exécuter. Polignac & Souveraine ne se quittoient plus, & celle-ci évitoit avec soin de se trouver en particulier avec le Prince. Enfin il la fit si bien observer, qu'un jour que Polignac étoit enfermée avec la Reine dans son cabiner, il la suivit dans un bois où

elle étoit allée, accompagnée seulement d'une fille à elle.

L'abord du Comte d'Angoulême l'étonna, elle le salua froidement, poursuivant sa promenade, & faisant semblant de lire. Le Prince marcha quelques tems à son côté, & voyant qu'elle lisoit encore, il lui prit avec respect le livre des mains : » Vous êtes » bien attachée, lui dit-il, à votre lecture, ne peut-on pas vous demander un moment d'attention ? « Seigneur, lui dit-elle en s'arrêtant, je n'avois pas lieu » de m'attendre à l'honneur que vous me faites ; si » vous desirez que je vous écoute, parlez. « Je parlerai, aimable Souveraine, je parlerai, repartit le » Prince, & je l'aurois fait plutôt, sans la repugnance » effroyable que j'avois d'avouer à une aussi belle » personne que vous, que j'avois pu rompre vos » chaînes ; elles étoient trop fortunées pour moi, à » qui le ciel n'a réservé que des malheurs. Heureux en » vous servant, j'aurois passé le reste de ma vie dans » une trop parfaite félicité ; & pour me punir de ma » perfidie, je suis réduit à souffrir des peines que tout » autre esprit que le mien ne pourroit supporter ; j'ai » me une autre personne il y a déjà très-long-temps, » & la cruauté de ma destinée vous venge bien. Je » ne vous dirai point que votre vue m'a fait sentir » des remors, vous avez dû cent fois vous en apercevoir, & connoître le desordre où vous me » mettiez : mais aussi je ne viens pas vous dire que

124 HISTOIRE SECRÈTE

» je me redonne à vous. Non, ma destinée est ache-
 » vée, je n'ai que de l'amitié à vous offrir ; mais
 » une amitié si tendre & si fidèle , que si vous dai-
 » gnez la recevoir , vous me rendrez le plus satisfait
 » de tous les hommes.

Tant que le Prince parla , le visage de Souveraine
 se couvrit de couleurs toutes différentes ; le rouge
 marquoit son dépit , la pâleur faisoit voir sa douleur ;
 & le Comte d'Angoulême attendant sa réponse , elle
 fut long-temps sans pouvoir s'exprimer. Il reprit
 la parole de cette sorte : » Parlez , aimable Souve-
 » raine , ne me haïssez pas , je vous conjure , je vous
 » aime de manière à pouvoir encore satisfaire un
 » cœur qui se reduiroit à des sentimens moins vifs
 » que ceux de l'amour ; recevez mes empressements ,
 » mes soins , mon amitié. « Mon amitié , lui dit-elle
 » enfin , vous m'offrez votre amitié ? Je n'en veux
 » point : & qu'avez-vous qui soit digne de moi ;
 Ses pleurs la trahirent en cet endroit , & le Prince
 tout attendri lui repartit : « Cachez - moi ces pre-
 » cieuses larmes , il n'en faut point répandre pour
 » un ingrat. « Vous êtes un ingrat , s'écria-t-elle ,
 » & vous me dites que vous êtes un ingrat ? O tems
 » heureux ! s'écria-t-elle encore , vous êtes donc pas-
 » sé ? » Et sentant que son cœur se ferroit, voulant par
 une grande violence se rendre maîtresse d'elle-même ,
 & voyant que le Prince lui parloit encore :
 » Finissez , Seigneur , lui dit-elle , c'en est assez , je

» suis satisfaite de l'aveu que vous venez de me faire ; retirez-vous, soyez assuré seulement que votre estime m'est nécessaire , je la veux , je l'aurai.

Elle s'en alla en baissant un voile sur son visage , pour en dérober la douleur à ceux qu'elle pourroit rencontrer. En entrant dans sa chambre , elle trouva Polignac , elle se jeta à son cou , toute fondante en larmes : » C'en est fait ! lui dit-elle , c'en est fait , je suis perdue ! » Elle ne put dire pendant un long temps que ces mêmes mots , qu'elle répétoit incessamment , » Je suis perdue. » Polignac étoit toute troublée , elle ne pouvoit la faire expliquer , & sa peine étoit grande de la voir dans une si cruelle affliction sans en savoir le sujet. A la fin quand Souveraine put parler , elle lui conta ce qui venoit de se passer. » Il aime donc une autre personne , lui dit Polignac , » il y a long temps qu'il l'aime , & il vous l'avoue ? » c'est donc ce qu'il vouloit dire au Tombeau d'Angnès , quand il vous disoit.

Je voudrois vous aimer , si je n'aimois ailleurs ?

» L'aveu est rare , & peu de gens se sont piqués de le faire. » Polignac étoit aussi desolée que Souveraine , & la passion qui dominoit dans son cœur lui faisoit apprendre avec desespoir l'engagement de celui du Prince.

Souveraine fut si peu maîtresse d'elle-même , qu'elle résolut d'être quelques jours sans paroître : mais le départ ou la fuite du Comte de Rouci , qui alloit

trouver le Connétable à Saint Quentin , où il s'étoit retiré mécontent , troubla toute cette petite Cour. Il étoit neveu de la Reine, sa mere étoit sa sœur. Comme cette Princesse étoit habile , & qu'elle avoit un grand credit à la Cour , elle avoit obtenu de demeurer quelque temps avec la Reine , esperant de moyenner l'accommodement de son mari.

Le Comte de Rouci étant sur le point de partir , alla dire adieu à Souveraine ; il la trouva aussi triste que lui. Après bien des choses tendres qu'il lui dit , & tâchant de profiter de l'éloignement où le Comte d'Angoulême étoit pour elle , voyant qu'il ne réussissoit à rien , emporté par sa jalousie & par son amour , il lui apprit celui du Comte d'Angoulême pour la Princesse de Bourgogne , dont il avoit eu une parfaite connoissance dans un voyage qu'il avoit fait auprès du Duc , & dont il n'avoit jamais parlé à qui que ce soit , par l'amitié qu'il avoit pour le Comte d'Angoulême : mais cette fois la violence de son amour lui fit oublier sa discrétion ; il ne laissa pas d'alleguer toutes les raisons qu'il put , pour excuser le Prince , & pour faire connoître à Souveraine le peu d'espoir qui lui restoit , & le parti qu'elle avoit à prendre , d'abandonner le Comte d'Angoulême & de le recevoir. » Je ne vous propose point , lui disoit-il , » de suivre les pas d'un banni ; je ne vous dis point » de partager la fortune d'un malheureux ; non , aimable Souveraine , je connois le Connétable : tout

» banni & tout malheureux qu'il est, il n'y a point
» de parti dans l'Europe où il ne puisse prétendre.
» Pour moi je vous conjure seulement de souffrir que
» je vous aime, de me permettre d'espérer, & je vous
» jure de vous réserver ma main quoi qu'il arrive;
» dans quelque temps que ce puisse être, rappelez-
» moi, vous me trouverez prêt à suivre toutes vos vo-
» lontés. « Souveraine s'attendrit de tout ce que lui
dit le Comte de Rouci, & lui faisant voir une dou-
leur trop véritable dans les yeux, elle lui dit des cho-
ses très-obligeantes. Il partit moins désespéré qu'il
n'avoit cru.

Mais que ne pensa-t-elle point sur l'amour du
Comte d'Angoulême pour la Princesse de Bourgo-
gne ? Cette nouvelle, & un trait lancé au milieu de
son cœur fut la même chose ; son esprit tout grand
qu'il étoit, ne fut pas capable de contenir ses pen-
sées & de la secourir. Les maladies du cœur vont
d'ordinaire jusques à l'esprit, & il est rare qu'une
grande passion ne fasse pas faire de grandes fautes ;
Souveraine en va servir d'exemple. Elle se perdit dans
mille fantaisies qui lui troublèrent la raison, elle ne
prit conseil que de son amour. Conduite par un a-
veugle, pouvoit-elle ne pas s'égarer ?

Elle ne dit rien à Polignac de ses desseins ; elle fei-
gnit d'avoir reçu des nouvelles de son pere qui étoit
fort malade. Peu de jours après on vit arriver son
équipage avec un homme de condition, pour la

chercher , que la Reine connoissoit , & qui étoit grand ami de la Maison de Souveraine.

La Reine la laissa partir, & lui fit bien des caresses, lui recommandant de revenir dès que la santé de son pere le lui permettroit. Polignac & elle verserent bien des larmes en se séparant ; & quand le Comte d'Angoulême vint pour lui faire ses adieux: » Seigneur, lui dit-elle, » vous m'allez connoître , & vous verrez ce que mon » cœur est capable de faire pour vous. » Le Prince fremit à ce discours , & il craignit que cette belle fille ne prît quelque resolution funeste contre elle même.

Suivons les pas de Souveraine , & nous verrons que nous nous retrouverons insensiblement en Bourgogne. Après la premiere journée qui la conduisoit chez son pere , elle prit le chemin de Bourgogne, s'étant défaire d'une partie de son équipage , & ayant changé les habits des gens qui lui restoient. Le Gentilhomme qui la conduisoit lui avoit des obligations de fortune qui le devoient absolument à ses volontés ; elle l'avoit engagé de la servir à sa mode , & l'ayant prié de faire faire son équipage , il avoit supposé qu'il venoit de la part de son pere , qui étoit bien éloigné de penser que sa fille feroit une si grande extravagance , & que son ami lui aideroit. Il est vrai que ce Gentilhomme fit tout ce qu'il put pour la dissuader de son dessein ; mais la voyant obstinée, il ne put s'empêcher de l'y servir , craignant qu'elle ne fit encore pis. Quand ils furent bien avant

dans la Bourgogne , ils apprirent que le Duc étoit à Peronne , d'où il alloit souvent à Calais , pour avoir avec le Roi d'Angleterre des conférences inutiles , parce que le Connétable à son ordinaire brouilloit si bien toutes les affaires , qu'il étoit impossible de s'entendre.

La Duchesse & la Princesse , durant tous ces mouvemens , s'étoient retirées à Ruere , & y vivoient dans une assez grande solitude pendant les pénibles occupations du Duc.

Souveraine loua une petite maison à une lieue de Ruere , & envoya son conducteur , qui passoit pour son pere , voir ce qui se faisoit à la Cour de la Duchesse de Bourgogne ; & comme il étoit instruit des desseins de Souveraine , il lui donna bien de la joie , quand il lui dit que le maître des jardins étoit un de ses meilleurs amis.

Elle eut bientôt fait sa négociation avec lui , qui fut qu'il lui donneroit une chambre secrète dans la maison des jardins , qu'elle passeroit dans son domestique pour sa parente , & qu'elle demeureroit quelques jours avec lui jusqu'à ce qu'elle eut entièrement repris sa santé , qui effectivement n'étoit pas bonne ; en effet elle se rendit chez lui avec une seule fille , qui passoit pour sa sœur , & vêtues toutes deux avec les habits les plus simples.

Cette fille , à qui elle faisoit part de son secret , avoit été élevée avec elle dans sa maison , & s'étoit donnée à

elle dès son enfance ; elle avoit une affection sans pareille pour sa maitresse , une discretion & une fidelité confirmées : mais sur-tout , ce qui la faisoit aimer , c'étoit une bonne humeur qui la tenoit toujours gaie ; ce qui lui avoit donné une sorte de liberté où la Reine même s'étoit quelquefois amusée. Comme elle avoit de l'esprit , ses vivacités plaisoient toujours ; elle avoit même aidé souvent à dissiper un peu la tristesse de Souveraine , & en quelque rencontre que ce pût être , elle plaçoit toujours quelque trait de sa façon.

Souveraine n'avoit rien de caché pour elle ; son dessein étoit de tâcher en toutes manieres , par adresse ou autrement , de s'éclaircir des sentimens de la Princesse de Bourgogne pour le Comte d'Angoulême , étant resolue , si elle voyoit que la Princesse ne l'aimât point , de regagner son cœur par toutes les voies imaginables : mais aussi elle s'étoit déterminée à le servir auprès de cette Princesse , si elle reconnoissoit qu'elle eût de l'inclination pour lui ; & ce qui devoit faire toute son occupation , étoit d'en découvrir la vérité.

Souveraine fut plus tranquille, dès qu'elle se vit dans ces lieux si désirés , que ne pensa-t-elle point de rendre , de grand & de genereux ? elle vit souvent les Princeses , elle en admira la beauté , & trouvant la Princesse de Bourgogne trop aimable , elle découvrit sa perte dans ses charmes. Elle suivit cent fois ces

DE BOURGOGNE. 131

Princesses , qui se promenoient très-souvent écartées de leur suite : mais elle ne put jamais les entendre sans courir risque d'être apperçue. Elle parcouroit incessamment toutes ces belles & vastes promenades , & comme sa beauté pouvoit la faire remarquer , un petit voile lui cachoit toujours le visage.

Les nuits étoient pour lors fort chaudes , & Souveraine s'apperçut qu'au premier clair de Lune les Princesses venoient se promener dès qu'elles avoient soupé , & qu'ensuite elles s'asseyoient sur des carreaux qu'on mettoit au bord d'une fontaine magnifique , dont les eaux couloient dans un grand bassin de marbre blanc ; cette belle fontaine étoit entourée de caisses d'orangers , de myrtes , de grenadiers & de lauriers-roses. Un vaste boulingrin qui entouroit la fontaine , & qui se terminoit par plusieurs rangs de hauts arbres , faisoit que cet endroit ainsi découvert avoit une fraîcheur extrême , & qu'on y respiroit plus agréablement qu'en nul autre lieu du jardin. On alloit à cette fontaine par quatre grandes allées à perte de vue , coupées par plusieurs jets d'eau , & une de ces allées se trouvoit vis-à-vis du lieu où l'on mettoit les carreaux des Princesses. C'étoit dans cet aimable endroit où , s'oubliant souvent dans la douceur de leur entretien , elles ont passé des nuits presque entières. Souveraine les voyoit bien : mais , comme on a dit , il étoit mal aisé d'en approcher sans être vu , & encore plus mal-aisé de les entendre. Elle passa

plusieurs nuits comme les Princesses à veiller , & à songer aux moyens de pouvoir être de leurs secrets sans être découverte. Enfin elle crut avoir imaginé un expedient sûr , & après l'avoir communiqué à son prétendu pere , elle le chargea de l'exécuter. Il y réussit comme elle l'avait pensé : il fit faire un faux Oranger couvert de fleurs , si bien contrefait , que tout le monde s'y feroit mépris ; la caisse étoit de sapin , vuide par dedans , & si grande qu'elle pouvoit contenir une personne à l'aîse , dont la tête se mettoit dans le creux du tronc de l'arbre qui étoit plein d'ouvertures pour pouvoir respirer , & qui tenoit ferme à la caisse par quatre fers qui répondoient aux quatre coins. Cette ingénieuse machine étoit très-bien imaginée , & Souveraine la voyant en fut fort satisfaite. Elle avoit gagné un des jardiniers , & pendant que les Princesses soupoient , il alla poser ce bel oranger à côté d'un petit myrte qui étoit près des places qu'elles occupoient. Souveraine dit à Gabrielle (c'étoit le nom de sa confidente) qu'il étoit temps d'aller occuper son poste , & de jouer le rôle dont elles étoient convenues , qui étoit qu'elle se mettroit dans l'Oranger , & écoute-roit simplement toute la conversation des Princesses , croyant bien qu'elle ne se feroit pas sans nommer le Comte d'Angoulême ; elle obéit , & ce ne fut pas sans dire mille choses plaisantes. Souveraine la quitta avec plus d'émotion qu'elle , & mourant d'envie de voir sa curiosité satisfaite.

Les Princesses furent plus long-temps qu'à l'ordinaire à se promener, du moins ce retardement sembla-t-il fort long à Souveraine, & elle avoit des inquietudes qui ne lui laissoient guères de patience, A la fin elle fut satisfaite, les Princesses vinrent s'asseoir auprès de l'Oranger qui renfermoit Gabrielle, & la Duchesse avoit le dos appuyé contre le petit myrte, tellement que la Princesse de Bourgogne avoit justement en vue le feint Oranger, & Gabrielle voyoit aussi les moindres de ses actions, & ne pouvoit pas perdre une de leurs paroles. » Que va-t-il faire encore à Calais, poursuivoit la Duchesse ? aigrit-il de nouveau par ses fiertés le Roi mon frere ? » croit-il que Louis XI. ne profitera pas de leur mécontentement ? Le Duc se laisse d'être heureux, il se détruira lui-même, & je prédirois assurément une partie de ce qui lui doit arriver. « Nous verrons donc toujours la guerre, reprit la Princesse ? je crois bien que le Roi médite quelque chose, puisqu'il a permis que le Comte d'Angoulême allât deux fois le voir : mais ce que je trouve de merveilleux, c'est qu'il n'a jamais voulu qu'il vît Jaquelin, tant il est vrai que le Roi croit sa jalousie bien fondée. J'avois écrit sur cela au Prince, & vous voyez la réponse que j'en viens de recevoir ; au lieu de me guerir l'esprit, il m'alarmeroit sur ce que vous voyez qu'il me dit des belles personnes qui sont auprès de la Reine, si les mar-

134 HISTOIRE SECRETE

» ques continuelles qu'il me donne de son amour
 » ne me rassuroient. « Vous n'avez plus à douter de
 » son cœur, reprit la Duchesse, je suis plus en peine du
 » vôtre ; car quoique vous l'aimiez cherement , vous
 » ne desobéiriez pas au Duc , s'il vous commandoit
 » de porter ailleurs votre choix , & cependant c'est
 » de la fermeté de vos sentimens que le Comte peut
 » attendre son bonheur ; il n'y a qu'à faire quelque
 » résistance aux premiers caprices du Duc , il n'a que
 » vous d'enfant , & si vous voulez n'être pas foible ,
 » vous serez un jour infailliblement au Comte d'An-
 » goulême « Tout ce que vous dites a une raison
 » que je goûte & que je sens , reprit la Princesse , j'ai-
 » me le Comte : mais j'avoue que je ne sçauois re-
 » sister ouvertement aux volontés de mon pere , si
 » elles lui sont contraires. « Foiblesse ! foiblesse ! s'é-
 » cria la Duchesse , & vous croyez aimer ? Non ,
 » Princesse , pour bien aimer , il faut faire la fortune
 » du Comte , il est du plus illustre sang de l'Univers ,
 » il est Prince , il est votre parent , il est aimable
 » de sa personne , & il est de ce merite distingué qui
 » fait les grands hommes. « Je sçais tout cela , lui
 » repliqua la Princesse , je regarde avec confusion
 » ma timidité pour mon pere , elle est quelquefois
 » soutenue dans mon cœur sur des craintes que j'ai
 » que le Comte d'Angoulême ne m'aime peut-être
 » pas pour moi-même ; je crains qu'il n'aime en moi
 » la plus riche heritiere de l'Europe ; je crains qu'il

» n'aime un grand établissement ; je crains que les
» Dames qui sont auprès de la Reine ne l'écartent
» un peu de ce qu'il me doit ; je crains enfin que sa
» fidélité ne me soit pas bien assurée. « Il vous aime ,
» il vous aime, » s'écria Gabrielle du creux de l'ar-
bre où elle étoit renfermée , elle ne put retenir ce pre-
mier mouvement qui fut causé par les doutes de la
Princesse : & comme elle s'abandonna avec impetu-
osité à l'envie de parler , & de se réjouir d'une aven-
ture dont elle ne prévît pas dans ce moment la con-
séquence , elle oublia si bien son Oranger , & elle l'a-
gita d'une telle force , que ce grand ébranlement ,
qui dura plus que ses paroles , donna une terreur si
épouvantable aux Princesses , qu'après un cri horri-
ble , qu'elles jetterent , elles demeurèrent étroitement
embrassées , & plus mortes que vives près de la fon-
taine. La Duchesse avoit tourné la tête aux premiers
accens de cette voix , & elle avoit bien vu qu'elle
sortoit de l'Oranger , dont l'agitation surnaturelle
étoit bien capable d'effrayer de plus hardis qu'elles.
La peur qu'elles avoient les rendit muettes & immo-
biles , & Gabrielle , qui connut son imprudence , en
trouva l'effet si plaisant , qu'elle ne put s'empêcher
de rire , & ce rire ébranla tellement l'arbre , qu'à
cette seconde peur les Princesses prirent des forces ;
se levant promptement sans se quitter , elles prirent
leurs courses vers le Château , sans jamais tourner la
tête vers l'arbre fatal.

136 HISTOIRE SECRETE

Quand Gabrielle les vit un peu éloignées , elle sortit de son poste , & par un petit signal dont elle étoit convenue avec sa maitresse & le jardinier , ils vinrent où elle étoit , & ôtèrent bien vite cette caisse d'Oranger ; ils la porterent à l'autre extrémité de la fontaine , & en mirent une faite de même avec un véritable Oranger , dans le lieu où avoit été l'autre , croyant bien que les Princesses enverroient du monde pour voir ce miracle d'un arbre qui avoit parlé. En effet elles revinrent bientôt elles-mêmes , suivies de tout ce qu'il y avoit de monde dans le Château.

Souveraine , qui se douta bien de quelque chose de singulier , ayant vu la peur de la Princesse , comme elle avoit été trop loin pour pouvoir entendre ce qui la causoit , elle le demanda à Gabrielle : mais cette fille remplie de ce qui venoit d'arriver , ne pouvoit répondre à force de rire ; c'étoit en vain que Souveraine la questionnoit , elle n'en put rien tirer , & voulant se fâcher , elle étoit enfin contrainte de rire elle-même , voyant l'état excessif dans lequel étoit Gabrielle : tout ce qu'elle put faire fut de l'éloigner un peu , voyant revenir les Princesses.

La foule étoit si grande en cet endroit-là , que Souveraine s'y glissa comme les autres ; elle entendit tout ce qui s'y dit , & fut encore témoin de la peur des Princesses , qui ne cessoit point. » Mais qu'a donc dit ce merveilleux arbre , disoit le Prince de Cleves qui se trouva là ? « Il a assuré que la Princesse étoit heu-

» reuse ,

» reuse, dit la Duchesse, qui ne vouloit pas dire sur
 » quoi il avoit parlé. » Il n'est pas nécessaire que les
 » arbres s'animent pour en être persuadé, reprit ce
 » jeune Prince ; on nous assure bien qu'autrefois
 » les chênes ont parlé : mais pour un aimable Oran-
 » ger, il faut que ses paroles soient galantes. Il di-
 » soit cela par jalousie, croyant que quelqu'un peut-
 » être s'étoit caché près de la fontaine, & tournant de
 » tous côtés, il auroit bien voulu pénétrer le myste-
 » re. La Princesse prit un ruban de sa coëffure pour
 » marquer cet Oranger, & elle ordonna au jardinier
 » d'en avoir un soin tout particulier. Chacun parla,
 » & dit cent folies sur cette aventure, que peu de per-
 » sonnes croyoient, hors les Princeses qui avoient eu
 » de quoi n'en pas douter.

Elles se retirèrent, & Souveraine demeurant à la
 même place, & ne voyant plus que Gabrielle au-
 près d'elle, dont le rire ne diminueoit point, crut
 devoir laisser passer cet accès-là ; & après beaucoup
 de patience, elle écouta ce qu'elle lui dit avoir en-
 tendu de la tendresse de la Princesse pour le Comte
 d'Angoulême, & de son irresolution. Souveraine
 soupira de douleur, & demanda au Ciel que ce fût
 là le dernier sentiment de son amour pour cet infi-
 delle. Gabrielle avoua la folie qu'elle avoit faite, &
 Souveraine, occupée de ses pensées, prenoit sans lui
 répondre le chemin de sa chambre, quand elle ap-
 perçut sous ses pas une Lettre, qu'elle ramassa ; elle

M

138 HISTOIRE SECRÉTTE

voulut la voir dès qu'elle fut rentrée.

A peine l'eut-elle ouverte, qu'elle reconnut l'écriture du Comte d'Angoulême ; elle leva les yeux au Ciel, & les attachant ensuite sur le papier : « J'ai » encore besoin de ceci, dit-elle, pour me guerir & » pour achever de me rendre tout-à-fait généreuse, » Voyons, dit-elle, voyons.

Le Roi m'a encore rappelé auprès de lui, Madame, & dans le peu de séjour que j'y ai fait, il m'a interdit la vue de Jaquelin : Qu'il connoit mal mon cœur ! s'il savoit que je vous adore, il ne me défendrait pas la vue d'une autre beauté. Il me tient ici auprès de la Reine, où seroient les plus belles personnes du monde, si la Bourgogne ne possédoit pas ce qu'il y a au monde de plus parfait. Rien ne vous ôte à mon amour, aimable Princesse, les enchantemens de ce beau séjour me laissent ma raison toute entière, pour connoître & pour sentir que je vous aime fidèlement, & que jamais je ne puis aimer que vous.

Souveraine sentit toute la force de ce billet ; elle le laissa tomber sur la table, & frappant de la main dessus, elle demeura dans une méditation qui dura plus de deux heures. » Oui, Prince, s'écria-t-elle, en- » fin, je ne vous aime plus, ou, pour mieux dire, » je vous aime assez pour me trahir & pour vous » servir. L'esprit de la Princesse de Bourgogne est » douteux, le cœur est à vous : mais sa résolution » n'est pas entière ; affermissons-là, approchons-nous

» d'elle , faisons-nous en aimer , & donnons ce grand
 » établissement au Prince que j'aime ; puisqu'il ne
 » peut être à moi, faisons-lui une fortune éclatante, &
 » si mon amour ne l'a pu conserver, enchaînons-
 » le du moins par mes bienfaits. » Souveraine s'a-
 bandonna à cette pensée en Amante délicate & des-
 intéressée, & se fit un plaisir d'élever aux suprêmes
 grandeurs ce qui ne pouvoit plus être à elle, &
 qu'elle aimoit d'une maniere si noble & si rare.

Dès le lendemain elle dit adieu à ses hôtes qu'elle
 mit absolument dans ses intérêts par les dons qu'elle
 leur fit ; elle fut encore quelques jours avec son pré-
 rendu pere , à qui elle dit ses desseins, & s'étant fait
 faire des habits d'hommes & à Gabrielle & à sa
 sœur qui la servoient, elle parut si belle dans ce dé-
 guisement, qu'on l'eût prise pour l'amour même ; el-
 le sçavoit si bien tous les lieux où les Princesses se
 promenoient, qu'il ne lui fut pas difficile de se trou-
 ver à leur rencontre : mais comme elle le vouloit faire
 d'une maniere agréable, elle se plaça dans un en-
 droit solitaire du parc, où elles alloient tous les
 jours ; elle se coucha sur l'herbe, & quand elle les
 apperçut de loin, elle se tourna de sorte, qu'elles
 ne pouvoient voir son visage, & se mit à chanter.
 Elle avoit la voix charmante ; cette belle voix pro-
 duisit l'effet qu'elle en esperoit.

Les Princesses l'entendirent avec plaisir, & s'ap-
 prochèrent fort près d'elle ; elle continua son chant

140 HISTOIRE SECRÉTTE

comme si elle eût été seule : elle chantoit des airs & disoit des paroles, dont la nouveauté charmoit les Princesses. Après quoi se retournant de l'autre côté, elle contrefit l'étonnée, comme si elle n'eût pas su que les Princesses étoient-là. Elle feignit encore de ne les pas connoître par leur dignité ; elle se leva promptement, & les saluant d'un air aussi galant que respectueux : » Ma solitude est plus heureuse que » je ne croyois, leur dit-elle, puisqu'elle me montre » deux si belles personnes. » Les Princesses trouvèrent quelque plaisir à n'être pas connues ; elles furent véritablement surprises à la vue de l'Etranger ; elles crurent n'avoir jamais rien vu de si beau, elles répondirent avec honnêteté, & l'Inconnu eut des réparties si vives & si brillantes, qu'il échauffa insensiblement la conversation. Les Princesses toujours plus étonnées d'une telle rencontre, & pleines de curiosité, je prièrent de leur dire qui il étoit. » De quoi me pres- » sez-vous, leur disoit Souveraine ? je suis un mal- » heureux dont les fortunes seront bientôt contées, » mais dont le ressouvenir déchire mon cœur de » maux sans nombre ; je suis tendre, l'amour fait » toutes mes disgraces. « Quoi ! si jeune, lui dit la » Duchesse, vous avez eu de l'amour ? & si aimable en » avez-vous senti les rigueurs ? « Qui, Madame, & » cette belle personne, continua-t-il en montrant la » Princesse, me rappelle des idées où j'ai besoin de » tout mon courage pour exécuter ce que j'ai resolu

» de faire. « Mais encore, dit la Duchesse, parlez-
 » nous plus clairement, dites-nous qui vous êtes, &
 » ce qui fait vos peines; peut-être qu'en nous don-
 » nant une plus entière connoissance de vous-même,
 » vous intéresserez pour vous des personnes dont vous
 » serez bien-aîsé de vous faire des amis. « Vous voulez
 » tout sçavoir, leur dit-il, je ne puis vous rien refu-
 » ser, & vous allez être instruites de ce que je suis;
 » écoutez-moi.

HISTOIRE DE FLORIS.

MON pays est la France, ma naissance est très-
 noble, mon nom est Floris, je suis né dans le
 Château de Cognac, où j'ai été élevé avec le Comte
 d'Angoulême auprès de la Reine, tantôt à Amboise,
 tantôt à Loches; le Comte d'Angoulême m'aima,
 dit-il en soupirant, le Comte d'Angoulême m'aima,
 continua-il en se remettant de ce premier trouble;
 j'eus pour lui toute la passion qu'on ne pouvoit re-
 fuser à un homme si aimable; j'ai vécu heureux les
 premières années de ma vie, l'Amour se mêla de faire
 mon bonheur, j'aimai & je fus aimé de ce que le Ciel
 avoit formé de plus accompli; le retour du Comte
 d'Angoulême a vu finir ma bonne fortune, tout a
 changé pour moi, & ne pouvant plus supporter la
 vue des lieux où j'avois été si fortuné & où je me trou-
 vois si misérable, j'obligeai mon pere de m'en arracher;

son amour pour un fils unique le fit souscrire à mes desirs: je le priai de me mener voyager, & son dessein est, après la suite de nos voyages, de me donner à la Duchesse de Savoye de qui il a l'honneur d'être aimé.

Souveraine se tut, & les Princesses s'étoient attendues à une plus longue narration. Des qu'il avoit prononcé le nom du Comte d'Angoulême, la Princesse avoit rougi, & la Duchesse & elle s'étant poussées, elles s'intéresserent plus qu'elles n'avoient pensé au discours du beau Floris, que nous n'appellerons plus désormais autrement. « Vous n'avez donc plus rien à nous dire, » lui dit la Princesse dès qu'il eut cessé de parler. « Vous avez fait mention des personnes de notre connoissance, & à qui plus d'une raison fait que nous nous intéressons, tout ce qui regarde la Reine est ici d'une particulière considération : & si vous me croyez, aimable Floris, continua la Duchesse, vous terminerez ici vos voyages. Vous pouvez être comme quantité de jeunes gens de condition, attaché au service de la Princesse ; elle est proche parente, comme vous sçavez, de la Reine, nous sommes assez bien auprès d'elle & de la Duchesse, pour les engager d'écrire au Duc, afin d'obtenir ce que je vous propose ; & si vous voulez venir ce soir au souper, vous verrez les Princesses, & nous parlerons en votre faveur. Floris sourit de ce que la Duchesse croyoit qu'il ne la connoissoit pas, & pa-

roissant touché de la proposition qu'elle lui faisoit :
 « J'accepte, lui dit-il, l'offre que vous me faites ,
 » je ne puis qu'être heureux ici , puisqu'une si char-
 » mante personne que vous se mêle de mes affaires »
 & après quelques autres propos, ils se séparèrent, se
 promettant de se revoir au souper.

Quand l'heure en fut venue, les Princesses se fi-
 rent un grand plaisir de surprendre Floris par la con-
 noissance qu'il auroit de ce qu'elles étoient ; elles
 avoient déjà écrit au Duc, par l'envie extrême qu'el-
 les avoient d'avoir ce jeune garçon auprès d'elles,
 pour se faire conter toutes les nouvelles de la Cour
 de la Reine, & principalement parcequ'il avoit été si
 familier avec le Comte d'Angoulême.

Un peu après qu'elles furent à table, & justement
 au plus fort de leur impatience, elles virent entrer un
 homme de fort bonne mine, & derriere lui le jeune
 Floris. Dès qu'elles le virent, elles se prirent à rire,
 il fit fort l'étonné, & par des paroles pleines d'esprit
 il les confirma dans la bonne opinion qu'elles
 avoient de lui. Le prétendu pere se mêla dans cet
 entretien, & offrit de bonne grace son fils aux Prin-
 cesses.

Quelques jours après, la réponse du Duc étant
 arrivée, & étant conforme aux desirs de la Princesse
 de Bourgogne, le beau Floris fut établi dans sa mai-
 son ; il gagna bientôt les bonnes graces de tous ceux
 qui la composoient ; & les hommes sans envie (chose

144 HISTOIRE SECRÉTTE

rare) eurent autant de bienveillance pour lui que les Dames, on ne se pouvoit plus passer de lui pour danser, pour chanter, pour jouer des instrumens, pour cent jolies sciences qu'il sçavoit. Il apprit aux Dames les modes de France, & les manieres de se mettre bien. Il y eut une jeune fille de la Duchesse qu'il prit en affection, (elle s'appelloit Lalain) infiniment aimable de sa personne; il lui apprit tout ce qu'il sçavoit, elle l'appelloit son petit maître, & il la nommoit sa maitresse.

Les Princesses prirent insensiblement beaucoup d'amitié pour lui : mais comme il vouloit plus, puisqu'il vouloit la confiance, afin de pouvoir rendre d'utiles services au Comte d'Angoulême, il n'étoit pas content qu'il n'eût trouvé occasion d'y réussir.

Une fois qu'il étoit parmi leurs filles, avec d'autres jeunes gens comme lui, entr'autres le Prince de Cleves & Rotelin, chacun faisoit des souhaits; les deux Princesses s'amusoient à leurs jeux. Quand le tour de Floris vint, il dit qu'il voudroit être femme, & la plus belle Princesse du monde; il fit le portrait de la Princesse, ses camarades lui firent la guerre de ce souhait : & comme on lui demanda pourquoi il le faisoit, il répondit que c'étoit pour pouvoir faire la fortune du plus aimable & du plus honnête-homme du monde.

Le Prince de Cleves qui ne l'aimoit pas, à qui toutes ses belles qualités faisoient ombrage, & qui s'ima-

ginoi

ginoit que c'étoit quelque personne d'un rang éminent, qui se déguisoit ainsi pour parvenir plus aisément à plaire à la Princesse, rougit de dépit, & crut que la hardiesse de ce jeune homme l'alloit imprudemment découvrir. Il ne douta point qu'après avoir si bien fait le portrait de la Princesse de Bourgogne, il ne fit le sien propre ; tellement que le pressant de faire un détail particulier de la figure & du mérite de cet homme si aimable, Floris sans s'étonner, dépeignit si particulièrement le Comte d'Angoulême, qu'il n'étoit pas possible de le méconnoître. La Princesse en devint un peu plus gaie, & regardant obligeamment Floris : « Il vous est permis, dit-elle, de » former des souhaits pour votre Prince, personne » n'y sçauroit trouver à redire. » Elle augmenta son estime depuis ce jour-là pour Floris, & elle lui laissoit voir quelquefois que ce souhait ne lui avoit pas déplu.

Floris vouloit davantage ; & une fois que la Duchesse & la Princesse lisoient des lettres en particulier, Floris, contre sa coutume, s'approcha pour leur parler : la Princesse tenoit une lettre du Comte. Floris fit un cri, & puis baissant la tête & affectant de la confusion, il demeura en cet état, jusqu'à ce que la Princesse un peu embarrassée, & qui vit bien qu'il avoit connu l'écriture du Comte d'Angoulême, lui demanda ce qu'il avoit. » Je vous demande pardon, lui dit-il, Madame, ma surprise a été plus

N

146 HISTOIRE SECRÉTTE

» grande que ma discretion ; la vue d'un caractère
 » si cher m'a causé une joie dont je n'ai pu d'a-
 » bord me rendre le maître. » La Princesse qui le con-
 noissoit sage, qui le voyoit si zélé pour le Prince,
 & qui avoit jugé avec la Duchesse que ce jeune hom-
 me pourroit leur être nécessaire, se détermina dans
 ce moment même à lui faire la confidence de ses en-
 gagemens avec le Prince ; elle le fit donc , sans rien
 oublier de tout ce qui s'étoit passé : après quoi Floris
 se mit à genoux, & jura une éternelle fidélité à la
 Princesse.

Depuis ce tems , la Princesse de Bourgogne aima
 encore davantage Floris , & la jalousie du Prince
 de Cleves augmenta : mais Floris profita bien de cette
 confiance en faveur du Comte d'Angoulême. Il ôta
 insensiblement les scrupules de la Princesse sur la ré-
 sistance qu'elle devoit faire au Duc , s'il lui prenoit
 fantaisie de vouloir la donner ailleurs ; & il en fit tant
 qu'elle promit qu'à moins que le Comte d'Angou-
 lême ne fût infidele, elle ne seroit jamais qu'à lui.

Le Comte de Riviere arriva en ce tems-là à Ruere ;
 il avoit quitté le Duc , il l'alloit retrouver devant
 Nancy , qu'il alloit assiéger. Il lui portoit la nou-
 velle de la paix faite entre le Roi Louis & le Roi
 Edouard. Leur entrevue s'étoit faite sur le pont de
 Pequigny , & les Anglois étoient logés à Amiens, où
 le Roi les traitoit splendidement ; là s'étoit conclue
 la ruine du Connétable, & Louis s'étoit saisi de Saint-
 Quentin.

La vue du beau Floris produisit auprès du Comte de Riviere l'effet qu'elle produisoit sur tous les autres, hors sur le Prince de Cleves ; il l'admira ; il l'aima ; Floris eut aussi de l'amitié pour lui par la connoissance qu'il avoit de sa vertu & de son attachement pour le Comte d'Angoulême.

En effet jamais homme ne s'étoit trouvé dans une si heureuse situation que ce Prince ; sa maîtresse l'aimoit, son rival le servoit en tout ce qu'il imaginoit lui pouvoir être utile, & Souveraine qu'il avoit si tendrement aimée, & qu'il avoit si cruellement abandonnée, jouoit un rôle singulier, oublioit ses propres intérêts pour ceux du Comte, & ne perdoit pas une seule occasion de travailler à la sûreté & à l'agrandissement de sa fortune.

Mais il étoit tems aussi que le Comte d'Angoulême apprît un procédé si généreux. Un soir que la Princesse étoit occupée à lui écrire, la Duchesse s'entretenoit avec le Comte de Riviere, le Prince de Cleves, & d'autres personnes. On parloit des efforts que le véritable amour pouvoit produire dans des cœurs bien faits. « Hélas ! disoit le Comte de Riviere, avec plus de liberté qu'il n'en auroit eu devant la Princesse de Bourgogne, y a-t-il un plus grand effort que d'aimer, de ne le dire jamais, & de servir continuellement son rival ! » J'ai quelquefois fait réflexion à ce que vous dites, lui repartit la Duchesse en le regardant d'intelligence, & je

148 HISTOIRE SECRÉTTE

» crois qu'en pareille rencontre il ne faut pas avoir
 » moins de vertu que d'amour : mais je dis de cet
 » amour désintéressé , de cet amour raisonnable qui
 » ne se trouve presque jamais. « Je croyois , dit le
 » Prince de Cleves , que l'amour vouloit tout pour
 » soi & qu'il ne pouvoit rien céder. « Je croirois du
 » moins , interrompit Lalain , qu'en amour une per-
 » sonne de mon sexe ne devoit céder qu'à la pu-
 » deur , pour n'avouer jamais qu'elle aime , si elle
 » a le malheur d'aimer. « Hé , que l'effort de se taire
 » coûte , pour suivre la jeune Charny , quand le cœur
 » presse incessamment de parler ! « Que diroit-on d'une
 » personne , dit Floris , qui ayant eu une affaire d'a-
 » mour , la verroit rompre tout d'un coup par un
 » changement prodigieux , & qui serviroit ce qu'elle
 » aime toujours avec tendresse auprès de son nouvel
 » engagement ; auquel une grande fortune seroit ac-
 » tachée ? « Je dirois , reprit brusquement le Prince
 » de Cleves , que vous nous présentez des idées , &
 » que dans vos rêveries vous avez imaginé ce beau
 » trait pour embellir sans doute un jour l'histoire
 » de votre vie. « Je n'ajoute rien à la vérité , ré-
 » pondit froidement Floris , ce que je vous dis s'est
 » passé dans mon pays , & le cœur d'une jeune fille
 » a été capable d'un aussi rare effort. « Ah ! Floris ,
 » dit la Duchesse , vous me raviriez , si je croyois
 » que la chose fût telle que vous la dites ; car
 » comme disoit tout-à-l'heure le Comte de Rivière ,

» quand on n'est point aimé & qu'on n'a point d'es-
» perance de l'être, on peut tirer de son courage assez
» de fermeté pour s'oublier soi-même, & pour res-
» pecter des feux qu'on voit si bien établis: mais
» avoir joui d'un cœur, en avoir connu & goûté
» toute la tendresse, le voir passer dans d'au-
» tres mains, & bien loin de porter sa furie par tout,
» se toucher de l'intérêt d'un ingrat, se trahir soi-
» même, faire tout pour lui; ah! cet effort est plus
» qu'humain, & je n'ai jamais oui parler de rien
» qui soit plus extraordinaire, ni si fort de mon
» goût.

La Princesse entra dans cet endroit de la conver-
sation; elle tenoit un paquet de lettres: elle parla
bas à la Duchesse, & un moment après elles se reti-
rèrent dans son cabinet. Tout le monde sortit, &
ayant fait appeller le Comte de Riviere & Floris,
la Princesse leur dit qu'elle venoit de recevoir des
lettres de Jaquelin, du Comte d'Angoulême & de
Comines, elle leur lut la nouvelle de la prise du Con-
nétable de Saint Paul, & comme on travailloit in-
cessamment à faire son procès. Cette nouvelle les
toucha tous extrêmement, & leur arracha des lar-
mes. Floris gardant un assez long silence, le rompit
enfin par une grande exclamation. » Pauvre Comte
» de Rouci, s'écria-t-il, que tes malheurs sont grands,
» & que j'en suis touché! « Que je le plains, reprit la
» Princesse, c'est un des hommes du monde le plus

158 HISTOIRE SECRETE

» aimable, & qui a autant de merite. « Nous l'avons
 » vu ici, continua la Duchesse, bien amoureux
 » d'une des filles de la Reine; il en parloit incessam-
 » ment, & nous lui en faisions toujours la guerre.
 Floris rougit, & tourna un peu la tête au discours
 imprévu de la Duchesse; on ne prit pas garde à son
 action, il essuya quelques larmes, qui eussent con-
 solé le Comte de Rouci de l'infortune de son pere &
 de sa maison, si de tels malheurs pouvoient jamais
 recevoir de la consolation. La Princesse dit ensuite
 que le Comte d'Angoulême mandoit qu'il esperoit la
 voir bientôt, que son exil étoit fini, & qu'il étoit
 auprès du Roi. Floris fut un peu étonné d'apprendre
 qu'il verroit si promptement ce Prince, il jugea qu'il
 se devoit préparer à sa vue, afin d'éviter les incon-
 veniens qu'elle pourroit causer, étant résolu d'ache-
 ver son ouvrage, & de le rendre heureux par la
 possession de la Princesse de Bourgogne. Il prit en
 un moment le seul parti raisonnable qui lui vint
 dans l'esprit, & se mettant un air un peu plus gai
 sur le visage: » Dirai-je ma pensée, dit-il, s'adres-
 » sant à la Duchesse? voici bien de la tristesse; si
 » vous vouliez on la dissiperoit un peu, en nous
 » permettant au Comte de Riviere & à moi d'écrire
 » un mot au Comte d'Angoulême. « Ah! j'y con-
 » sens, dit la Duchesse, & même pour rendre la
 » chose plus agréable, il faut écrire tous dans une
 » même lettre, & je m'en vais commencer. En effet

la Duchesse, prit la plume, & mit cequi suit :

Nous sommes tous tristes de la nouvelle que vous nous avez apprise des infortunes du Connétable; les révolutions sont grandes à la Cour où vous êtes, la fin de votre exil nous a fait beaucoup de plaisir; vous dirai-je la vérité? tous nos chagrins s'évanouissent, quand nous pensons que nous vous verrons bientôt. Floris nous assure que les solitudes de Ruere sont aussi agréables que celles de Loches, & que les soupirs que vous avez poussés à Loches devoient bien se faire entendre jusqu'à Ruere.

Le Comte de Riviere mit ensuite de ce qu'avoit écrit la Duchesse ce peu de mots :

L'aimable Floris est tous les jours l'interprète de votre saur, il en fait voir d'une maniere si agréable tous les momens, que vous ne sçauriez assez sentir tout ce qu'il a fait pour vous, & vous trouverez à votre retour que l'absence même vous a été favorable.

La Princesse qui vouloit écrire la dernière, ordonna à Floris de mettre ce qu'il voudroit; il résolut d'instruire adroitement le Prince de toute sa destinée. Outre qu'il connoissoit son caractère, le nom de Floris ne lui étoit pas inconnu, il l'avoit pris dans un chiffre qu'ils avoient eu ensemble. Il écrivit donc de cette sorte :

152 HISTOIRE SECRETE

C'est en Bourgogne, Seigneur, où l'infortuné Floris a porté sa suite. J'obligeai Canillac mon pere à m'accompagner; un amour malheureux me fit quitter les lieux que vous habitez, des sentimens plus raisonnables me tiennent ici; je suis arrêté au service de la Princesse, mon inclination m'engage à lui parler de vos feux, je sçais mieux qu'un autre jusqu'où va leur puissance, & personne que moi ne pouvoit faire ce que je fais: mon cœur vous fut dévoué dès mes plus jeunes ans, attendez donc toute chose de voire Floris.

Par-là Floris lui marquoit son déguisement, lui faisoit voir que Phœbus de Canillac ne l'avoit point abandonnée, qu'elle étoit auprès de la Princesse, où elle lui rendoit de continuels services, & elle le préparoit enfin à n'être point surpris quand il la verroit ainsi travestie. La Princesse écrivit après Floris ces paroles:

Tout me parle de vous, & Floris, & Madame la Duchesse, & le Comte de Riviere, & j'ai peur qu'ils n'expriment trop bien ce que vous ne sentez que foiblement. Je crains voire absence, elle a été trop longue, & des instincts désagréables me la rendent suspecte. Venez dès qu'il sera en voire pouvoir de venir. O Dieu d'Amour! rendez-moi mon amant fidèle.

Après avoir lu de suite toute cette lettre, on la cacheta, & on l'envoya,

Le Comte de Riviere reçut un Courier du Duc, qui lui donnoit avis qu'il partoît pour Nancy, & lui marquoit le tems où il falloit qu'il s'y trouvât : il étoit si satisfait de ses bons succès de Nuits, qu'il ne croyoit pas qu'il fût au pouvoir humain de faire changer sa bonne fortune. Il s'étoit encore fortifié d'un Guerrier en qui il avoit pris une entière confiance : c'étoit un Napolitain, qui avoit servi toute sa vie la malheureuse Maison d'Anjou ; il s'étoit retiré dans les Pays-Bas, on le nommoit le Comte de Campobache : mais c'étoit un perfide que le Duc ne connoissoit pas, & qui avoit fait faire des propositions secrètes à Louis XI. de se défaire de Charles. Le Roi en avoit fait avertir le Duc, à qui un tel avis fut suspect, & qui s'imagina que c'étoit un artifice pour l'obliger à se défaire d'un Général en qui il avoit mis toute sa confiance. Campobache ne se rebuta pas pour le mauvais succès de ses propositions avec le Roi ; il les rejetta plusieurs fois, & voyant qu'elles étoient inutiles, il s'adressa à René Duc de Lorraine, & convint avec lui de se défaire de Charles, son maître pour lors & son bienfaiteur.

Le Comte de Riviere & le Prince de Cleves se préparèrent donc à aller trouver le Duc, & la veille de leur départ les réponses du Comte d'Angoulême arrivèrent. Les Princesses ouvrirent la lettre avec précipitation, & beaucoup d'émotion de la part de Floris. Elle étoit composée de quatre articles, répondant à chaque personne. Voici ce qu'elle contenoit :

Mon exil n'a point cessé, Madame, puisque je ne suis pas encore auprès de vous. J'attens un tems favorable, où l'on puisse entendre mes soupirs de plus près. Floris sait trop que j'ai senti plus d'une peine à Loches, & si l'on vouloit, je pourrois trouver des plaisirs à Ruere, qui seroient bien propres à combler mon cœur de satisfaction.

Je ne suis point surpris que Floris puisse faire les choses les plus extraordinaires, il a vaincu son amour, & il sait le mien; il n'y a que lui qui puisse bien imaginer ce que je pense, je laisse à la délicatesse de ses sentimens à découvrir la tendresse des miens.

Nous vous retrouvons, aimable Floris, après tant de sensibles regrets que nous avions donnés à votre perte. Hélas ! ce n'étoit pas en Bourgogne où je croyois que vous fussiez. Quel cœur fut jamais semblable au vôtre ! Je supprime tout ce que j'aurois à vous dire, je parlerai mieux quand je vous verrai; accoutumé à m'entendre, vous plaindrez mes peines: je n'ose vous prier de m'aider encore de vos bontés.

Que tout s'unisse; que toute la nature vous parle de mon amour, il est mille fois plus ardent & plus tendre qu'on ne sauroit vous l'exprimer; ne craignez rien de ce cœur qui vous est fidèle, ce n'est pas le moins digne effet de vos charmes de vous l'être acquis. Floris sait qu'il faut une beauté parfaite pour l'assujettir, Adieu, Madame, je pars, & je viens.

Voilà la lettre que le Comte d'Angoulême écrivit en réponse de celle qu'il avoit reçue. Floris fut satisfaite de voir qu'il étoit si bien entré dans le secret de son déguisement, & qu'il lui répondoit avec tant d'adresse. Les guerriers partirent, & allèrent trouver le Duc à Nancy; Floris par sa jeunesse & par son emploi auprès de la Princesse fut dispensé de ce voyage.

Le lendemain de leur départ, Floris allant rêver à son ordinaire dans les lieux les plus écartés du Parc, se vit aborder par une grande paysanne, qui tourna assez long-tems auprès de lui, & qui avoit une corbeille de fruits sur sa tête. Elle la posa doucement à ses pieds, & lui découvrit un visage, dont la bonne mine & l'agrément le surprirent: foible surprise toutefois au prix de celle qu'il eut incontinent après, quand il reconnut en ce visage tous les traits du Comte de Rouci!

« O Dieu! s'écria Floris, Comte, est-ce vous? pour-
 » quoi me poursuivez-vous? pourquoi me reconnois-
 » sez-vous? quel déguisement! quel dessein est le vô-
 » tre? « Je vous poursuis, parce que je vous aime, re-
 » prit le Comte de Rouci, & mon déguisement vous
 » fait voir que je ne cherche que vous en ces lieux.
 » Mais vous, Madame, que venez-vous chercher
 » ainsi travestie? attendez-vous l'heureux Comte
 » d'Angoulême? expliquez-moi ce que vous voulez
 » que je fasse de votre secret. « Hélas! lui dit Floris, ne
 » me faites point d'injure par d'injustes soupçons. Je

156 HISTOIRE SECRÉTTE

» vais vous faire voir que mon dessein n'est pas cri-
 » minel : » & lors prenant la parole , elle lui conta
 avec une sincerité parfaite ce qu'elle faisoit pour le
 Comte d'Angoulême. » Vous voyez , poursuivit-
 » elle , si je l'aime pour moi , & croyez que , quoi
 » qu'il puisse arriver à l'avenir , après ce que je fais
 » presentement , même quand il arriveroit des cho-
 » ses qui pourroient me rendre son cœur , jamais ,
 » je vous l'assure , je ne pourrois être à lui , mais je
 » ne serois point à un autre ; je suis reconnoissante
 » de tout ce que vous faites pour moi , je le sens ,
 » je le sens vivement , je voudrois n'avoir jamais ai-
 » mé le Comte d'Angoulême , pour pouvoir être
 » digne d'être à vous ; Vous êtes d'un prix infini à
 » mes yeux , je vous aime comme un frere , je plains
 » tout ce que vous faites pour moi , & je voudrois
 » que l'usage m'en fût permis.

Le Comte de Rouci combattit une delicatesse qui
 lui sembloit si préjudiciable : mais tout ce qu'il fit
 fut inutile , elle lui demanda comment il l'avoit dé-
 couverte ; il lui dit qu'un de ses domestiques l'avoit
 reconnue , & qu'il étoit allé lui en donner avis ; il lui
 conta ensuite la déplorable mort du Connétable ,
 ils la solemniserent tous deux par des ruisseaux de
 larmes : & continuant ensuite , il lui apprit qu'allant
 trouver le Duc à Nanci , il avoit désiré de la voir
incognito , & que c'étoit ce qui l'avoit obligé de se
 mettre de la sorte , pour lui parler avec plus de facilité.

« Hélas ! lui dit Souveraine , à quels honteux dé-
 « guisemens nous voyons-nous réduits par une pas-
 « sion également malheureuse ! Je connois pourtant
 « la difference de nos personages ; ce qui seroit une
 « galanterie ordinaire dans un homme de votre âge ,
 « devient très-condamnable dans le généreux fils de
 « l'infortuné Connétable après l'accablement de son
 « illustre Maison. Mais moi , tout est contre moi ,
 « de quelque illusion dont je me sois aveuglé par le
 « désintéressement de mon amour , & par le sacrifi-
 « ce perpetuel que j'en fais. Je sçais tous les repro-
 « ches que l'Univers me prepare , & qu'après cette
 « legere satisfaction que je donne à mon cœur , la
 « retraite la plus profonde ne sera pas assez ob-
 « scure , pour y cacher & pour y regretter mes fo-
 « lies.

Après des discours & des adieux bien touchans ,
 Floris & le Comte de Rouci se separerent ; il alla trou-
 ver le Duc , & Floris mena sa vie ordinaire auprès
 des Princesses.

On apprit bientôt que le Duc s'étoit rendu maître
 de Nanci , & qu'il portoit ses armes victorieuses en
 Suisse. Et pour abreger , je dirai qu'il donna la fa-
 meuse bataille de Grandson qu'il perdit ; il en pleura
 de rage , & après ces premieres marques de douleur , il
 se consola comme il put , & eut la vanité dans son
 malheur même de nommer cette perte une déroute.
 Cependant il eut peur que le Roi ne profitât de son

158 HISTOIRE SECRÉTTE

desordre , il lui envoya Contai , qui fit une treve avec lui. Le Comte d'Angoulême crut en pouvoir profiter pour se rendre auprès de la Princesse de Bourgogne ; il arriva à Ruere dans le tems que la Cour étoit la plus nombreuse par l'arrivée du Duc & de tous ses Guerriers.

Il vit la Princesse avec un plaisir dont il y avoit long-tems qu'il n'avoit été capable ; ils se dirent l'un à l'autre tout ce qu'un amour si tendre , & qui avoit été si long-tems retenu, pouvoit exiger de leurs cœurs. Floris évita ce premier abord du Prince : mais le soir , étant dans la chambre de la Duchesse , où toute la Cour étoit , le Prince le démêla comme il s'entretenoit avec le Comte de Rouci ; il rougit aussi bien que Floris , quand ils se regarderent. Floris passa sur un balcon avec Rouci , le Prince les y suivit. » Ménégez ma confusion , lui dit Floris , je me trouve » dans un étrange embarras devant vous deux : mais » sans passer à l'examen de ce que je fais , rien n'y » peut blesser le Comte de Rouci , & je crois que tout » y peut satisfaire le Comte d'Angoulême. Oui , Seigneur , continua-t-elle en s'adressant au Prince , je » vous ai bien servi , & mes soins continuels ont fortifié puissamment l'inclination que la Princesse a » pour vous. « Ah ! Madame , lui dit le Prince , ménagez vous-même ma confusion. Que de bontés si » peu méritées ! Que ne vous dois-je point si mon » cœur... « Ne parlez point de votre cœur , lui dit Flo-

» ris , n'en parlons jamais , je vous prie , pour ce
» qui me regarde ; laissez-moi conduire celui de la
» Princesse , je ne l'égarerai point , & la route que je
» lui ferai tenir sera sûre pour votre bonheur.

Le Duc les vint aborder , & les interrompit ; une inclination violente l'attiroit toujours vers Floris , il avoit pris une amitié demesurée pour ce jeune garçon. Floris en étoit très-embarrassé : quelquefois Charles se promenoit deux ou trois heures retiré de sa suite , appuyé sur le bras du beau Floris , enchantant ses inquietudes , & donnant quelque treve à ses desseins par le charme de sa seule conversation ; tous les courtisans voyoient cette faveur naissante avec surprise. Le Comte de Campaboche la vit avec une envie que rien ne pouvoit égaler que sa fureur ; il conçut une haine violente pour l'innocente Floris , & cette haine fut suivie des résolutions les plus sinistres contre lui.

» Que dois-je faire , & que vais-je devenir , disoit
» Floris au Comte d'Angoulême & au Comte de
» Rouci ? on se prepare au départ , le Duc veut que
» je le suive , il veut me donner de l'emploi : de l'emploi , grand Dieu ! moi aller à guerre ? je tremble
» encore , quand je me ressouviens de la première
» proposition qu'il m'en fit ; son amitié me pèse.
» O que je la cederois de bon cœur à tous mes ennemis !
» Mais découvrez-vous , disoit le Prince , les
» Princeses seront ravies de vous trouver une aimable

160 HISTOIRE SECRETE

» ble fille comme vous l'êtes. « Mais le Duc, reprit im-
 » patiemment Rouci, seroit ravi sans doute de la
 » trouver une aimable fille. Le Prince sourit du cha-
 » grin de son ami, & Floris prenant la parole : » Le
 » Comte de Rouci a raison, reprit-elle, le Duc ne
 » seroit pas fâché de me trouver fille, & son affec-
 » tion si vive n'auroit pas de peine, je crois, à
 » prendre un caractère plus violent ; non il n'y au-
 » roit point de sûreté pour moi à me découvrir, il
 » faut que je feigne d'être malade jusqu'au départ du
 » Duc : le rôle que je fais commence à m'embarraf-
 » ser de toutes les manières, je n'en avois pas prévu
 » les perils.

Floris feignit une maladie qui donna du chagrin
 au Duc, & Floris paroïssoit dans une langueur que
 ses inquiétudes lui donnoient effectivement.

La Princesse en fut alarmée ; elle eût été bien aise
 que Floris eût suivi le Duc son pere, parce qu'elle
 esperoit que sa faveur le porteroit à reprendre ses
 premiers sentimens pour le Comte d'Angoulême.
 Ce Prince prit la liberté de reparler au Duc de son
 mariage, il lui promit qu'après qu'il auroit été en
 Suisse, & à son retour de Nanci, il s'appliqueroit à
 son avantage. Floris lui avoit insensiblement inspiré
 cette pensée, & il en parla avec bonté à la Princesse
 & au Prince.

» Je reviendrai donc, disoit le Comte d'Angou-
 » lême à la Princesse de Bourgogne, dès que ces
 » deux

» deux expéditions seront finies ; le Roi ne me per-
 » met pas d'y suivre le Duc , il me rappelle par une
 » suite continuelle de ses caprices : je reviendrai »
 » Madame , & ce sera dans peu de jours , je vous
 » rapporterai mon cœur fidèle & tendre , & j'espère
 » que ce sera enfin le tems que vous le recompense-
 » rez. « Oui , Seigneur , lui dit-elle , le Duc vous l'a
 » promis par ce second engagement , il m'a redon-
 » né à vous , il m'a permis de lui désobéir , en cas
 » qu'il voulût me donner à un autre ; une telle con-
 » duite m'autorise si pleinement , que je ne crains
 » point de me promettre moi-même : & je vous
 » proteste , mon cher Prince , que si vous m'êtes
 » fidèle , rien ne vous ôtera jamais ni ma main ni
 » mon cœur. « La Duchesse sourit des conditions
 » que la Princesse mettoit toujours dans ses engage-
 » mens : » Votre bonheur , dit-elle au Prince , est donc
 » établi sur votre fidélité ? est-elle parfaite ? Nous
 » en avons eu de l'ombrage pendant votre exil , n'y
 » avoit-il pas plus d'une Armide dans les lieux en-
 » chantés qui retenoient Renauld ? Les charmes , les
 » vertus de la Reine sont bien propres à se faire ai-
 » mer ; mille agrémens qu'ont tant de jeunes person-
 » nes qui l'environnent , & sur-tout les beautés
 » merveilleuses de Souveraine & de Polignac. Le
 » Prince pensa perdre toute contenance à ces deux
 » noms , il rougit extraordinairement ; Floris qui s'ac-

* * *

O

162 HISTOIRE SECRÉTTE

courumoit à son aventure, ne put s'empêcher d'être émue; mais se remettant plutôt que le Prince, » Ah !
 » Madame, reprit-il, tous les charmes dont vous
 » me parlez ont été des charmes d'habitude pour
 » le Prince; il les a vus en ouvrant les yeux, son
 » cœur n'étoit destiné que pour la Princesse. Si vous
 » connoissiez le caractère de la Reine, poursuivit-il
 » avec adresse, pour faire finir le sujet de l'embar-
 » ras du Comte, vous verriez bien qu'il seroit diffi-
 » cile de prétendre de s'en faire aimer. « Si l'on sça-
 » voit encore ce que je sçais, continua le Prince,
 » après s'être entièrement remis, on verroit bien
 » qu'il n'est pas possible même d'entrer en esperan-
 » ce avec la Reine. J'avoue, disoit-il, s'arrêtant
 » toujours au sujet de cette Princesse, que c'est une
 » des personnes du monde la plus aimable, mais
 » son cœur ne sçauroit aimer. J'ai sçu son secret
 » d'une manière extraordinaire, elle l'a confié à
 » une fille qu'elle aime chèrement, & dont la dis-
 » cretion est infinie. » Faites-nous donc part de ce
 » précieux secret, interrompit la Duchesse, ou je per-
 » suaderai à la Princesse que vous y êtes un peu trop
 » intéressé. « Je vais vous obéir, repartit le Prin-
 » ce.



HISTOIRE DE LA REINE.

C Harlore de Savoye n'avoit pas encore fix ans quand on la promit à Frederic de Saxe. A mesure qu'elle avançoit en âge , elle témoignoit de la repugnance pour cet engagement , & elle disoit dans ses petites confidences à une jeune fille qu'elle aimoit , & qui s'appelloit Victoire Palavicin , tout ce qu'elle pensoit sur cela. » Hé ! pourquoi , disoit-elle , » si on avoit à songer de si bonne heure à ma destinée , » pourquoi ne l'unit-on pas avec celle du Duc de » Calabre ? il me semble qu'il n'y a que lui seul » dans tout l'univers pour moi ; tout ce qu'on m'en » conte me charme , & je me le suis si fort mis » dans la tête , qu'il m'empêchera d'être heureuse » avec le Prince de Saxe. La Princesse n'avoit qu'onze ans , lorsqu'elle tenoit ces discours : mais il est vrai que plus elle alloit en avant , & plus elle sentoit malgré elle ces sentimens qui se fortifioient dans son esprit , par une aveugle sympathie qui formoit dans son cœur une violente inclination pour le Duc de Calabre qu'elle n'avoit jamais vu.

Un des Ministres de son pere , qui sçavoit l'aversion qu'elle avoit pour Frederic , entra un soir dans sa chambre comme on alloit la mettre au lit : » Courage , ma Princesse , lui dit-il , on vous affranchit enfin d'un joug importun , vous ne ferez

164 HISTOIRE SECRÉTTE

» point à Frederic , on vient de rompre votre ma-
 » riage, « Ah ! Victoire , s'écria la jeune Princesse
 » en se jettant au cou de cette fille , ma chere Vic-
 » toire , je ne serai point à Frederic ; conçois - tu
 » bien ma joie ? Elle étoit si transportée , qu'elle ne
 regardoit pas seulement celui qui lui apportoit
 une si bonne nouvelle. » Mais ma Princesse , lui dit-
 » il , vous ne me dites rien ; est-ce ainsi qu'on re-
 » compense le bonheur qu'on vous annonce ? & si
 » je vous en allois dire un auquel vous n'osez vous
 » attendre , que me donneriez-vous ? La Princesse
 rougit & parut émue : » Et que me voulez - vous
 » dire , lui dit-elle ? il est de tels bonheurs que vous
 » pourriez m'annoncer dont vous seriez bien re-
 » compensé. Ah ! Victoire , dit-elle encore , que veut-
 » il dire ? « Je veux , lui repliqua-t-il , vous faire la
 » plus grande Dame de l'Univers : en un mot , vous
 » êtes Dauphine , votre mariage vient d'être conclu
 » avec le Dauphin.

» Je suis Dauphine , s'écria tristement la Princesse ,
 » en laissant aller sa tête sur l'épaule de Victoire , je
 » suis Dauphine , & voilà ce rare bonheur que vous
 » venez m'annoncer avec tant d'empressement ! Le
 Ministre du Duc de Savoye fut très-surpris du peu
 de joie qu'il voyoit en la Princesse ; il attribua cette
 insensibilité à sa jeunesse , car elle n'avoit pas alors
 quatorze ans : ou bien il crut que l'humeur fiere du
 Dauphin , dont elle sçavoit les démêlés avec le Ro
 son pere , lui faisoit peur.

Cependant elle passa la nuit sans dormir, & faisant demeurer Victoire auprès d'elle, tandis que toutes ses femmes faisoient retentir leur joie dans tout son appartement : » Qu'elles sont sotes, s'écrioit-elle ! » quelle alegresse mal fondée ! Ah ! Victoire, quelles » nouvelles différentes ! l'une m'affranchit & me » rend ma liberté ; j'ai un moment d'esperance, fri- » vole esperance ! me voilà pis que jamais ; j'épouse » le Dauphin, & je sens que je suis separée pour tou- » jours de l'aimable Duc de Calabre.

Victoire eut beau lui représenter qu'elle épousoit le premier Prince du monde, rien ne la consoloit, elle souhaitoit que le Duc qu'elle aimoit fût en sa place ; mais comme elle commençoit déjà à être la plus sage personne du monde, elle le souhaitoit avec honte & dépit, & elle en avoit une confusion qui la mettoit au desespoir.

On ne songea qu'aux preparatifs de son mariage ; & comme ses chagrins l'avoient un peu abatur, & que le Duc de Savoye son pere ne vouloit pas qu'elle parût ainsi aux yeux des Ambassadeurs du Dauphin, il l'envoya pour quelques jours à une de ses maisons de campagne près de Turin. La Princesse s'y remit en effet, & ce peu de liberté rétablit entierement sa beauté.

Un matin qu'elle étoit à la Messe, & que la foule n'étoit pas bien grande, elle apperçut à un coin de l'Eglise un homme envelopé d'un manteau d'écar-

late, elle jetta la vue plusieurs fois sur lui sans bien sçavoir pourquoi; & comme ce manteau lui cachoit le visage, elle ne pouvoit pas voir comment il étoit fait. Le lendemain elle l'apperçut encore de la même manière, sa curiosité étoit grande & elle la trouvoit mauvaise; c'étoit malgré elle qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'en avoir. Enfin le troisième jour cet homme s'étoit approché un peu davantage, il étoit appuyé contre le mur, & la Princesse apperçut ses yeux, qu'il avoit fort beaux, toujours arrêtés sur elle, le reste de son visage étoit caché, comme je l'ai déjà dit; la Princesse rougit en s'apercevant de l'attachement que cet Inconnu avoit à la regarder; elle le regarda aussi, mais ce fut toujours en rougissant: enfin elle attacha ses yeux sur lui avec un tel oubli de toute autre chose & avec une si grande attention, qu'elle vit tout d'un coup, & lorsqu'elle s'y attendoit le moins, tomber le manteau de l'Inconnu, & laisser à découvert le plus agréable visage que l'on sçauroit voir; elle a avoué depuis qu'elle pensa faire un cri à cette vue, elle tressaillit, & souriant ensuite un peu, elle baissa les yeux sur un Livre qu'elle tenoit dans ses mains.

L'Inconnu, qui n'avoit pu soutenir la force de ses regards, s'étoit oublié à son tour, & ne songeant qu'aux charmes de cette jeune Princesse, il ne s'étoit plus souvenu de se cacher; la chute de son manteau fit voir l'homme du monde le mieux fait: il ne prit

plus le soin de se cacher , il osa même regarder la Princesse avec une attention qui marquoit déjà beaucoup d'amour ; mais elle , devenue plus timide , & en attendant les regards de l'Inconnu , ne le regarda que bien peu , & ce fut encore d'une manière très-embarrassée.

Dès qu'elle eut diné , elle entra dans son cabinet , où elle dit qu'elle vouloit être toute seule ; elle y fut plus de six heures , l'esprit & le cœur dans une si grande agitation , que ne pouvant se suffire à elle-même , elle ordonna qu'on fit venir Victoire : elle lui conta l'aventure de l'Inconnu ; & s'appuyant sur son bras elle la mena dans les lieux les plus reculés des jardins. « Vous dirai-je ma foiblesse , lui dit la » Princesse en continuant de lui parler ? cet Inconnu » a fait une terrible impression sur mon cœur , vous » croyez déjà qu'il le partage avec le Duc de Calabre , » & j'aime le Duc de Calabre comme j'aime cet Inconnu ; je ne vous paroissais pas raisonnable , ma chère » Victoire : mais vous allez croire que j'ai tout-à- » fait perdu la raison , quand je vous dirai que cet » Inconnu n'est autre que le Duc de Calabre lui-même ; oui , c'est lui , j'en suis assurée par un instant qui me parle incessamment : quel autre dans » le monde joindroit à tant de mérite , à une si » belle réputation , une si charmante figure ? mes » sens ne m'ont point séduite , & mon cœur trop

168 HISTOIRE SECRÉTTE

» bien touché pour le Duc de Calabre , ne sçauoit
 » être jamais ému que par lui. « Mais Madame , lui
 » disoit Victoire , par quel miracle voulez-vous que
 » que ce soit ce Prince ? « L'inclination que j'ai pour
 » lui , reprenoit la Princesse , est trop extraordinai-
 » re , elle ne peut jamais être partagée , & le Ciel ,
 » pour rendre ma peine éternelle , a voulu me faire
 » voir l'objet d'un si fatal attachement.

Elle s'entretenoit de cette sorte ; & après bien de
 discours qui exprimoient le trouble de son ame ,
 comme elle tournoit dans une grande allée , elle ap-
 perçut à quarante pas deux hommes qui venoient
 droit à elle : elle sentit une émotion extrême , & re-
 connoissant l'un de ces hommes pour son Incon-
 nu , elle le dit à Victoire , & lui fit remarquer la
 beauté de sa taille & les agrémens de sa personne à
 mesure qu'il approchoit. Victoire s'aperçut qu'il a-
 voit toujours les yeux sur la Princesse. Quand ils fu-
 rent à cinq ou six pas les uns des autres , ils s'arrê-
 terent à se considerer comme de concert , ils se re-
 garderent avec une espee d'admiration ; & la Prin-
 cesse fâchée contre elle-même , & honteuse de cette
 action , recommença de marcher : l'Inconnu se retira
 de son passage , & prenant le bas de l'allée d'une
 maniere respectueuse , il la salua avec beaucoup de
 soumission.

Quand la Princesse fut à quelque distance , elle
 tourna la tête pour voir encore l'Inconnu , & elle

le vit arrêté , occupé à la considérer. » Hé bien !
 » Victoire , dit-elle à cette fille , vous l'avez vu , que
 » dites-vous de ma destinée ? » Victoire ne sçavoit
 que lui répondre , car elle ne convenoit pas que cet
 Inconnu fût le Duc de Calabre , & elle déplorait l'é-
 tat où se trouvoit la Princesse par la bizarrerie in-
 croyable dans laquelle elle voyoit ses sentimens.

Elles continuerent leur conversation , qui fut lon-
 gue. Victoire se trouva au souper , où lles virent en-
 core l'Inconnu ; & le soir , quand la Princesse , sui-
 vant sa coutume , voulut entrer dans son cabinet a-
 vec Victoire , elle apperçut une lettre cachetée sur sa
 table ; elle en fut surprise , elle l'ouvrit avec préci-
 pitation , & l'incrédule Victoire à qui elle la lut , ne
 la vit qu'avec un étonnement sans pareil : elle con-
 tenoit ces paroles :

*Je vous ai aimée , Madame , dès le premier momen,
 que j'ai oui parler des charmes de votre beauté , j'ai tou-
 jours désiré de vous consacrer avec mon cœur , une vie
 que je voulois qui fût à vous ; c'est en vain que j'ai
 travaillé avec tant d'adresse à rompre votre mariage
 avec Frederic , un genie plus fort que le mien vous li-
 vre au Dauphin , j'arrive trop tard : je vous vois ,
 votre présence divine acheve ce que votre idée avoit
 commencé. Je me livre à vous sans nulle résistance ;
 plaignez mon malheur , Princesse , il n'est pas commun .
 & quand je suis sans esperance , pardonnez-moi la trif-*

P

170 HISTOIRE SECRÉTTE

re satisfaction que je me donne de vous apprendre que je vous adore, & que ce malheureux, dont le malheur & l'amour sont si extraordinaires, est l'infortuné Duc de Calabre.

La Princesse ne dit pas un mot après la lecture de cette lettre, elle tomba sur un siège, & la presenta à Victoire; son saisissement fut grand, elle s'appuya sur une de ses mains, & bientôt après son visage fut tout couvert de larmes. Victoire gardoit un silence pareil au sien; mais enfin le rompant tout d'un coup: » J'admire, dit-elle, votre cœur, qui » vous a si bien averti que c'étoit le Duc de Calabre; mais j'admire autant cette rencontre surprenante de sympathie. Non, s'écria-t-elle, tout ce » qu'on a jamais conté de l'amour & de ses effets » n'approche point de ce que je vois ici; tristes effets, » dit douloureusement la Princesse! tristes effets, qui » ne servent qu'à me rendre plus infortunée! Je ne vous dirai point tout ce que ces deux personnes dirent, je n'aurois jamais fait, & il est très-aisé de se l'imaginer. La jeune Princesse, dont la sagesse commençoit à lui donner ces grandes leçons qu'elle a depuis si bien mises en pratique, résolut de cacher toute sa vie sa foiblesse, & souhaita même que son mariage, qui devoit se faire au plus tôt, s'accomplît encore plus promptement, croyant que les secours de ses devoirs la rendroient plus forte, & lui aideroient

infailliblement à vaincre une passion qu'elle condamnoit tant elle-même.

Elle craignit que le Duc de Calabre ne la vît encore dans le jardin , & qu'il n'eût l'audace de lui parler , puisqu'il avoit eu celle de lui écrire ; pour cet effet elle résolut de n'aller plus se promener.

Elle passa mal la nuit ; un jeune cœur , attaqué de tant d'assauts différens , pouvoit-il être sans inquiétude ? mais ce qui acheva de l'augmenter , ce fut la vue du Duc de Calabre ; il ne manqua pas de se trouver à son diner : son trouble fut plus grand qu'il n'avoit encore été ; elle regarda Victoire en soupirant , & évita continuellement les regards du Prince. Victoire connut qu'il remarqua cette affectation ; il la regardoit , il considéroit la Princesse , & il paroissoit être agité d'une passion bien violente.

Il parut constamment à tous les repas de la Princesse durant quatre ou cinq jours ; & une fois qu'elle en témoignoit son chagrin à Victoire , elle apperçut encore sur la table de son cabinet une lettre ; d'abord elle la voulut déchirer sans la lire : mais Victoire ayant remarqué que ce n'étoit pas la même écriture de celle qui avoit causé tant de troubles , elle l'ouvrit , & vit avec une surprise sans égale ces paroles :

Pourquoi vous contraindre , Madame ? laissez à votre cœur son penchant naturel , songez que le Ciel ne fait rien

172 HISTOIRE SECRÉTTE

au hazard, c'est avec dessein qu'il vous a donné une si tendre inclination pour le Duc de Calabre, & qu'il a mis dans son ame un amour si passionné pour vous; suivez ses ordres: le Duc, si vous le voulez, peut vous enlever au Dauphin, un rang plus ou moins élevé ne fait pas le bonheur de la vie; songez à ce que je vous dis, & si vous ne regnez pas avec le Duc dans la plus belle Monarchie de l'Univers, ne comptez-vous pas pour tous de donner des loix à un cœur fidèle?

La Princesse donna ses premiers mouvemens à l'étonnement, ensuite à la témérité que l'on avoit de lui oser écrire ainsi; mais les plus sensibles furent aussi les plus douloureux, en voyant clairement par cette fatale lettre que quelqu'un dans le monde avec Victoire connoissoit les sentimens de son cœur, & elle n'hésita pas un moment à croire que le Duc de Calabre lui-même n'eût cette cruelle connoissance; cette pensée faillit à lui faire perdre l'esprit, elle ne douta point qu'elle n'eût un démon familier qui l'avoit averti, car enfin elle n'avoit jamais dit ses pensées qu'à Victoire, aussi la soupçonna-t-elle d'abord; mais cette fille, toute éperdue de ce qu'elle voyoit, justifia aisément son innocence. Il est impossible de vous exprimer tout ce que dit & pensa la Princesse, & les jours & les nuits ne suffisoient pas à s'en entretenir; elle n'alloit plus dans les jardins, comme je l'ai dit, elle faisoit sa promenade dans

es bains de cette maison, qui étoient magnifiques, & qui se terminoient par une longue galerie soutenuë par des colonnes de marbre; c'étoit-là qu'en liberté la seule Victoire possédoit tout son secret. Et une nuit, où la clarté de la Lune éclairoit cette superbe galerie, la Princesse, après y avoir fait plusieurs tours, alla s'asseoir à l'un des bouts de cette galerie, sur des marches de jaspe, & continuant sa conversation: « Je ne reviendrai jamais, disoit-elle, » de la surprise que m'a causée cette lettre singulière, par où je ne puis douter que le Duc de Calabre ne sçache les sentimens que j'ai pour lui, » malgré moi; & si jamais rien pouvoit m'exposer à la vue & à l'entretien de ce Prince, je mourrois de douleur & de confusion. Comme la Princesse disoit ces mots, elle vit sortir de derrière une de ces colonnes de marbre un homme qui vint précipitamment se jeter à ses pieds, & lui embrassa les genoux avec une telle force, que quand elle l'auroit voulu, il ne lui auroit pas été possible de s'en aller; elle eut peur, & bien loin de se rassurer, elle apperçut encore à vingt pas de-là un homme dans la Galerie. Victoire ne fut pas d'abord plus assurée qu'elle: mais ayant reconnu que cet homme qui étoit aux pieds de la Princesse, étoit le Duc de Calabre, elle se remit, & le dit à la Princesse, qui le voyoit comme elle, « Pourquoi vous effrayez-vous, lui » dit le Duc, c'est un amant discret qui veut vous

274 HISTOIRE SECRÉTTE

» dire qu'il vous adore , & qui ne veut avoir d'au-
 » tre sort que celui que vous lui ordonnerez ; n'ayez
 » point de confusion , belle Princeſſe : ſi j'ai ap-
 » pris vos bontés , ce lieu où nous ſommes , conti-
 » nua-t-il , m'a revelé vos ſecrets par votre propre
 » aveu ; n'allant plus dans les jardins , je me ſuis
 » introduit dans cette galerie , & ſi le reſpect que
 » je vous dois en eſt bleſſé , l'amour fait mon ex-
 » cuſe. Le Marquis de Roſſano , pourſuivit-il , que
 » vous voyez là bas , & qu'une amitié ſincere at-
 » tache à mes interêts , n'a pu connoître le bon-
 » heur dont votre cœur me favoriſe malgré vous ,
 » ſans ſouhaiter de le voir parfait , il a pris la li-
 » berté de vous écrire ſans me le dire qu'après l'a-
 » voir fait. Enfin , Madame , ſi vous vouliez être
 » perſuadée de la paſſion que je ſens pour vous ; ſi
 » j'oſois vous prier d'écouter des mouvemens qui
 » ne me ſont pas contraires , je trouverois bien les
 » moyens de vous ôter au Dauphin , ſans que vo-
 » tre gloire y fût interſſée. Croyez un fils de Roi qui
 » vous parle , Madame , croyez en ſon amour , ou
 » plutôt croyez-en cette heureuſe inclination que le
 » Ciel a miſe dans le fond de votre cœur.

La Princeſſe avoit fait ſuccéder à la peur qu'elle
 avoit d'abord eue , une honnête honte de ſe trouver
 ainſi dans ce lieu à cette heure avec un homme qui
 l'aimoit , & qu'elle ne haïſſoit pas , enſuite elle avoit
 ſenti un dépit mortel de ce qu'il oſoit ſubſtituer des

sentimens qu'elle avoit pour lui. Son embarras fut d'abord excessif : mais prenant tout d'un coup une resolution très-digne de la plus vertueuse personne du monde , en considerant l'occasion perilleuse où elle étoit , & voulant retrancher à l'avenir celle qui pourroit être semblable , elle regarda le Prince avec une modestie charmante. » Seigneur , lui dit-elle » je ne nierai point ce que mon indiscretion vous a » appris , & ce que votre hardiesse vous a fait entendre : mais je suis étonnée qu'un homme raisonnable puisse s'arrêter aux paroles d'une personne de mon âge , regardez-les comme frivoles : » croyez que je ne vais penser qu'à mériter les affections du Dauphin , & que soit qu'il soit vrai » ou faux que vous ayez de la bienveillance pour » moi , je vous supplie de ne jamais le faire sçavoir : » je vous supplie encore de me quitter tout presentement , de ne penser jamais à moi , & de ne vous » presenter plus à ma vue. En disant cela elle se leva , & quoi que le Prince fit pour la retenir , elle passa dans une des chambres des bains , & le laissa si confus & si étonné , qu'une si jeune personne se fût rendue si maîtresse d'elle-même , eût témoigné tant de moderation & de sagesse , qu'il ne sçavoit s'il veilloit , ou s'il dormoit.

Le Marquis de Rossano le surprit dans son étonnement ; & comme il avoit espéré un succès tout différent , il fut étonné à son tour de voir ainsi leurs es-

pérances trompées : il gronda néanmoins le Prince de n'avoir pas fait plus de résistance au départ de la Princesse. « Que voulez-vous, lui disoit le Duc ? je n'ai
 » jamais entendu rien de si raisonnable que ce qu'elle
 » m'a dit ; c'est en vain que je l'aime , s'écria-t-il, elle
 » est entièrement dévouée à ses devoirs & cependant
 » elle m'aime , reprenoit-il. Mais hélas ! n'ai-je pas
 » entendu dans toutes les conversations qu'elle a
 » eues avec sa confidente , qu'elle combat incessam-
 » ment ce malheureux penchant , & qu'avec la for-
 » ce & le courage que je lui ai connu ce soir, il est
 » sans doute indubitable qu'elle le surmontera bien-
 » tôt ? » Après mille choses qu'ils se dirent & que je ne redis point , ils s'en allerent , & le Duc ne parut plus effectivement aux yeux de la Princesse.

Je ne perdrai point le tems à vous raconter la nuit qu'elle passa, & tout ce qu'une rencontre si surprenante lui donna occasion de dire à Victoire ; vous voyez bien seulement qu'elle avoit lieu d'être contente d'elle, qu'elle étoit sortie avec tous ses avantages d'un pas si difficile , mais ce n'avoit pas été sans de grands efforts.

Enfin on la tira de sa solitude ; les Ambassadeurs du Dauphin arriverent , & son mariage se conclut : il se fit avec la magnificence d'une Maison où elle a toujours régné , & où elle semble être hereditaire ; il y eut des Courses, des Tournois. Un Inconnu couvert d'armes simples , mais dont la bonne mine & l'adresse le firent admirer , remporta tous les prix,

& les reçut de la main de Madame la Dauphine. Ce qu'il y eut de rare, fut qu'un de ces prix étoit une boîte où étoit son portrait d'un côté, & celui du Dauphin de l'autre ; elle lui presenta cette boîte ouverte, il vit ces deux objets si differens pour lui ; il la reçut en s'abaissant comme par respect : mais s'avançant vers elle, pour n'être entendu que d'elle seule. » Je jure, lui dit-il, que l'un sera toujours l'objet » de mon aversion, & que j'adorerai l'autre tant » que je conserverai la vie ; & en disant cela, il brisa avec le bout d'un javelor qu'il avoit à la main, le portrait du Dauphin, qui étoit d'émail, & eut la secrette joie de le laisser voir ainsi défiguré à Madame la Dauphine.

Cet Inconnu avoit un peu levé la visiere de son Casque en se mettant à genoux auprès de la Princesse ; elle l'avoit reconnu pour le Duc de Calabre, & son visage s'étoit allumé de rougeur, parce que cette boîte étoit le prix destiné ; mais voyant un amant, & un amant qui avoit tant d'avantages sur son cœur, elle sentit une douleur profonde d'être obligée de lui donner elle-même une telle faveur. Son trouble fut si grand, qu'au moment qu'elle lui eut livré son portrait, elle tendit la main pour le reprendre, & sentit avec dépit l'injure qu'il faisoit au Dauphin, en traitant son portrait avec tant de mépris.

Elle partit enfin pour aller trouver son époux, qui la reçut avec toute la dignité du plus grand

178 HISTOIRE SECRÉTTE

Prince du monde ; il la trouva trop belle , & ce fut avec une joie extrême qu'il lui connut l'humeur solitaire & sans aucun empressement pour les plaisirs.

Quand le Roi Charles fut mort, le Dauphin se hâta d'aller recueillir ce précieux héritage. Il fit couronner la Reine avec pompe ; son esprit & sa beauté charmerent ses sujets , & porterent de l'admiration dans l'ame de tous les Ministres étrangers qui devoient leurs complimens en cette rencontre au nouveau Roi. Elle ne servit pas peu aux ornemens de tant de magnificences qu'il fallut qu'il établît , & jamais personne n'a été plus propre qu'elle à soutenir avec majesté le rang qu'elle occupoit.

Je vous dirai que durant tous ces tems différens le Duc de Calabre tenta cent moyens pour continuer à lui donner des marques de sa passion , mais tout fut inutile , la vertueuse Reine lui fit une résistance continuelle. Toutes les lettres que son adresse fit tomber entre ses mains , ne furent jamais ouvertes , elle les donnoit à Victoire pour les garder , jusqu'à une occasion sûre de les faire rendre au Duc , ne les brulant pas , de peur qu'il ne pût s'imaginer qu'elle les avoit vues.

Le Roi fut très-occupé pendant quelque tems à calmer des mouvemens qui s'étoient élevés dans le Royaume ; la Reine qui en étoit pour ces raisons toujours séparée , en obtint la permission d'aller dès lors demeurer à Loches : elle y embellit sa solitude

de tout ce qu'elle put s'imaginer, elle y vivoit tranquille en apparence ; & si le souvenir de l'aimable Duc de Calabre venoit quelquefois troubler son repos, elle le repoussoit avec une fermeté étonnante pour un cœur qui avoit pris de si fortes impressions.

Ce Prince se servant de la liberté de sa solitude, essaya bien des fois de la voir & de lui parler ; il la vit en effet, mais il ne parla point. Elle le reconnut plusieurs fois déguisé dans des manieres différentes, & si ce fut souvent avec émotion, ce ne fut jamais sans colere ; elle se fit amener même le Marquis de Rossano, & lui parla d'un ton à vouloir être obéie, le priant de dire de sa part au Duc de Calabre de ne tenter plus des choses qui pourroient être enfin si préjudiciables à sa gloire ; elle lui fit rendre cachetées toutes les lettres que ce Prince lui avoit écrites, & il connut bien par-là que la plus véritable passion du monde devoit être désormais pour lui sans espérance.

Il vécut trois ou quatre ans toujours persecuté d'un amour si malheureux ; & ne pouvant plus résister à sa violence, il partit inconnu, & alla encore à Loches, résolu de mourir ou de parler à la Reine. Il y réussit ; il la trouva dans ce lieu charmant où est le tombeau de la belle Agnès. » Il semble, dit le Comte » d'Angoulême, en rougissant un peu, & en regardant Floris, que ce lieu soit marqué pour des

180 HISTOIRE SECRÉTTE

» événemens extraordinaires. Mais enfin, dir-il en
 » poursuivant son recit, ce fut-là que l'amoureux
 » Prince se presenta aux yeux de l'étonnée Reine.
 » Je ne viens point, lui dit-il, en mettant un ge-
 » nou en terre, pour contrevenir à vos ordres, je
 » viens vous présenter un misérable qui ne veut que
 » mourir à vos yeux. » La Reine tâchant de se rendre
 maitresse de sa premiere surprise : » Seigneur, lui dit-
 » elle, vous me témoignez mal les sentimens que
 » vous dites avoir pour moi, en m'exposant com-
 » me vous faites à une aventure dont l'issue seroit
 » terrible, si elle venoit jamais à la connoissance du
 » Roi. « Madame, lui repartit le Prince, j'ai si bien
 » pris mes précautions, que je n'ai rien à craindre
 » que vos propres rigueurs ; le Roi ne peut sçavoir
 » mes secrets infortunés. « Ne parlons plus du Roi,
 » repliqua la Reine, parlons de moi toute seule, qui
 » me trouve très-offensée de l'audace que vous avez ;
 » il me suffit de sçavoir, quoique tout le monde
 » l'ignore, que vous êtes ici, que je vous vois, &
 » que vous me parlez. Ah ! Seigneur, que ne m'é-
 »pargnez-vous ? pourquoi croire toujours que vous
 » pouvez abuser d'une foiblesse née dans l'enfance,
 » & qui a passé aussi vite qu'elle ? « Je le vois bien,
 » s'écria le Prince, je le vois bien qu'elle a passé
 » cette foiblesse qui eût dû me rendre si heureux. Il
 » n'y a donc plus rien, Madame, au fond de vo-
 » tre cœur ? & puisque l'indifférence a pris la place

» des sentimens qui furent plus doux , vous consen-
» tez donc que je meurs ? « Seigneur , lui dit-elle ,
» ces discours outrés ne me conviennent point ,
» vous ne mourrez pas , & je ne souhaite pas aussi
» votre mort , poursuivit-elle en rougissant ; vivez
» mais loin de moi , & vivez heureux , si vous le
» pouvez : pour moi vous sçavez que je suis indis-
» pensablement attachée à mes devoirs ; du reste ,
» dit-elle , sans pouvoir s'empêcher de le dire , la
» vie que je mene n'est point trop heureuse , je vis
» ici retirée de tous les plaisirs , d'une maniere plus
» convenable à la femme d'un particulier qu'à celle
» d'un grand Roi. « Après cela je vous dirai pour-
» tant que j'y vis contente , & que j'ai sçu accom-
» moder mon humeur à la nécessité de plaire au
» Roi. Mais , Seigneur , ne tâchez pas de troubler
» un repos que je cherche à me donner depuis si long-
» tems : faites que je ne perde jamais les derniers sen-
» timens que je puis avoir pour vous , ils seront de
» l'estime la plus parfaite , si vous voulez bien ne me
» voir jamais. » Le Prince contesta quelque
» tems la Reine : mais elle lui parla avec tant de
» sagesse , & avec une douceur si pleine pour-
» tant d'autorité , qu'elle obligea ce Prince à lui
» promettre de ne la plus voir ; & comme emporté
» par son amour & devenu plus hardi , puisque c'étoit
» la dernière fois qu'il la devoit voir , il prit la liber-
» té de lui demander si un jour de certaines choses arti-
» voient il ne lui seroit pas permis d'espérer. La Rei-

ne qui l'entendit se recria avec surprise, & d'une façon très-naturelle. » Non, Seigneur, lui dit-elle, non » j'ai appris de l'admirable Blanche de Navarre que » les Reines de France ne se remarioient jamais. Que vous dirois-je encore? Le Prince fit voir plus d'amour que je ne vous le sçaurois dire, & la Reine demeura inébranlable dans ses sages desseins; il lui dit des choses du monde les plus touchantes, & ayant surpris la main de la Reine, il y versa un torrent de larmes. Elle parut toujours ferme: mais l'ayant enfin quitté, qu'elle paya chère sa barbare constance! elle gemit à son tour, & ce malheureux fit verser des larmes aux plus beaux yeux de la terre.

Elle a vécu depuis à son ordinaire, soit à Amboise, soit à Loches & rarement à la Cour; elle s'occupoit par beaucoup de choses agréables, que vous sçavez comme moi; & lorsqu'elle s'y attendoit le moins, elle apprit dans une lettre que le Roi lui écrivoit, la mort de l'infortuné Duc de Calabre. Ce coup l'abatit, son cœur sensible ne prit nul avis de sa raison, sa douleur fut excessive; mais enfin sa vertu reprit assez de force pour lui cacher sa douleur aux yeux de toute la terre. J'avois oublié de vous dire qu'à la dernière entrevue d'elle & du Duc, elle fut si touchée, que croyant que les entretiens fréquens qu'elle avoit de lui avec Victoire contribuoient à nourrir des sentimens qu'elle vouloit surmonter, elle s'efforçoit de fendre à Victoire de lui en parler, & de lui prononcer jamais son nom. En effet elle eut un si grand

pouvoir sur elle , que depuis ce moment elle ne parla plus de ce Prince malheureux ; tellement qu'à celui de sa mort Victoire fut épouvantée de lui retrouver encore des sentimens si tendres. Ce fut pour lors qu'elle lui ordonna de lui parler incessamment de ce Prince. » Il est mort , disoit-elle , il est mort , je » puis errer autour de son tombeau sans offenser le » Roi ni moi-même. Elle fit des dépenses extraordinaires pour procurer à son ame le repos que la Religion nous enseigne , & les devoirs qu'elle exige de nous envers les morts. Son unique satisfaction étoit à s'entretenir avec Victoire ; & quelques jours avant mon départ pour venir ici , j'appris tout ce que je viens de vous dire par une aventure qui me causa bien de la surprise. Je m'étois oublié dans un de ces cabinets qui sont dans le Parc ; j'étois couché sur un petit lit de repos qui est dans un enfoncement, où je m'étois endormi. La Reine y entra , & se mettant d'abord sur une pile de carreaux devant une grande fenêtre , elle me tourna le dos ; je ne sçais ce qui m'empêcha de me lever, car je me reveillai , & je la vis , mais je ne le fis point , étant encore tout étourdi de mon sommeil. J'entendis que la Reine poursuivoit ainsi un entretien que je vis bien qu'elle avoit commencé avant que d'entrer dans ce lieu : » Je le vois toutes les nuits , disoit-elle , il semble qu'il vienne me demander raison de mon ingratitude , & me reprocher toute la tendresse que j'ai eue pour lui , puisqu'il n'en a pas ressenti le

484 HISTOIRE SECRÉTTE

« bonheur. Pardonne , cher Prince , disoit-elle , en
 « repandant quelques larmes ; pardonne , j'en ai
 « été assez punie , les rigueurs dont je t'affligeois ont
 « assez servi à mon tourment. « Hélas ! Madame ,
 « interrompit Victoire , vous affligerez-vous tou-
 « jours ? si les morts sçavoient ce que font les vivans ,
 « que l'infortuné Duc de Calabre seroit satisfait de
 « voir toutes les larmes que vous donnerez à son tré-
 « pas ; est-il possible que votre vertu ait toujours
 « rendu sa vie misérable , & qu'une affection si par-
 « faite rende sa mort si glorieuse ? Hélas ! dit la
 « Reine , n'appellez point vertu ce qui m'étoit une
 « nécessité. Pouvois-je faire moins ? je rejettois sa
 « passion , & je demeurois fidèle au Roi ; on n'a point
 « de mérite à ces choses-là , & une honnête femme
 « suit ses devoirs sans nulle contrainte : cependant
 « qu'il m'en a coûté pour ces tristes devoirs ! Hé-
 « las ! poursuivoit-elle encore , si j'étois un jour mai-
 « tresse , quelle satisfaction pour moi d'unir ma fa-
 « mille à celle de ce Prince infortuné , & de rendre
 « nos enfans plus heureux que nous ne l'avons été ! »
 Comme la Reine parloit ainsi , s'abandonnant libre-
 ment à toute sa confiance pour Victoire , cette per-
 sonne tourna fortuitement les yeux du côté où j'é-
 tois , & m'aperçut. Je vis une douleur mortelle dans
 ses yeux , & par un geste de desespoir elle connut
 mon embarras ; mais le sien étant extrême , de peur
 que la Reine ne me vît , & sçachant bien qu'elle en
 seroit

seroit inconsolable, elle la tira adroitement de ce cabinet, & prenant la Reine avec une familiarité qui lui étoit permise, elle se plaça si bien, qu'elle me déroba à ses yeux. Le soir, étant dans l'appartement de cette Princesse, j'abordai Victoire, & je lui fis si bien voir mon déplaisir, pour être entré par hazard dans des secrets où l'on ne m'appelloit pas, que je la persuadai du regret que j'en avois, & je scûs si bien faire par une curiosité qui étoit assez excusable, que voyant que j'en scavois tant, je l'obligeai à me faire part du reste. Elle me raconta donc par le détail ce que je viens de vous dire, jugeant avec raison que ma discrétion seroit sûre pour une Reine pour laquelle j'ai tant de respect. « Je ne crois pas en effet, pour-
 » suivit le Prince, risquer son secret avec vous, il
 » m'étoit nécessaire de vous l'apprendre pour desabu-
 » ser la Princesse des soupçons qu'elle pourroit
 » avoir.

« Ciel, s'écria le Comte de Riviere, qui avoit été
 » présent & attentif à ce discours ! O Ciel ! a-t-on vu
 » jamais rien de si admirable que cette grande & in-
 » fortunée Reine ? « Il est vrai, dit la Princesse, que
 » je ne la regarde qu'avec surprise dans toute la sage
 » conduite qu'elle a eue dans une si grande passion ;
 » me voilà guérie à son égard : mais Prince, qu'il
 » y a encore de personnes charmantes auprès d'elle !
 » & il me faudroit pour le moins l'histoire de
 » chacune pour me rendre l'esprit content. « Je crois

Q

186 HISTOIRE SECRÉTTE

» qu'elles seroient très-divertissantes à entendre , re-
 » pliqua la Duchesse : mais belle Princesse , sans
 » que votre curiosité soit satisfaite là-dessus , vous le
 » devez être du Prince ; je répondrois volontiers pour
 » lui , & quand on vous aime , & qu'on peut se flater
 » de n'être point haï , croyez-moi , on ne porte point
 » ses vœux ailleurs. Mais que j'ai l'esprit rempli de
 » la Reine : je n'eusse jamais pensé que l'inclination
 » pût mener si loin , & produire une passion si forte
 » quand on emploie tous les momens de sa vie à la
 » détruire , je ne pense pas qu'il y ait eu bien des
 » choses semblables , ni dans ce siècle , ni dans les
 » passés : ce sont ces sortes de penchans qui font
 » tant de malheureuses , parce qu'elles n'y opposent
 » pas une vertu comme celle de la Reine. « Ho !
 » qu'elle est rare , dit Floris , & que la sage Reine
 » connoissoit bien les malheurs où l'amour nous
 » précipite : heureux qui n'aime point , ou qui en-
 » fin a le courage de se dégager ! » Floris dit ces
 » paroles avec une espee de transport , & le Prince le
 » regardant , comme lui demandant grace : « Y son-
 » gez-vous , aimable Floris , lui dit-il ? vous faites
 » cruellement le procès à l'amour , vos bontés s'é-
 » vanouissent-elles tout d'un coup , & voulez-vous
 » que la Princesse imite la Reine , & qu'elle me ban-
 » nisse ? « Non pas cela , Seigneur , dit Floris , en re-
 » venant à lui , & en souriant ; tout autorise les sen-
 » timens de la Princesse , & les vôtres vous font

» heureusement permis. Je parlois seulement de ces
 » amours infortunés produits sous un mauvais astre.

Comme Floris parloit ainsi, le Comte de Rouci entra dans le cabinet de la Duchesse, mais avec une agitation & une inquietude sur le visage dont tout le monde s'aperçut; les Princesses lui en firent la guerre. Rivière & le Prince en furent en peine, & Floris lui jeta des regards obligeans & modestes, qui lui pouvoient marquer la part qu'il y prenoit. Il répondit à toutes les demandes qu'on lui fit, que c'étoit des nouvelles qu'il venoit d'apprendre & qui l'embarrassoient: & peu après plusieurs personnes étant venues chez la Duchesse, il dit tout bas au Comte d'Angoulême qu'il l'alloit attendre dans les jardins, qu'il le prioit d'amener Floris. Le Prince s'y rendit un moment après, & Floris & lui ne tarderent pas à rencontrer le Comte de Rouci. » Je vais vous sur-
 » prendre & vous affliger, dit-il à Floris, écoutez
 » une aventure qui vient de m'arriver. Il n'y a pas
 » plus de deux heures que je me promenois dans ce
 » petit bois qui est derrière la fontaine solitaire, &
 » j'allois entrer dans un cabinet de verdure, quand
 » j'ai vu le Comte de Campobache, qui par une au-
 » tre allée y portoit ses pas; je me détournois de
 » la rencontre de cet homme, dont l'esprit & les
 » manières ne me plaisent pas, lorsque j'ai jeté les
 » yeux sur celui qui étoit avec lui, & ce n'a pas été
 » sans étonnement quand je l'ai reconnu pour une

188 HISTOIRE SECRÈTE

» de vos filles : cette vue m'est d'abord devenue sus-
 » pecte , je me suis coulé derrière le cabinet pour le,
 » entendre , je ne pouvois en être vu par l'épaisseur
 » du chevrefeuille dont ce cabinet est couvert, j'ai
 » entendu que cette fille continuoit de parler. « On
 » ne vous résiste point , Seigneur , disoit-elle , il n'y a pas
 » de secret qui puisse tenir devant vous. « Ces paroles
 » m'ont fait peur pour vous, Madame , continua le
 » Comte de Rouci , en regardant Floris , je prenois la
 » résolution d'aller rompre cette conversation , &
 » d'amener cette fille avant qu'elle eût rien déclaré ,
 » lorsque Campobache m'en a empêché en parlant
 » de cette sorte. « J'avoue , reprit-il , que je ne puis
 » assez m'étonner de n'avoir pas connu sans votre se-
 » cours que Floris est une fille. Son incomparable
 » beauté devoit m'ouvrir les yeux , & j'admire que
 » toute la Cour les tiennes fermées à une vérité qui me
 » paroît maintenant si claire. Mais êtes-vous sûre ,
 » poursuivit-il , que le Duc ne sçait rien de son sexe ?
 » Non , Seigneur , lui répondit-elle , il n'en sçait rien ,
 » ni les Princesses aussi. Mais dites-moi toute l'aven-
 » ture de Souveraine , a continué le Comte de Cam-
 » pobache , comment & pourquoi elle est ici. « Sei-
 » gneur , reprit cette perfide , je n'en ai rien pu ap-
 » prendre de plus positif de ma sœur , qui lui est en-
 » tièrement dévouée : tout ce que j'en ai pu sçavoir ,
 » c'est que ma maîtresse , après la perte d'une per-
 » sonne qu'elle aimoit , n'écoula plus que son desef-

» poir ; elle voulut quitter la Reine ; j'arrivai dans le
 » feint équipage de son pere , nous suivîmes la route
 » de Bourgogne , où elle prit d'abord une maison
 » proche d'ici ; après y avoir été quelque tems , elle
 » disparut avec ma sœur , & elles furent environ six
 » semaines ou deux mois , je ne sçais où , après quoi
 » elle se fit faire des habits d'homme , & elle nous
 » en fit faire aussi à ma sœur & à moi. Depuis nous
 » sommes toujours demeurées auprès des Princesses ,
 » moi peu instruite de la destinée de ma maitresse ;
 » mais enfin je vous en dis , Seigneur , tout ce que j'en
 » sçais. « Oui , lui répondit Campobache , vous m'en
 » dites assez pour assurer votre fortune , j'en prendrai
 » soin ; soyez-moi fidèle , avertissez-moi de tout ce
 » que vous sçauvez , je prens déjà un grand intérêt
 » en Souveraine : Hé ! qu'il est différent , s'écria-t-il,
 » de celui que j'avois auparavant. Hé ! comment bon
 » Dieu , se peut-il , que dans deux jours tant d'amour
 » ait succédé à tant de haine ? Ai-je pu haïr , s'é-
 » crioit-il encore , ai-je pu haïr cet objet adorable ?
 » Hélas ! je voulois perdre cet innocent sujet de
 » ma tendresse , quelle fureur barbare m'animoit !
 » Ah ! je ne suis pas moins misérable , ni moins agité
 » en aimant , un amour furieux me domine , il faut
 » que je la possède cette belle , cette divine Souverai-
 » ne : je suis toujours dans le dessein de porter l'esprit
 » du Duc à ne se séparer pas de cet aimable garçon ,
 » qui l'amuse , qui le divertit. « C'est ce que ma mai-

290 HISTOIRE SECRÉTTE

» tresse craint. Seigneur , a répliqué cette fille , elle
 » craint de suivre le Duc , & dans son déplaisir j'ai
 » compris, par quelques mots qu'elle disoit à ma sœur,
 » qu'il n'y a point de parti qu'elle ne prenne plutôt
 » que celui-là. « Il ne dépendra pas d'elle, reprit
 » Campobache , il faut qu'elle suive le Duc. « Mais
 » à quoi cela vous servira-t-il, reprit cette fille, en
 » ferez-vous par-là possesseur ? » Campobache , après
 avoir rêvé quelque tems : « Tu as raison , a-t-il repris,
 » & je puis l'enlever ici auprès des Princesses , encore
 » plus aisément que dans l'embarras & la marche
 » des armées.

» J'ai cru en sçavoir assez, dit le Comte de Rouci ; j'ai
 » sorti tout épouvanté, & de la trahison de cette fille,
 » & de l'horrible dessein de Campobache. D'abord
 » je voulois leur aller percer le sein à l'un & à l'autre :
 » mais un mouvement plus modéré & plus prudent m'a retenu ,
 » je suis venu vous chercher pour vous avertir d'un malheur
 » qu'on vous prépare , & que nous détournerons bien.
 » Mais il faut que vous nous disiez quel dessein vous prenez ,
 » je suis prêt à l'exécuter, quel qu'il puisse être , & je sçais que le
 » Prince vous y servira comme moi. Tandis que le Comte de
 » Rouci parla , le Comte d'Angoulême fut frappé d'une douleur
 » véritable pour les périls où il exposoit la généreuse
 » Souveraine , & pour les chagrins que cette dernière
 » aventure lui alloit causer. Mais pour cette belle fille, elle
 » se sentit saisie d'un

mouvement affreux de crainte pour l'odieux amour de Campobache , & pour les résolutions qu'il avoit prises , & d'une tristesse excessive pour l'état malheureux où elle se trouvoit ; aussi n'y pouvant résister , son visage se trouva tout couvert de larmes à la fin du discours du Comte de Rouci , son corps succomba sous l'abattement de l'esprit , & s'appuyant doucement sur le Comte de Rouci , en frappant de la main sur l'épaule du Comte d'Angoulême : » Voilà , dit-elle , où me conduit mon égarement funeste. Ciel ! » dit-elle un moment après , vous sçavez pourtant » mon innocence ; soyez-en protecteur. Le Comte d'Angoulême , qui n'étoit gueres en meilleur état qu'elle , la vouloit consoler , & il le faisoit mal ; Rouci plus intéressé , fut éclairé de toute sa raison : « Mada- » me ; lui dit-il , il faut prendre un parti , & le pren- » dre vite ; le Duc part dans trois jours , vous n'avez » pas à hésiter , il faut vous résoudre à vous aban- » donner à la conduite du Prince & à la mienne , » car je n'ose seule m'offrir , & nous vous remercions » en France ; ou si vous voulez un moyen plus aisé » & plus prompt , il en seroit un , continua-t-il , en » baissant la voix , il en seroit un qui feroit votre » sûreté , & qui me rendroit le plus glorieux de tous » les hommes. » Le Prince qui comprit l'intention de Rouci , l'appuya de tout ce qu'il put imaginer qui pourroit toucher Souveraine ; mais elle les regardant languissamment : « Hé ! que me proposez-vous l'un &

» l'autre , leur dit-elle ? Je voudrois pouvoir être au
 » Comte de Rouci , je voudrois lui donner tout
 » mon cœur ; je ne suis plus digne de lui , il a pour
 » moi des sentimens trop parfaits , mais j'y répons
 » en quelque maniere , en refusant l'honneur qu'il
 » m'offre. Non , dit-elle , Seigneur , en s'adressant à
 » lui , je ne l'accepte point , je n'irai pas augmenter
 » le malheur d'une maison déjà trop infortunée ,
 » il vous faut des alliances qui rétablissent ce que la
 » perte du Connétable vous fait perdre : n'y songeons
 » plus , dit-elle , voyant qu'il alloit repartir , n'y songeons
 » plus , il faut me resoudre à me découvrir en mon-
 » trant mon déguisement aux yeux de cette Cour :
 » on le regardera comme une folie , mais qu'y faire ?
 » cet expédient tout insupportable qu'il me paroît ,
 » m'est encore plus facile que celui de m'en retour-
 » ner dans mon pays avec vous ; & si mes extra-
 » vagances , dit-elle , en regardant le Comte d'An-
 » goulême , ne me font pas perdre l'amitié de la
 » Princesse , je ne l'emploierai qu'en votre faveur ,
 » je ne souhaite de la conserver que pour vous.

Souveraine raisonna encore quelque tems avec les
 deux Princes , & s'étant absolument résolue , comme
 il étoit déjà tard , elle se retira dans sa chambre , où
 elle passa mal la nuit , & où elle acheva de se dé-
 terminer à ce qu'elle avoit à faire ; elle ne témoigna
 rien de ses ressentimens à la perfide créature qui l'avoit
 trahie ; & dès qu'il fut jour , elle se leva , & quand

elle

elle crut qu'on étoit éveillé dans le Château, elle alla au quartier des filles de la Duchesse, & droit à la chambre de Lalain & de Charni, qui logeoient ensemble. Leurs femmes firent quelque difficulté de les éveiller, & de laisser entrer Floris: mais ayant dit qu'il avoit un ordre de la Duchesse, on lui ouvrit la porte. Il étonna ces deux belles filles, quand elles sûrent qu'il étoit encore si matin; il s'assit entre les deux lits. » Je vais vous causer de la surprise, leur dit-il, » avec beaucoup de mélancolie sur le visage, & je ne » sçais comment vous allés recevoir l'aveu que je vais » vous faire. Je suis, continua-t-il, non pas Floris, » mais la plus infortunée de toutes les filles. » A ces mots elle rougit, & leur fit voir un sein dont la beauté peut-être n'avoit point de pareil au monde. Charni & Lalain s'écrièrent en même-temps, & en même-temps l'une & l'autre se jetèrent à son cou avec une égale impétuosité, mais plus de retenue, & peut-être plus de tendresse du côté de Lalain que de celui de Charni. Elles lui firent cent questions, & lui demanderent mille fois comment il se pouvoit faire qu'elle ne fût plus garçon. Souverainement les satisfit en peu de mots, & dit tout ce qu'elle pouvoit. leur dire de sa fortune; ensuite elle les pria de l'habiller, & de la mettre comme elle devoit être. Lalain lui donna un habit & la coiffe, & ce ne fut pas sans un étonnement fort grand que chacune de ces deux filles remarquoit & voyoit naître, pour ainsi dire, de nouvelles beautés.

R

194 HISTOIRE SECRETE

mesure qu'elles lui mettoient des ornemens differents. Quand elle fut prête, Charni descendit chez la Duchesse, pour les faire avertir quand elle seroit éveillée & quand la Princesse, selon sa coutume, se seroit rendue auprès d'elle. Elles n'attendirent pas long-tems, & Lalain prenant Souveraine sous le bras, elle la conduisit. Elle se cacha le visage jusqu'à la porte de la chambre de la Duchesse, là elle le découvrit, & entra avec Lalain. La Princesse étoit assise sur le lit de la Duchesse, & dès qu'elles jetterent les yeux sur le visage de Souveraine, elles se prirent à rire toutes deux, & elles crurent que Floris s'étoit ainsi mis pour les divertir : mais elles virent si peu d'enjouement dans les yeux de Lalain & tant de sérieux dans ceux de Floris, qu'elles ne sçavoient que penser, quand cette fille se jeta tout d'un coup à genoux, & pressant les mains des deux Princeses, elle les baisoit, tantôt l'une tantôt l'autre, & bientôt elle les eut baignées de ses larmes. Au moment même qu'elle fit cette action, Charni & Lalain firent retirer tout ce qui étoit dans la chambre & sortirent aussi. Rien au monde ne put exprimer l'étonnement des Princeses pour l'action libre de Floris, elles n'avoient pas la force d'ôter leurs mains d'entre les siennes, & elles se regardoient l'une l'autre avec une espece de stupidité ; lorsque Floris haussant la tête, & leur faisant voir un visage tout noyé de pleurs, elle leva tristement les yeux au Ciel & dit : Je ne suis plus Floris, dit-elle, cet

» heureux Floris dont le service vous a été si fidèle ;
 » je suis une fille infortunée, vil rebur de la fortune,
 » que les Cieux en courroux ne voient plus qu'avec
 » rigueur. » Là ses sanglots étoufferent sa parole. « Hé !
 » comment, dit la Duchesse, en se levant à demi, &
 » en s'appuyant sur le coude ? Hé ! comment vous n'ê-
 » tes plus Floris ? Hé ! qui pouvez-vous donc être ?
 » Vous êtes une fille, bon Dieu ! & d'où sortez-
 » vous ? & qui vous a pu obliger à vous déguiser
 » ainsi ? « Je vous dirai la vérité, Madame, je vous
 » la dirai, reprit Floris avec un nombre infini de
 » soupirs ; je suis cette malheureuse Souveraine, dont
 » vous avez tant ouï-parler, élevée auprès de la plus
 » grande & de la plus vertueuse Reine du monde,
 » dont j'avois mérité l'affection, & qui dans mes dif-
 » graces ai eu le bonheur de passer quelques momens
 » de ma vie auprès des plus grandes & des plus belles
 » Princesses de la terre. » Là elle se tut encore, & elle
 » parut si affligée, que la Princesse, sur la main de la-
 » quelle elle étoit encore prosternée, lui pressoit la tête
 » de l'autre, & s'attendrissant de sa douleur : « Ache-
 » vez de parler, ma chère fille, lui dit-elle, contez-
 » nous vos douleurs, & espérez tout encore de notre
 » amitié.

Souveraine se remit un peu à une assurance si pro-
 pre à relever son courage, & après leur avoir deman-
 dé une audience un peu longue, elle leur fit un fidèle
 récit de sa vie, de ses amours avec le Comte d'An-

goulême, du changement qu'elle remarqua en lui après son voyage de Bourgogne, de la confiance qu'elle en fit à Polignac, de l'aveu que le Prince lui fit à elle-même, du desespoir qu'elle en ressentir : elle leur dit l'attachement que le Comte de Rouci avoit eu toute sa vie pour elle, & comment aux adieux qu'il lui fit lors de la disgrâce du Connétable, il lui apprit la passion que le Comte d'Angoulême avoit pour la Princesse de Bourgogne. Elle n'oublia pas de marquer sa douleur infinie à cette connoissance fatale, à laquelle succéda l'étrange résolution qu'elle prit de venir en Bourgogne, & d'y faire tout ce qu'elle y avoit fait, avec tant de fermeté pour elle, & avec tant de bonne foi pour le Prince. Souveraine fit son discours avec une si grande naïveté, que les Princeses n'eurent sujet que de l'admirer, de la plaindre, & de l'aimer plus mille fois comme Souveraine, qu'elles n'avoient fait comme Floris. Elles l'embrassèrent l'une & l'autre avec beaucoup de tendresse ; & après toutes les exclamations & toutes les questions qui n'étoient que trop naturelles en cette occasion, Souveraine leur demanda la permission d'achever ce qui lui restoit encore à dire ; elle leur conta l'embarras où l'avoit mise la faveur du Duc, & la peur qu'elle avoit eue qu'on ne la menât à la guerre ; elle leur dit cela si agréablement, malgré sa douleur, que les Princeses ne purent s'empêcher d'en rire. Elle vint ensuite à l'envie que Campobache lui avoit por-

tée, & enfin à la séduction qu'il avoit faite d'une de ses filles, & à tout ce que le Comte de Rouci leur avoit appris dans le jardin, au Comte d'Angoulême, & à elle; & continuant son discours, en recommençant à pleurer: « Voici le comble de mon malheur, » grandes Princesses, poursuivit-elle; ce monstre » m'aime, il a conclu ma honte par ses lâches des- » seins, il me force à quitter mon déguisement, à pa- » roître fille aux yeux du Duc: ce n'est pas, dit-elle, » que je craigne rien de sa puissance; quand il me » sçaura une misérable fille, sa vertu me rassure: mais » que dira de moi toute la Cour, & de quelle ma- » nière ne va-t-elle pas me traiter? Il faut lui fermer » la bouche, mes Princesses, & que ma dernière » action justifie les autres, & efface ce que mon dé- » guisement peut avoir de moins blésant pour les » âmes scrupuleuses; je vous prie de me permettre^c » d'aller dans un Cloître, & de souffrir que j'y passe » le reste de ma vie avec votre protection. La dou- » leur de Souveraine pensa l'étouffer à la fin de ces pa- » roles. « Non, dirent en même-tems les Princesses, » non, vous n'irez point dans un Cloître; nous ne » nous séparerons point, » dit la Princesse de Bour- » gogne, qui bien loin d'avoir de la jalousie contre el- » le, ou contre le Comte d'Angoulême, se sentoît des » mouvemens de reconnoissance & de sensibilité pour » Souveraine, qui alloient aussi loin qu'ils pouvoient » aller. Elles concerterent ensemble ce qu'elles diroient

au Duc, & convinrent, pour colorer le déguisement de Souveraine, qu'il falloit lui avouer qu'elle avoit perdu en France un amant qu'elle aimoit; que n'écourant qu'un aveugle desespoir elle s'étoit ainsi travestie, en intention d'aller se cacher au bout du monde, & que le hazard l'ayant conduite en Bourgogne, elle s'y étoit arrêtée, comme tout le monde l'avoit sçu; qu'à mesure que sa raison étoit revenue, une honnête honte l'avoit empêchée de se découvrir, & qu'elle ne s'y seroit point du tout résolue sans les pernicious desseins de Campobache qu'elle avoit découverts le jour d'auparavant, ne doutant point du tout que le Duc ne fût touché de sa fortune, & qu'il excuseroit aisément ce qu'une passion desespérée faisoit faire dans une si grande jeunesse. » Le pis que je » puisse trouver à tout ceci, poursuivit la Duchesse » en riant, c'est que le Duc ne vienne à vous aimer, » plus que de raison, quand au lieu d'une espece de » favori que vous étiez, il vous trouvera une fort » belle fille. « Ah! Madame, s'écria Souveraine, » comme on ne sçait ce qui peut arriver, ne m'allez » pas haïr? Quoique possesseur de la plus parfaite » personne de la terre, il se pourroit bien faire que » le Duc s'amuseroit à une misérable, qui ne crain- » droit rien tant au monde que cet amusement, & » je crois qu'il me paroîtroit plus terrible que les » injustes desseins de Campobache; car du moins je » le hais de toute ma haine. « Ne craignez rien

» de l'affection du Duc ; quand il en auroit pour
 » vous, repliqua la Duchesse, il n'est jamais injuste,
 » ni violent, il est toujours galant & respectueux ;
 » & quoi qu'il arrive, les sentimens qu'il aura pour
 » vous ne nous brouilleront point vous & moi ; je
 » vous en assure, dit-elle, en l'embrassant encore.
 Après quoi la Duchesse envoya prier le Duc de vou-
 loir bien passer seul dans sa chambre. Comme il étoit
 déjà tard, il lui fit la guerre de la trouver au lit, &
 comme Souveraine étoit encore à genoux, il crut que
 c'étoit quelque'une de leurs filles : mais se sentant ser-
 rer les jambes, & la Duchesse prier pour une sup-
 pliante, il ne fut d'abord qu'à penser. La Princesse
 se joignit à la Duchesse, qui enfin lui expliqua ce que
 c'étoit, dans le tems que le Duc étoit dans l'admir-
 ation des nouveaux charmes que l'habillement & la
 coëffure de fille mettoit sur le visage de Souveraine.
 » Que vois-je ? s'écria le Duc, expliquez-moi cette
 » nouvelle apparition. « Alors la Duchesse, après
 avoir laissé quelque tems à son admiration, lui con-
 ta ce qu'elle étoit convenue de lui dire des aventures
 de Souveraine. Il étoit si surpris, qu'à tout moment
 il interrompoit la Duchesse, & ce ne fut pas promp-
 tement qu'elle vint à l'article du Comte de Campo-
 bache. » Il a donc changé son envie & sa haine,
 » continua la Duchesse, en un amour & en une
 » violence qui ont déterminé Souveraine à se décou-
 » vrir à nous, & à vous demander, Seigneur, votre

» protection. « Elle l'aura toute entière, reprit ga-
 » lamment le Duc, & puisque le plus beau garçon
 » du monde ne veut plus me suivre à l'armée, je vous
 » confie, Madame, poursuivit-il, en s'adressant à la
 » Duchesse, la plus charmante fille que je vis jamais:
 » Tenez-là toujours auprès de votre personne ce sera
 » un lieu assuré pour elle contre les injustes desseins de
 » Campobache, je sçaurai les arrêter. « Ah ! Sei-
 » gneur, reprit la Duchesse, j'ai pris la liberté de
 » vous le dire plusieurs fois, je vous le redis encore,
 » je ne puis souffrir que vous vous abandonniez si
 » entièrement à ce méchant homme, & que j'ai tou-
 » jours cru tel; vous sçavez les avis qu'on vous a
 » donnés, je fremis quand je sçais qu'il commande
 » votre armée, & qu'il a un pouvoir presque abso-
 » lu. « Je ne puis renverser mes projets si près de leur
 » exécution, Madame, reprit le Duc: il faut bien
 » faire encore cette Campagne, & après cela nous
 » nous déferons doucement de Campobache, aussi-
 » bien fait-il trop de peur à cette belle personne, dit-
 » il en souriant, & se tournant vers Souveraine, à qui il
 » s'amusa encore à dire mille choses spirituelles, où il
 » trouvoit lieu de placer quelques mots qui faisoient
 » entrevoir une passion naissante.

Toute la Cour étoit cependant bien étonnée d'un
 si long entretien & si particulier; on croyoit qu'il
 rouloit sur quelque grand mouvement qui intéressoit
 tout l'Etat. On fut bien surpris quand on apprit qu'il

ne concernoit que le déguisement de Souveraine, où chacun, selon la coutume, donna des interprétations à sa mode. Toutes les femmes louerent & admirerent sa beauté sans envie; le Comte de Riviere dans sa premiere surprise lui dit cent jolies choses. Le Prince de Cleves qui l'avoit haï, lui en fit de galantes réparations. Campobache ne put s'empêcher de faire voir quelques traits de son amour, & c'est là où elle eut bien de la peine à ne pas éclater; elle dissimula cependant, & se contenta de répondre avec beaucoup de froidur.

Le Duc partit enfin, après avoir découvert ses sentimens à Souveraine; il prit sa route vers Nanci, il ordonna à la Duchesse de partir aussi dans quinze jours après lui pour la Flandres, & de l'aller attendre à Gand. En disant adieu au Comte d'Angoulême il lui réitéra ses promesses, & lui jura qu'après la conquête du Duché de Lorraine, il lui donneroit sans nulle remise sa fille; mais qu'il le prioit de retourner auprès du Roi, & de ne pas faire un plus long séjour avec les Princeses.

Le Comte d'Angoulême plein de ces esperances, obéit au Duc avec moins de répugnance, & se disposa à partir dans deux jours: il fit remarquer une douleur excessive à la Princesse, elle étoit contente de l'amour qu'elle lui avoit donné, puisqu'elle le voyoit d'une tendresse sans égale.

Leur séparation fut plus touchante qu'à l'ordinaire.

re ; ils se dirent tout ce que deux cœurs bien touchés peuvent exprimer dans une pareille conjoncture.

Quelques jours après que le Prince fut parti, un soir que la Princesse étoit fort triste, une de ses femmes en la couchant lui dit, pour la divertir, une rencontre tout-à-fait surprenante qu'avoit faite un de ses frères, qui étoit dans les chasses du Duc : Elle lui conta donc que s'en revenant tout seul & à pied, pour se promener, il avoit trouvé dans la forêt une des plus belles personnes qu'il eût jamais vues, accompagnée de deux autres femmes ; que l'ayant apperçue, elle s'étoit caché le visage, & avoit pris un autre chemin pour éviter sa rencontre ; qu'il l'avoit suivie de loin, & l'avoit vue entrer dans une petite maison de paysan qui est au pied de la forêt, où il avoit été cent fois en sa vie ; qu'il avoit seulement remarqué qu'on l'avoit agrandie d'un méchant bâtiment semblable au premier ; qu'on avoit élevé une muraille de chaume autour d'un petit jardin, où il y avoit une porte qui rendoit dans la forêt ; qu'une telle retraite, qui cachoit une si belle personne, lui avoit donné une grande curiosité ; & que le lendemain, sans faire semblant de rien, il y étoit allé avec deux des siens au retour de la chasse, feignant d'avoir soif & de vouloir se reposer ; que d'abord on avoit fait quelque difficulté de lui ouvrir : mais que s'étant dit Capitaine des chasses, on l'avoit enfin reçu ; qu'il n'y avoit paru qu'un domestique ; & qu'étant entré, jamais surprise n'avoit

été égale à la fièvre, de trouver la propreté & la magnificence qu'il avoit apperçue dans cette chaumière; qu'il n'avoit pu s'empêcher de demander à cet homme ce que cela vouloit dire: à quoi il avoit répondu, sans s'étonner, que sa maîtresse étoit une Dame de Dijon, qui allant aux eaux, étoit tombée malade, & qu'on lui avoit fait accommoder ainsi ce lieu-là; que s'y trouvant bien, elle y resteroit jusqu'à sa parfaite guérison. La Princesse trouva cette aventure singulière, elle la conta le lendemain à la Duchesse, & il lui prit sans sçavoir pourquoi, une forte envie d'en démêler le mystère, & d'aller voir elle-même ce qu'elle croyoit qu'on lui avoit exagéré. Elles partirent donc pour leur promenade dès que la chaleur ne fut plus assez grande pour les incommoder; elles avoient à l'ordinaire leurs gardes à cheval & leurs Dames. Elles s'arrêtèrent à deux cens pas de l'endroit où l'on leur avoit dit qu'étoit la maison, elles s'y en allerent, & suivies seulement de Souveraine, de Lalain & de Charni à pied, toutes cinq sans autre compagnie: quand elles furent à la porte, on fut long-tems à leur ouvrir: enfin une petite Payfanne y vint, & fut très-surprise de les voir, & je crois que ce fut plus de la magnificence de leurs habits que de leur beauté. Les Princesses demanderent à entrer, & entrèrent. La petite fille toute étonnée, leur disoit qu'on n'alloit pas ainsi là-dedans: elle leur demanda si elles étoient parentes de l'autre Da-

me, car elles étoient faites tout comme elle. Elles répondirent que oui, & lui demanderent où elle étoit.

« Elle est sortie il y a bien une heure, dit la petite »
 » Payfanne, avec ses deux femmes, & deux hommes »
 » qui la suivent toujours; l'autre est allée à la Ville »
 » chercher des provisions, & ma mere qui les sert n'est »
 » pas ici, où l'on m'a laissée toute seule, comme »
 » vous voyez. » La troupe curieuse rit de la naïveté de la petite créature, qui en disoit plus qu'on ne lui demandoit. Les Princesses la prièrent d'ouvrir les chambres, elle dit qu'on lui avoit défendu; & lors Souveraine lui donna quelque argent, & lui dit que si elle vouloit être bien obéissante, & faire tout ce qu'on voudroit, on la feroit-riche: & comme elle regardoit fort les beaux rubans des Princesses, & qu'elle les touchoit, Charni & Lalain les désirerent, & tous les leurs, & en couvrirent la petite fille, qui étoit si aise qu'elle ne sçavoit quelle contenance tenir. La Princesse lui dit de les cacher & de ne dire mot: après quoi elle fut tout en sautant leur ouvrir. Elles trouverent d'abord trois petites chambres tapissées de ces belles toiles peintes de couleurs si vives, des pavillons de même couvroient des lits fort propres: mais la petite fille prenant une clef particulière, leva la tapissérie, & ouvrit une chambre, où tout ce que la magnificence peut désirer s'y trouvoit; l'ameublement étoit d'une étoffe cramoisi & or, avec toute la suite qui convenoit à une parure si riche; une

porte entr'ouverte faisoit voir encore un cabinet qui répondoit à la beauté de la chambre ; plusieurs instrumens qu'on y voyoit , laissoient imaginer que la personne qui l'habitoit devoit s'en servir , & devoit aimer la musique. Les Princesses & leurs filles parcoururent tout ; & comme la Duchesse repassa dans la chambre avec Souveraine , tandis que la Princesse étoit demeurée dans le cabinet à regarder des livres qui étoient sur des tablettes de bois de Cedre , la Duchesse s'étonnant avec Souveraine , & ayant mis par hazard la tête dans le lit qui n'étoit pas fait , elle apperçut un petit cordon qui passoit sous le chevet ; elle le tira , & il fut suivi d'une boîte d'or propre , mais très-simple : ce fut un bonheur qu'elle n'appella pas la Princesse ; car l'ouvrant brusquement , Souveraine & elle penserent tomber de leur haut , quand elles virent dans cette fatale boîte le portrait du Comte d'Angoulême. La Duchesse regarda Souveraine , & Souveraine la regarda , mais avec un étonnement qu'elles n'ont jamais bien exprimé elles-mêmes. La prudence de la Duchesse fit en cette rencontre ce qu'elle fait d'ordinaire , c'est-à-dire , qu'elle ne l'abandonna point. » Que vois-je , ma fille , dit-elle à » Souveraine ? « Ah ! que voyons-nous , Madame ; » lui repliqua-t-elle ? bon Dieu que diroit la Princesse ? « Gardons-nous bien de parler , reprit la Duchesse ; mais il faut sçavoir tout ce que ceci veut dire. Et refermant ce dangereux portrait , elle le mit

206 HISTOIRE SECRÉTTE

dans sa poche, & dir tout bas à Souveraine de chercher avec elle, pour voir si elles ne trouveroient point encore quelque chose qui pût leur donner de l'éclaircissement, il n'y eut donc endroit qu'elles ne visitassent. Elles se résolurent de revenir dans deux jours, & la Duchesse dit que cette aventure la touchoit d'une si grande curiosité, qu'elle vouloit voir la personne qui habitoit ce beau Palais, & sçavoir le motif d'une chose si peu commune. Pour cet effet elles s'en allèrent, & recommandèrent bien le secret à la petite fille. Elles ne parlerent que de cette aventure : mais la Duchesse & Souveraine ne sçavoient que penser, & elles se perdoient dans tous leurs raisonnemens. Le tens venu de leur pèlerinage, elles furent à la petite maison, & ce ne fut pas sans douleur qu'elles n'y trouverent rien, ni personne ni meubles, elle étoit entièrement abandonnée. La Princesse en fut fâchée : mais rien n'égalait le dépit de la Duchesse & de Souveraine. « Nous sommes bien simples, disoit » la Duchesse, nous n'avions qu'à laisser quelques » gardes ici, & quand ils auroient vu l'apprêt de son » départ, ils nous en auroient averties, on auroit » envoyé commander à cette personne de nous venir » trouver : il ne falloit pas plus de façons que cela.

Ce fut un beau sujet pour les entretenir durant tout leur voyage. Elles partirent, & se rendirent à Gand, suivant les ordres qu'elles en avoient. Pourquoi tirer le malheur du Duc en longueur ? Nanci se rendit au

Duc de Lorraine ; le Duc piqué au vif voulut faire le blocus de la Ville : mais le traître Campobache , qui avoit mis à prix la perte du Duc , pour l'exécuter , fit faire un siège régulier , & ensuite voulut qu'on hasardât la bataille , où il quitta le Duc , & se tourna du côté du Duc de Lorraine. Les Allemans qui combattoient pour lui , eurent la générosité de ne vouloir pas recevoir ce traître dans leurs troupes , qui achevant sa trahison , fit tuer le Duc par les assassins qu'il avoit gagnés pour cela. Le Comte de Rouci & le Comte de Riviere ramassèrent les tristes débris d'une si florissante armée , la mirent dans des garnisons , & reprirent le chemin de Gand. Quelle vue pour les Princesses : quelle douleur ! je tire le rideau sur des objets trop propres à émuouvoir. La Princesse de Bourgogne fut déclarée Souveraine de tant de riches & de puissans États : mais tout , bien loin d'y être paisible , fut dans une confusion étrange ; les plus fidèles serviteurs du Duc , au moins ceux qu'on croyoit tels , se rangerent du côté du Roi ; le Roi lui-même se servant du peu d'expérience de cette jeune Princesse , se rendit maître du Duché de Bourgogne , par le Prince d'Orange qu'il gagna à son parti ; il se saisit d'Arras par le jeune Groenecœur ; enfin tout fut en désordre dans ses États. Ravestain , Hugonet & Imbercourt , fidèles à la Princesse , firent des propositions au Roi pour le mariage de leur Souveraine avec le Dauphin : mais son jeune âge ne pouvoit permettre cette alliance,

208 HISTOIRE SECRÈTE

Ils proposèrent le Comte d'Angoulême, le Roi le refusa : mais le Comte ne tint pas ces refus bons, & sans le consulter, il alla où son amour & son ambition l'appelloient. Cependant Louis envoya un Ambassadeur à Gand, & fit si bien brouiller les choses, que les Gantois se rendirent maîtres de leur Princesse, & emprisonnerent Hugonet & Imbercourt. Il n'y a personne qui ne sçache cet endroit tragique de l'histoire, aussi je ne parlerai que de ce qui regarde l'histoire secrète de Marie de Bourgogne.

Un matin que les habitans avoient fait dresser un échafaud dans une des places publiques, & où ils conduisirent Hugonet & Imbercourt pour leur faire perdre la tête, le tumulte fut si grand que la Princesse avertie de son infortune par le malheur de ces deux fidèles sujets, courut, courut tout en cheveux qu'elle étoit, au lieu où devoit se faire une si funeste exécution ; elle étoit suivie de quelques-unes de ses filles & des gardes qui avoient pu se rassembler. C'étoit un spectacle digne de pitié, que de voir ainsi cette belle & jeune Princesse, qui toute en larmes se jeta aux pieds des Juges impitoyables qui condamnoient Imbercourt & Hugonet. Ils furent inflexibles, & la déplorable Princesse se sentant réduite au désespoir, se tourna vers son peuple, & ses larmes & ses paroles touchantes l'imploroient & lui demandoient la vie de ces deux Ministres. En un moment elle vit quelques gens armés voler à son secours, & vouloir ga-

gner l'échafaud pour sauver ces misérables victimes ; elle ne voulut point s'en aller , & les encourageant par sa voix & ses cris , il se fit bientôt un horrible carnage. Elle vit à la tête de son parti le Comte de Rouci , Ravestain & le Comte de Riviere , qui combattoient vaillamment ; entr'eux , un Inconnu aux Flamans faisoit de leur sang des rivières épouvantables. Souveraine moins troublée que la Princesse , le reconnut bientôt , & lui fit remarquer que ce vaillant homme étoit le Comte d'Angoulême. La Princesse le vit avec une joie sans égale , pensant dans ce moment même à suivre les dernières volontés du Duc , à l'épouser , & à s'affranchir par-là de l'insolence de ses sujets. Dans cette pensée elle eut toujours les yeux sur lui , & lui vit faire cent actions prodigieuses au milieu de ses braves amis Rouci & Riviere : mais toute leur valeur fut inutile , ils ne sauverent pas Hugonet & Imbercourt ; au contraire les chefs de la sédition , animés par la résistance qu'on leur faisoit , firent voler ces malheureuses têtes d'un coup de hache. La Princesse sans force tomba évanouie en poussant un grand cri ; on la reporta au Palais , où l'on eut bien de la peine à la faire revenir. Quelques Historiens ont dit que le fils du Connétable soulevoit Imbercourt & Hugonet ; il est vrai aussi que le ressentiment de la mort de son pere , dont il les croyoit coupables , l'y porta d'abord , mais ensuite les prieres

* * *

S.

210 HISTOIRE SECRÉTTE

de Souveraine le ramenerent dans les interêts de la Princesse.

Cependant tout se calma ; les Princes voyant qu'ils n'avoient pu empêcher la mort d'Imbercourt & d'Hugonet, se retirèrent en ordre vers le Palais ; le Comte de Rouci se chargea d'avoir soin du Comte d'Angoulême, & quand on put voir la Princesse, ils y allèrent avec le Comte de Riviere. Il se mit à genoux devant la Princesse, qui l'embrassa, en versant un torrent de larmes, qu'elle donnoit au souvenir de la mort de son pere, & à l'état present de ses affaires ; la Duchesse en répandoit aussi. Le Prince répondit par les siennes. Mais enfin quand ils eurent donné ce premier mouvement à leurs afflictions, la Duchesse ne voyant que ces personnes qui n'étoient point suspectes auprès d'elle, & le Seigneur de Ravestain, elle proposa à la Princesse d'épouser secrètement le Comte d'Angoulême, puisque c'étoit son dessein, & qu'il étoit là si à propos, & que quand la chose seroit faite, elle la déclareroit publiquement. La Princesse dit que c'étoit sa resolution, & ils consulterent ensemble sur les moyens qu'il falloit tenir pour faire la chose promptement & sans obstacles ; Rouci & Ravestain se chargerent de la faire réussir. La Duchesse dit en rougissant, que si on pouvoit gagner l'Evêque de Liege, qui étoit du parti des seditieux, & tout-à-fait de celui du Duc de Cleves, qui vouloit que la

Princesse épousât son fils, ce seroit une chose parfaite, parce que son rang, sa dignité, & sa parenté avec le Roi & la Princesse seroient d'une grande autorité. La Princesse lui dit en souriant qu'il ne tiendrait qu'à elle, & Rouci ajouta, que puisqu'un peu de rigueur l'avoit jeté dans l'autre parti, une legere complaisance le rappellerait. La Duchesse promit qu'elle alloit travailler à le ramener, & que quoi qu'il arrive, il falloit que le mariage se fit avant quatre ou cinq jours.

Ces resolutions étant prises, comme le Comte d'Angoulême sortoit du cabinet de la Princesse, un homme qui s'étoit glissé jusqu'en ce lieu, l'aborda, & lui presenta une lettre. Le Comte rougit en le voyant, & s'étant mis à l'écart, il lut cette lettre, & la mit dans sa poche; ensuite il parla bas à cet homme. Charni, qui étoit avec le Comte de Rouci, observoit sans y penser, toutes ces choses, & comme le Comte rejoignit Rouci pour s'en aller, en tirant son mouchoir il laissa tomber cette lettre. Charni sans sçavoir pourquoi, mit le pied dessus, & la ramassa dès qu'il fut parti, & sans la lire elle la fut porter à la Princesse, en lui redisant toutes les circonstances que je viens de remarquer: la Duchesse étoit avec elle, & Souveraine aussi. La Princesse prit cette lettre: elle trouva ce qui suit.

Mon amour vous suit par tout, & je vous rencontre aux lieux même où je ne devois pas penser que vous

212 HISTOIRE SECRETE

dûssiez être. *Que venez-vous chercher ici, Princez fatal à mon repos ? votre amour me desesperé ; n'êtes-vous en ces lieux que pour me persécuter ? Sera-ce en vain que je résiste à l'inclination que j'ai pour vous ? J'ai beau courir par tout le monde, un démon ennemi vous mène dans tous les endroits où je suis. Je songe sans cesse aux obstacles qui doivent séparer nos cœurs. Suivez votre destin, donnez-vous à la Princesse de Bourgogne, j'y consens : mais comme votre bonheur peut encore dépendre de ma volonté, venez, ou cet homme vous conduira ; il est nécessaire que votre tendresse m'affermisse dans mes dernières résolutions.*

La Princesse ne lut pas de suite toute cette lettre, elle s'arrêtoit à chaque ligne, à chaque mot ; la Duchesse comprit d'abord que c'étoit la suite de la petite maison & du portrait qu'elle avoit dérobé : elle fit signe de l'œil à Souveraine, & Souveraine dans un état embarrassé, lui fit entendre qu'elle connoissoit cette écriture. La Princesse pensa mourir après la lecture de cette lettre : « Quoi, s'écria-t-elle, le Comte est infidèle, le Comte a une autre passion ; il vient dans ces lieux pour suivre cette personne, il l'a persécutée de son amour, pendant que le mien lui est si favorable ? elle lui ordonne de se donner à moi ? Et qui est-elle cette Inconnue qui dispose ainsi de son cœur ? O Dieu, dit-elle, en se penchant vers la Duchesse, que de malheurs ! je me meurs. » La Prin-

celle fut effectivement sans connoissance , & la Duchesse outrée autant qu'elle, demanda à Souveraine de qui cette lettre étoit : elle l'assura qu'elle la croyoit de Pöignac ; mais que le peu de vraisemblance qu'il y avoit à la chose, l'obligeoit d'en douter. Quand la Princesse revint à elle, elle pleura, & prit la résolution d'envoyer chercher le Prince, de lui reprocher sa perfidie, & de ne le voir jamais après cela : mais la Duchesse toujours judicieuse, & qui ne pouvoit si-tôt quitter son parti, dit qu'il falloit le faire observer, & le suivre, si l'on pouvoit, où il iroit parler à cette personne. En effet elles donnerent cet ordre à un homme adroit, qui sur le soir les vint avertir qu'il avoit suivi le Prince jusqu'à un jardin, où un homme l'avoit conduit : ce jardin étoit celui d'une maison assez solitaire, quoique fort belle. La Duchesse, qui pouvoit sortir plus librement que la Princesse, alla dans le moment à cette maison, & laissant tous ses gens à la porte, elle entra dans ce jardin, appuyée sur les bras de Souveraine & de Char-ni seulement. Comme le jardin étoit assez grand, elles furent quelque tems à chercher : mais hélas ! elles ne trouvèrent que trop. La Duchesse appercevant le Comte avec une femme, s'arrêta doucement ; elle vit avec douleur une des plus belles personnes du monde : « C'est elle, lui dit Souveraine, c'est elle. » Cette personne parla assez long-tems au Prince, sans que la Duchesse pût entendre ce qu'elle disoit. En-

suite s'étant retournée, elle tendit la main, le Prin-
 ce la prit, & se mettant à genoux, il la baïsa d'u-
 ne maniere qui parut fort passionnée à la Duchesse,
 après quoi le Prince se leva, & sortit par une petite
 porte. La Duchesse fut vingt fois tentée d'aborder
 Pöllignac; car c'étoit véritablement elle, & de la
 questionner sur cette aventure; mais la considéra-
 tion de l'éclat la retint; elle ne voulut pas même
 que Souveraine se montrât, & lui parlât comme elle
 en avoit envie. Elle s'en retourna donc, & porta
 par un récit fidele le coup de la mort dans l'ame de
 la Princesse. Ce fut alors qu'elle lui avoua la ren-
 contre du portrait, & comme elle l'avoit pris; elle
 se lui montra, ne croyant pas qu'il fallût la ménager
 dans une occasion si importante. La Duchesse qui étoit
 si bonne, & qui avoit donné tant de marques d'amitié
 à ce Prince, vint à haïr sa perfidie; elle dit avec fermeté
 à la Princesse, qu'il falloit la punir, & rompre au plu-
 tôt avec ce parjure: ce ne fut pas sans de grands
 efforts que la Princesse prit cette resolution. Souve-
 raine toute indignée qu'elle étoit, prit encore le par-
 ti de ce malheureux, & dit qu'il faudroit au moins
 l'entendre; elle s'offrit même à lui parler, & à dire la
 verité à la Princesse de ce qu'elle découvreroit: « car
 » enfin, disoit-elle, cette fille aime le Prince, mais
 » que sçavons-nous s'il l'aime? Hé quoi? dit la Prin-
 » cesse, cette lettre ne vous le dit-elle pas assez? ce
 » baïser si tendre sur sa main? que faisoit-il à ses

» genoux ? que lui disoit-il ? Il viendra donc aux
 » miens par l'ordre de Polignac , car il est précis
 » dans sa lettre. Ah ! non , non , n'en voilà que trop
 » pour bannir ce Prince , & l'arracher de mon
 » cœur. »

Comme elle disoit ces paroles , on vint l'avertir que le Comte d'Angoulême demandoit à la voir ; elle lui fit dire qu'elle étoit incommodée. Un moment après le Comte de Riviere étant entré , elle le pria d'aller dire de sa part au Comte d'Angoulême de partir de Gand & de Flandre , de renoncer à toutes les prétentions que le feu Duc son pere lui avoit données , & de se garder bien dorénavant de se présenter devant elle. Le Comte de Riviere surpris , refusa cette commission ; il prit la liberté d'en demander la cause : mais sans répondre à cela , la Duchesse lui repartit que la Princesse étoit juste , & que s'il la vouloit obliger , il falloit qu'il portât cet ordre au Prince. Le Comte de Riviere s'obstina à ne pas obéir , & le Comte de Rouci qui entra , & à qui on dit la même chose , fit comme Riviere , & encore plus surpris que lui , ne vouloit pas se charger d'une chose qui lui étoit si desagréable , & qui seroit si funeste au Prince. Il regardoit tout étonné les Princeses , & Souveraine : mais il trouvoit tant d'indignation & de colere par tout , qu'il ne sçavoit que penser. Le Comte d'Angoulême inquiet d'avoir été refusé , vint encore à la porte ; il sçut que ses amis étoient dans

216 HISTOIRE SECRETE

le cabinet , il fit demander la même grace : mais la Princesse impatiente, commanda à Charni d'aller faire la commission que les autres refusoient ; la pauvre fille y alla malgré elle , & les larmes aux yeux. Ce Prince frappé à ces paroles , comme d'un coup de foudre , fut long-tems sans parler ; mais enfin reprenant ses esprits : « Vous dites, aimable Charni , lui dit-il , que la Princesse me bannit , & ne veut plus » me voir ? allez , lui dit-il , en se jettant à ses » pieds , allez lui dire que je mourrai à cette place , » je n'en partirai jamais ; si elle ne m'apprend le » jor de mon malheur. » Charni étoit si touchée que si elle eût osé elle le lui eût bien appris : mais se demêlant des bras du Prince qui lui lioient les jambes avec des transports extraordinaires , elle alla redire aux Princesses l'état où il étoit , & ce qu'il leur demandoit. La Princesse loin de s'en attendre, sentit sa colère au dernier excès , tellement que le Comte de Rouci & le Comte de Riviere , prevoyant quelque violence dont l'éclat seroit fâcheux , sortirent , & emmenerent le Prince. Que ne dit-il pas , bon Dieu ! que ne fit-il pas ? Il renvoya ses amis pour tâcher d'obtenir qu'il pût parler à la Princesse , mais ils n'y purent réussir. Il lui écrivit , elle déchira sa lettre à la vue de celui qui la porta ; de sorte que ce malheureux Prince voyant même qu'il ne pouvoit parler à Souveraine, ni le Comte de Rouci non plus , ne savoit quel parti prendre. La Princesse d'autre part se

résolut

résolut d'envoyer chercher Polignac pour achever de s'instruire de la perfidie du Comte d'Angoulême ; & comme elle n'avoit point dormi durant toute la nuit, reposant un peu le matin, elle ne se réveilla qu'assez tard, & elle ordonna qu'on allât à cette maison, & qu'on lui amenât la personne qui y étoit. Le maître de la maison répondit, qu'à la vérité l'étrangere y avoit été quelques jours, mais qu'elle étoit partie la nuit même au moment que la Lune s'étoit levée : & comme tout étoit en trouble dans la Flandres, la Princesse connut bien que ce seroit en vain qu'elle voudroit qu'on pût apprendre la route que Polignac avoit tenue. Ce départ l'irritant encore davantage, elle redoubla ses ordres pour le départ du Comte d'Angoulême, qui s'y résolut enfin avec une rage & un desespoir qui faisoit pitié à ses deux amis, qui lui promirent de n'oublier rien pour sçavoir la cause de son malheur, & pour faire sa paix, s'il leur étoit possible.

Il partit donc ainsi desolé, après avoir fait mille efforts inutiles pour voir la Princesse : car le peuple s'étant encore ému, la prit en sa garde, & la tenoit comme captive aussi-bien que la Duchesse : & recevant tous les jours de nouveaux déplaisirs de la part du Roi, ses chagrins étant redoublés par l'injure qu'elle ressentoit de l'infidélité du Prince d'Angoulême, elle vint à haïr la France & tous les François, & cette haine s'est rendue héréditaire à sa postérité.

T

218 HISTOIRE SECRÉTTE

Pendant qu'elle se livroit sans reserve aux ressentimens de son cœur, des Ambassadeurs du Roi d'Angleterre arriverent à Gand, avec les propositions les plus avantageuses que l'on pouvoit desirer, si la Princesse vouloit épouser le Comte de Riviere. La Reine d'Angleterre toute puissante & dans ce Royaume, & sur l'esprit du Roi son mari, ménageoit de la sorte les interêts d'un frere si tendrement aimé, & si digne du haut rang où elle vouloit l'élever; & à la verité on pouvoit dire que pour le meriter, il ne lui manquoit qu'une naissance Royale; aussi fut-ce le seul obstacle que trouverent les Flamans, & la seule excuse dont se servit la Princesse. Le Comte de Riviere, qui n'avoit sçu les desseins de la Reine sa sœur, que par l'arrivée des Ambassadeurs, alla, dès qu'il en fut instruit, chez la Princesse de Bourgogne, & l'abordant avec beaucoup de respect, mais lui parlant avec plus de hardiesse qu'il n'avoit accoutumé de faire : « Je ne
 » viens point ici, Madame, lui dit-il, pour appuyer
 » la demande que le Roi d'Angleterre vous fait,
 » par toute l'ardeur de la passion que je ressens pour
 » vous; non, Madame, cette malheureuse passion
 » se tue durant très-long-tems; je ne viens pas la
 » faire éclater vous l'avez condamnée à un silence
 » éternel; je viens vous dire qu'elle est toujours plus
 » vive & plus forte, toujours tendre & desintéressée;
 » elle ne pretend d'autre gloire que celle qu'elle
 » tire de sa malheureuse fidelité; je ne vous dirai

» rien à son avantage, je ne me joindrai point aux
 » prieres d'une Reine qui vous parle pour moi ; je ne
 » suis pas en état de vouloir profiter de l'infortune
 » d'un Prince, à qui mon amitié sera inviolable.
 » Non, Madame, & sans pénétrer les sujets que vous
 » voulez avoir de vous plaindre de lui, j'ose vous
 » assurer que c'est avec justice. Le tems, mais peut-
 » être un tems qui viendra trop tard, vous fera
 » connoître cette verité ; votre peuple veut un Sou-
 » verain, prenez garde que sans vous consulter, il
 » n'en choisisse un qui vous soit desagréable, & qui
 » n'ait pas pour vos volontés la même soumission
 » que j'ai. Je vous assurerai donc, Madamie, que je
 » ne vais point briguer. Un autre vous diroit que
 » votre peuple ne hait point ma personne, & qu'il
 » pourroit y avoir des moyens que j'entrevois pour
 » me rendre heureux. Encore une fois, je n'y tra-
 » vaillerais point ; & dans le tems, Madame, que j'a-
 » gis de la sorte, que je me sacrifie, que je ne con-
 » sidere que vous, je suis, Princesse, l'homme du
 » monde le plus amoureux : « Genereux Comte,
 » reprit la Princesse, avec une espee de confusion
 » sur le visage, vos sentimens ne me surprennent
 » point, un cœur de votre caractere est capable des
 » choses les plus difficiles ; ne parlons point de l'in-
 » grat qui m'offense : mais croyez que vous seul dans
 » tout le monde me paroissez meriter une meil-
 » leure fortune que celle de posséder la malheureu-

220 HISTOIRE SECRÉTTE

» se Princeſſe de Bourgogne ; je voudrois que vous
 » n'euffiez jamais ſçu la forte inclination que j'ai
 » eue pour le Comte d'Angoulême, je n'aurois nulle
 » repugnance à me donner à vous : mais j'avoue que
 » je ne ſerai jamais à un mari , qui pourroit me re-
 » procher que j'aurois été capable d'avoir eu pour un
 » autre des ſentimens qui ne doivent être que pour
 » lui. C'eſt ce qui me feroit ſouhaiter quelquefois ,
 » malgré ma haine pour Louis & pour la France ,
 » d'épouſer ſon Dauphin ; car au moins j'eſpererois
 » qu'avant qu'il fût en âge de me mériter , la douleur
 » mortelle que j'ai , auroit eu ſon cours , & que ma
 » mort préviendroit l'engagement qui devoit ſe fai-
 » re de ſon cœur & du mien. » Voilà comme le mal-
 heureux Comte de Riviere & l'infortunée Princeſſe
 de Bourgogne s'expliquoient l'un à l'autre des pen-
 ſées ſi particulières & ſi dignes de leur eſtime ;
 auſſi celle qu'ils ſe devoient ne fit qu'augmenter , &
 ſ'il avoit toujours de l'amour pour la Princeſſe , elle
 avoit pour lui une ſi ſentible amitié , qu'elle ne laiſ-
 ſoit pas en quelque ſorte de le ſatisfaire.

Le Roi ayant par ſurpriſe ſaiſi Tournai , & s'étant
 entièrement rendu maître des deux Bourgognes , les
 Flamans , qui d'abord avoient aidé à cette invasion ,
 ouvrirent les yeux , & furent touchés du démem-
 brement des plus beaux Etats de l'Univers. Ils ſe ré-
 veillèrent donc , & prenant cœur , ils réſolurent de
 repouſſer par la force la tyrannie de Louis XI. & de

recouvrer leur perte ; pour cet effet ils leverent des troupes , & firent une armée : mais après cela ils furent embarrassés du Chef qu'ils prendroient ; car sur le refus obstiné que la Princesse avoit fait du Prince de Cleves , le Duc son pere s'en étoit retourné , & l'avoit emmené avec lui. Le Comte de Rouci leur paroissoit trop jeune. Enfin contre toute apparence , ils choisirent l'homme du monde à qui l'on s'attendoit le moins : ce fut l'abominable Duc de Gueldres : ce criminel Adolphe , qu'il y avoit si long-tems qu'on tenoit prisonnier dans le Château de Namur. Mais ce ne fut pas assez aux Flamans de l'avoir élu pour commander leur armée , ils le choisirent encore pour leur maître , & pour l'époux de la Princesse. Ils vinrent donc en tumulte & sans beaucoup de précaution , lui annoncer cette nouvelle , & lui présenter ce Prince. Il n'est pas possible d'exprimer la surprise & la frayeur de la Princesse à la vue de ce monstre qu'elle avoit quasi oublié. Elle ne répondit rien au compliment brusque de ses sujets ; & quand ils furent partis , le Duc de Gueldres demeurant auprès d'elle , & la regardant avec une audace insupportable : « J'a-
» vois toujours bien pensé , Madame , lui dit-il , que
» mon sort seroit attaché au vôtre , tout me le disoit
» sans cesse dans ma longue prison , cette idée flatoit
» & adoucissoit mes peines ; elles sont terminées , &
» ma récompense est prête : Qu'en dites-vous , Ma-
» dame ? je vais bientôt à Tournai voir la contenan-

» ce des François, & eux défaits, je viens apporter
 » ma victoire à vos pieds, & en demander une plus
 » charmante sur votre cœur. « Prince, lui répondit
 » la Princesse, & d'où sortez-vous, pour me parler
 » avec tant d'assurance ? mes sujets ne disposent pas
 » ainsi de mon cœur. « Que m'importe, dit bruta-
 » lement le Duc de Gueldres ? s'ils ne sont pas maî-
 » tres de votre cœur, ils le seront de votre main, &
 » moi vainqueur de Tournai, je le serai de votre
 » personne. « Vous aurez peut-être des affaires de-
 » vant Tournai, reprit la Duchesse avec un souris
 » méprisant, les François ne sont pas si faciles à ce-
 » der la victoire ; & si je ne me trompe, avant que
 » vous les ayez défaits, la Princesse aura le tems de
 » disposer son cœur à vous accepter pour maître.
 La Duchesse dit ces paroles d'une manière si inju-
 rieuse, que le Prince de Gueldres ne le pouvant sup-
 porter, prit dans cet instant une aversion terrible
 contre elle ; tellement que se tournant de son côté :
 » Ha ! de quoi vous mêlez-vous, Madame, lui dit-
 » il ? qui vous appelle dans le Conseil des Flamans.
 » & qui peut vous obliger de répondre pour la Prin-
 » cesse ? votre tems est passé, retournez dans votre
 » Angleterre, si vous voulez : mais ici ne vous mê-
 » lez de rien, je puis tout sur votre sort, & sur celui
 » de la Princesse ; disposez-la, si vous m'en croyez,
 » à être plus retenue, à me montrer des sentimens
 » moins desobligeans : & vous, Madame, dit-il à la

» Princesse, ne rejetez pas avec tant de mépris un
» cœur qui vous adore ; un Prince qui peut tout em-
» ployer pour votre secours , & qui veut bien s'u-
» nir à vous , toute abandonnée que vous êtes. « A-
» bandonnée , reprit la Princesse avec dedain ! non
» je ne le suis pas , je vous le ferai voir : je le se-
» rois en effet , poursuivit-elle , & d'une manière
» bien déplorable , si je n'avois que vous pour dé-
» fenseur ; je vous ferai connoître qu'il est encore des
» Puissances dans le monde qu'on peut opposer à
» votre insolence. « La Princesse irritée , prenant la
Duchesse par la main , entra dans un cabinet , & laissa
ce Prince furieux , qui en sortant de sa chambre , lui
lança des regards horribles , qui devoient ne lui an-
noncer que des malheurs.

Elle le prévint judicieusement , & passa la nuit à
pleurer avec la Duchesse ; cette incomparable person-
ne rappella tout son courage pour lui aider à soute-
nir le sien , & après avoir pensé à ce qui pourroit
être de plus salutaire pour la Princesse , elle ne vit
point de meilleur ni de plus prompt expédient pour
elle que d'appeller le jeune Maximilien. » Il faut
» vous résoudre à l'épouser , dit la Duchesse , puis-
» qu'il n'y a plus de Comte d'Angoulême pour vous ;
» prenez une résolution digne de vous , & telle que
» vos malheurs pressent l'exigent ; secouons le joug de
» l'indigne Adolphe , je ne vois dans le monde que
» l'Archiduc à lui opposer , les Flamans le recevront

224 HISTOIRE SECRÉTTE

» volontiers ; il est bien fait , il a de la valeur , il vous
 » aime ; ne balançons point , Princesse , envoyons-
 » le chercher. » La Princesse dans une extrémité pa-
 reille ne vit rien de mieux à faire , & elle convint
 de tout ce que la Duchesse voulut.

Dès le lendemain Adolphe fit arrêter Ravestain, ce
 oncle de Marie de Bourgogne , qui lui étoit si fidele
 & si affectionné ; elle en eut une douleur très-pro-
 fonde : & comme elle la mêloit avec celle de la Du-
 chesse , le Duc de Gueldres , suivi de quelques sol-
 dats , eut la hardiesse d'entrer ainsi dans sa chambre :
 » Je viens , dit-il , s'adressant à la Duchesse , vous
 » montrer l'effet qu'ont produit vos railleries , &
 » vous faire sentir mon pouvoir , car vous passerez
 » tout à l'heure dans votre appartement , d'où vous
 » ne sortirez que lorsque cette Princesse sera ma
 » femme , & qu'elle voudra vous en retirer. » La Prin-
 cesse leva les mains au Ciel avec desespoir à cette ter-
 rible sentence , & regardant autour d'elle , & n'y
 voyant qu'une troupe de femmes toutes consternées ,
 elle ne sçavoit à qui avoir recours ; ses larmes paru-
 rent pour la secourir , foible ressource pour toucher
 un barbare ! aussi ce Prince , sans les considérer seu-
 lement , fit signe à un Officier d'emmener la Duchesse.
 Il s'avança donc pour lui présenter la main , quand
 la desolée Princesse courut se jeter au cou de la Du-
 chesse sa belle-mere ; & la serrant entr: ses bras :
 » Nous separer , s'écria-t-elle , nous separer , non je

» mourrai mille fois plutôt, Madame, y consentiriez-
» vous ? donnez-moi la mort, s'écrioit-elle eneor
» Monstre sorti des cachots pour me persecuter !
» fais venir tes bourreaux, ou s'ils sont à ta suite,
» ordonne qu'on commence par m'ôter la vie avant
» que de vouloir me separer de cette Princesse. Hé-
» las ! lui disoit la Duchesse en l'embrassant tendre-
» ment, hélas ! je vais donc vous quitter, infortunée
» Princesse ? ma chere Princesse on nous separe :
» que ne puis-je laisser ma vie dans vos bras ? » Elle
la baisoit mille fois, elle lui couvroit tout le visage
de ses larmes, que les siennes propres avoient tout
noyé ; il n'y avoit qu'Adolphe dans le monde qui
pût voir un objet si tendre sans se laisser toucher :
l'air retentissoit des cris des filles, tout pleuroit, tout
gémissoit. Le cruel regardoit un si triste spectacle sans
s'émouvoir : » Quoi, dit-il à ceux qui l'accompa-
» gnoient, des femmes vous arrêtent ? Approchez,
» separez ces Princeses, & menez celle-là dans le
» lieu que je lui ai destiné. « Barbare, s'écria la Prin-
» cesse ! barbare, que commandes-tu ? prends mes
» Etats, & laisse-moi cette Princesse ; je te donne
» tout, laisse-moi le seul bien qui me reste, le seu
» bien que j'aime. Hé quoi, grand Dieu ! ton ambi-
» tion ne sera-t-elle pas assez satisfaite ? oui je te don-
» ne tout ce que j'ai, & laisse-nous, ne nous separe
» pas ; je t'en conjure par tout ce qui peut toucher
» ton ame. » Mais ce cruel ne l'écourant pas seule-

ment, commanda encore une fois qu'on les séparât & qu'on emmenât la Duchesse; & comme les gens du Duc se mirent en devoir de lui obéir, toutes les filles des Princesses se jetterent sur eux pour les en empêcher. Souveraine la plus hardie arrêta Adolphe, qui vouloit détacher les beaux bras de la Princesse qui étoient liés à ceux de la Duchesse sa belle-mere. » Temeraire, lui dit-elle, pousserez-vous votre fureur jusqu'au bout ? Mais il étoit sourd à tout ; & comme il se voyoit maître, ayant fait fermer les portes du Palais, sa licence n'avoit point de bornes. Que pouvoient tant de foibles efforts ? Un insolent prit entre ses bras la Duchesse & l'emmena. » Cruel ! s'écrierent ses filles, osez-vous mettre la main sur cette grande Princesse ? Mais elle, se rassurant dans son malheur : « Princesse, dit-elle tout haut, songez à ce que nous avons résolu cette nuit, travaillez-y sans relâche ; de mon côté, quoi que l'on fasse, je trouverai bien des moyens pour y réussir ; souvenez-vous que c'est l'unique voie que nous avons pour nous rapprocher l'une de l'autre : songez-y, ma chere Princesse, adieu, adieu. » La Princesse qui la suivoit toujours, entendit distinctement toutes ces paroles. « Oui, lui cria-t-elle, je vous obéirai, tout m'est aisé pour vous revoir. » Le Duc de Gueldres l'arrêta comme elle vouloit encore marcher, il fit fermer les portes ; & ne voyant plus la Duchesse, ses yeux n'appercevant que des objets d'horreur, elle

les ferma : mais ce fut d'une maniere si languissante , que l'on crut qu'elle alloit renoncer à la lumiere pour toujours ; ses filles toutes éperdues la secoururent , & Adolphe l'ayant recommandée à leur soin , s'en alla de ce pas faire prier par les Flamans , le Comte de Riviere & le Comte de Rouci , de se retirer de chez eux. Ils furent obligés d'y consentir , n'étant pas les plus forts , & la triste Princesse se vit ainsi seule reduite à la merci du plus méchant de tous les hommes : mais elle avoit incessamment dans l'esprit les dernieres paroles de la Duchesse , & sa resolution fut déterminée à chercher quelque personne sûre qui pût aller vers l'Archiduc ; elle en trouva enfin par le moyen de ses filles , & elle lui écrivit de venir , & de vouloir accepter le don de ses Etats & de sa personne. Elle vivoit d'une maniere bien triste , & la Duchesse de son côté étoit dans un état peu différent du sien. Elle eut le moyen de dépêcher un de ses domestiques à Maximilien , elle lui envoya aussi la plus grande partie de ses pierreries , afin que ce Prince pût se mettre en un équipage digne de ses dessein ; car elle connoissoit l'humeur avare de l'Empereur son pere , qui par des longueurs affectées pourroit retarder la fortune de son fils : ainsi la prévoyance de cette habile Princesse pourvut à tout.

Mais que ces belles Princeses passèrent de tristes jours en attendant les réponses de ceux qu'elles avoient envoyés à l'Archiduc ! elles tentèrent cent

228 HISTOIRE SECRÉTTE

moyens pour se voir , & il faudroit du tems pour écrire tous les stratagèmes qu'elles firent de part & d'autre pour réussir , & pour se donner de leurs nouvelles ; les nuits même étoient employées en expédiens. Enfin elles parvinrent à s'écrire ; la Princesse faisoit coucher toutes ses filles dans sa chambre , & dans son cabinet ; Souveraine eut l'honneur de partager son lit , & de toutes les consolations qu'elles lui donnoient , les siennes furent les mieux reçues. Le souvenir de l'ingrat Comte d'Angoulême trouvoit toujours sa place parmi leur entretien ; & le malheur de sa perfidie faisoit encore le plus grand des malheurs de la Princesse.

Elle eut un peu plus de repos quand le Duc de Gueldres s'étant mis à la tête de ses troupes , marcha vers Tournai ; les armes d'un si méchant homme pouvoient-elles prospérer ? Il attaqua les François ; & les François invincibles dans ces tems - là comme dans ceux-ci , taillèrent cette armée en pieces , & tuerent le Duc de Gueldres : jamais vainqueur n'a eu plus de joie de sa victoire que la Princesse en eut de la défaite de ses sujets. Elle rendit graces au Ciel de la mort de son persecuteur ; c'étoit une joie bien excessive dans toute l'étendue de son appartement , on n'en avoit pas moins dans celui de la Duchesse. Elles demanderent à se voir , on ne voulut point le leur permettre , ceux de Gand voulant , auparavant qu'elles fussent ensemble , déterminer du

fort de leur Princesse : ils en vouloient disposer à leur volonté , & ils craignoient l'esprit de la Duchesse , qu'ils sçavoient courageuse , & qui pouvant tout sur celui de la Princesse , pouvoit lui inspirer d'autres sentimens que les leurs s'ils ne lui agréoiént pas. Comme ils étoient donc assemblés & empêchés à se resoudre , on leur vint annoncer l'arrivée de Maximilien : à ce nom la multitude s'écria toute d'une voix & comme inspirée du Ciel , que l'Archiduc étoit un époux digne de leur Princesse ; & sans consulter davantage, comme gens grossiers qu'ils étoient, ils allerent tous en foule & peu en ordre audevant de ce Prince , & lui faisant un compliment à la hâte , l'amenerent devant leur Princesse. Elle le reçut avec toute la douceur & l'honnêteté imaginable ; le Prince se jeta à ses pieds, & avec peu de paroles & mal liées, il lui fit connoître la plus grande passion qu'un cœur puisse ressentir. La Princesse prit ce moment de la faveur du peuple pour assurer son engagement avec l'Archiduc ; & après se tournant vers ce Prince d'une maniere remplie de charmes : » Seigneur, dit-elle , puis-que je vous regarde comme celui qui doit être mon mari , & que ce peuple vous considère comme son maître , commandez tout à l'heure , je vous supplie , qu'on me remette auprès de la Duchesse ma belle-mere , & que ce soit sans différer que je jouisse du plaisir de la revoir. Les Principaux des habitans voulurent remontrer au Prince

230 HISTOIRE SECRETE

le danger qu'il y avoit à mettre ces deux Princesses ensemble , en cas que la Duchesse ne lui fût pas favorable : mais Maximilien les rassura , en leur disant qu'il étoit certain de ses bontés ; & alors présentant la main à la Princesse , il la conduisit , suivi de tout ce concours de peuple , qui pouffoit mille cris d'âlegresse , à l'appartement de la Duchesse. Je ne sçais point assez bien parler de la joie , pour dépeindre celle de ces deux belles Princesses. Si les larmes ameres avoient paru lorsqu'elles se separerent , les larmes de joie se montrerent à leur réunion ; elles ne purent parler , & se serrant entre leurs bras , il sembloit qu'elles ne dûssent faire autre chose toute leur vie que de s'embrasser. Enfin ces doux transports finirent ; Maximilien étoit ravi de faire cesser leurs peines : il mit un genou en terre devant la Duchesse , lui baïsa la main avec le dernier respect , & la regardant comme sa bienfaitrice , il n'y a sorte de chose qu'il ne lui dît. Elle l'embrassa avec bien de la tendresse en l'appellant son fils , & ce même peuple , qui , quelques momens auparavant tenoit cette grande Princesse captive , fut si transporté de l'affection qu'elle témoignoit au fils de l'Empereur , que portant son nom & ses louanges jusqu'au Ciel , il n'est déference & soumission qu'ils ne rendissent à cette illustre Princesse. Le lecteur sçaura qu'elle n'avoit dans ce tems que vingt-un ans ; c'étoit la plus belle , la plus spirituelle , & la plus sage Princesse de la terre : tous

les Rois de la Chrétienté la firent demander en mariage , elle refusa leurs vœux & résista à leur poursuite ; la couronne de l'Univers ne l'auroit pas obligée à quitter la divine Princesse de Bourgogne.

Cependant tout sollicitoit l'auguste mariage proposé ; & comme il faisoit l'intérêt commun, il se fit avec plus de diligence qu'on n'en apporte d'ordinaire dans une affaire de cette importance. La pompe & la magnificence n'y furent point employées ; la Princesse en fit la cérémonie de bonne grace, après avoir pleuré toute la nuit qui précéda ce funeste jour ; elle crut donner ses derniers soupirs au Comte d'Angoulême, elle ne sçavoit pas que l'amour a ses réserves , & qu'il paroît encore pour nous tourmenter lorsqu'on croit l'avoir surmonté.

Deux jours après ce grand mariage , Souveraine repassant dans un petit appartement qu'elle avoit près de celui de l'Archiduchesse, elle sentit que la sentinelle qui étoit au bas de son escalier la tiroit par le bord de sa jupe ; elle fut étonnée : mais elle se remit quand elle reconnut que c'étoit le Comte de Rouci. « Hé ! pourquoi vous travestir , lui dit-elle ? nous n'avons plus d'ennemis. » Et remarquant un autre soldat appuyé d'une façon languissante sur le bout de sa carabine : « Est-ce le Comte de Riviere , continua-t-elle ? » Non, dit-il, c'est le plus triste de tous les hommes ; ne reconnoissez-vous plus le Comte d'Angoulême ? « C'est lui , Madame , dit ce Prince

232 HISTOIRE SECRÉTTE

» en se montrant , c'est ce malheureux qui veut mou-
 » rir, mais qui vous demande auparavant la con-
 » noissance de son crime. J'arrive trop tard d'un jour,
 » un peu plutôt j'aurois ensanglanté ces fatales no-
 » ces : mais il est encore assez tems pour marquer
 » un malheur si peu mérité. « Infidèle, s'écria Sou-
 » veraine, infidèle à moi, à la Princesse, & toujours
 » coupable, n'attendez nul éclaircissement de moi,
 » la foi des sermens me lie; j'ai promis à la Prin-
 » cesse de ne jamais vous parler. Comte, dit-elle à
 » Rouci, emmenez-le, si vous m'aimez; voyez les
 » conséquences affreuses que sa présence produiroit
 » en ce lieu : emmenez-le, & qu'il n'y paroisse ja-
 » mais. » Elle courut à ces paroles, & regagna l'ap-
 » partement de l'Archiduchesse. Rouci ne put donc fai-
 » re autre chose que d'ôter d'un endroit si périlleux ce
 » Prince infortuné, & après avoir long-tems vu couler
 » ses pleurs, il les essuya, & le fit refoudre à s'en re-
 » tourner. « Vous voulez que je parte, s'écrioit ce Prince
 » avec une douleur qui alloit aux derniers excès, vous
 » voulez que je parte, & que je laisse l'Archiduc tran-
 » quille possesseur de mon bien ? Ha ! non, non cruel,
 » donnez vos conseils à un autre, portez-les à ces
 » âmes paisibles qui s'accroient de tout, la mien-
 » ne est d'un caractère plus emporté; je veux me
 » présenter à cette volage Princesse, je veux lui repro-
 » cher sa lâche inconstance. Peut-être que les char-
 » mes de l'Empire, ont pu la toucher, sans doute
 que

» que mon rival lui paroît plus aimable que moi :
 » mais elle ne jouira jamais de l'Empire , & mon ri-
 » val ne jouira plus de la vie , j'irai le poignarder
 » jusques dans les bras de sa femme. Grand Dieu !
 » Princesse , vous êtes sa femme ? » Là il se livroit
 si entierement à la rage de cette pensée, que l'on
 ne peut représenter l'affreux desordre où il se jettoit ,
 sans lui faire perdre beaucoup de la verité. » Mais ,
 » lui disoit le Comte de Rouci , que voulez-vous
 » faire ? ne sçauriez-vous penser que la Princesse qui
 » a toujours paru si sage , & qui étoit si tendre pour
 » vous , a cru avoir de grandes raisons d'en user
 » comme elle a fait ? « Et où sont-elles ces raisons ,
 » reprenoit-il ? qu'on me le dise ; quel est mon cri-
 » me ? qu'on me l'impute à moi-même. Mais tout
 » se tait , Souveraine qui a tant fait pour moi dans
 » le reste de sa vie m'abandonne dans le seul point
 » qui m'est important. « Ne sçauriez-vous vous ima-
 » giner , lui dit le Comte de Rouci , ce qui peut vous
 » avoir nui ? « Vous pouvez m'en croire , reprit-il ,
 » plus je m'examine & moins je trouve ce qui peut
 » obliger la Princesse à ce changement prodigieux.
 » Hé ! s'écrioit-il encore , la cause n'en est point dans
 » mon cœur , c'est dans le sien perfide , c'est dans le
 » sien. Vous êtes perfide , s'écrioit-il de nouveau , &
 » il est possible que ce soit moi qui vous donne ce
 » nom ? pardon , Princesse adorable , pardon. Hélas !
 » je suis perdu , je m'égare , je vous offense : adieu

* * *

V

234 HISTOIRE SECRÉTTE

» Comte de Rouci , adieu Comte de Rouci , je vais
 » passer une triste vie , j'aimerai , j'adorerai toujours
 » la Princesse. Hélas ! si ses yeux s'ouvrent jamais , si
 » elle connoît mon innocence & ma fidélité , si son
 » cœur étoit encore capable de se ressouvenir de
 » mon amour , quelle douleur pour elle ! non elle
 » seroit trop malheureuse ; j'aime mieux qu'elle ou-
 » blie tout & que toutes les hōrreurs de la vie soient
 » pour moi. » C'est avec des sentimens si passion-
 nés & si douloureux que ce misérable Prince se se-
 para de son ami & s'en retourna en France.

Souveraine balança à dire à la Princesse la ren-
 contre qu'elle venoit d'avoir : elle en consulta avec
 la Duchesse , qui ne jugea pas à propos de lui don-
 ner ce nouveau trouble. Elle vécut adorée de ses su-
 jets & de son mari : elle accoucha la même année du
 plus beau Prince qui fût jamais : ce fut ce bel Archi-
 duc , qui fut pere du fameux Charles V. dont les ac-
 tions se sont rendues si célèbres. L'année d'après elle
 donna le jour à l'illustre Marguerite. Mais je dirai
 que pendant ce tems elle obligea le Comte de Ri-
 viere d'épouser une sœur du Comte de Rouci , jeune
 Princesse qu'elle aimoit infiniment , & qui avoit une
 beauté charmante. Pour Rouci , ce fut en vain qu'il
 conjura Souveraine de vouloir faire son bonheur ,
 elle n'y consentit jamais , elle résista aux Princeses ,
 à Maximilien qui l'en conjuroit ; & pour tout dire
 enfin , elle résista à l'amour de Rouci.

Trois ou quatre ans s'écoulerent assez doucement pour l'Archiduchesse. Son mari l'aimoit, elle s'occupoit de son aimable petite famille, & quand le souvenir du Comte d'Angoulême venoit quelquefois mettre obstacle à son bonheur elle le repoussoit : mais elle en sentoit toujours de la douleur & de la tendresse.

Un jour qu'elle voyageoit dans les villes du Pays-bas, & qu'étant à Bruges, elle alla dans un Couvent entendre un célèbre Prédicateur, Souveraine aperçut dans la dernière place près de la Grille, une Religieuse qui pleura toujours pendant le Sermon; elle étoit assise derrière la chaise de la Duchesse : « Mon » Dieu, Madame, lui dit-elle tout bas, qu'il y a » près de moi une fille qui me fait pitié; elle n'a pas » cessé de pleurer depuis que nous sommes entrées; » elle pousse des soupirs elle fait des sanglots qui me » percent le cœur. « Est-ce une Novice, lui répondit la » Duchesse? « Non, Madame, repliqua-t-elle, « Tant » p's, reprit la Duchesse : elle se repent peut-être, » on l'a forcée à prendre cet état, qui doit être si vo- » lontaire. Mais il faut sçavoir le sujet de ses dou- » leurs, & dans un mal qui a si peu de remède, l'ôter » de ce Couvent, si elle desire être ailleurs. Le Ser- » mon étant fini, l'Office commença : & comme cha- » que Religieuse se leva & tenoit une bougie à la main, celle dont nous avons parlé étoit si troublée, & un si grand tremblement la prit, qu'elle bruloit tout le

236 HISTOIRE SECRÉTTE

voile qui lui cachoit le visage sans s'en appercevoir. Le petit Prince & la petite Princesse, qui étoient auprès de leur mere, rioient de ce qu'ils voyoient ; & l'ayant montrée à l'Archiduchesse, elle cria qu'on éteignît le feu qui bruloit cette fille, quand tout d'un coup elle tomba évanouie aux pieds des Princesses. Le Service Divin fut un peu troublé par cet accident ; & la Princesse lui faisant lever son voile, qui l'étouffoit encore, elle fut frappée par le charme d'une des plus grandes beautés qu'elle eût jamais vues ; les agrémens qu'elle aperçut en cette personne redoublerent sa pitié. La Duchesse rappella dans un moment des idées presque effacées, & la reconnut pour cette fatale personne qui avoit causé tant de malheurs par l'infidélité du Comte d'Angoulême. Souveraine, dont le bon naturel l'occupoit auprès de cette Inconnue, poussa un grand cri en la reconnoissant : « C'est Polignac, dit-elle, Madame, c'est » Polignac. » La Princesse eut besoin de toute sa vertu pour ne succomber pas à une rencontre si peu attendue ; elle demeura sans mouvement sur la chaise où elle étoit assise, & là ses pensées l'eussent trop embarrassées, si la Duchesse ne se fût approchée d'elle. Elles parlerent bas quelque tems, après quoi elles se leverent ; & l'Archiduchesse faisant approcher la Supérieure, elle lui dit qu'elle laissoit Souveraine dans sa maison, qu'elle en eût soin, & qu'elle lui fit entretenir sa Religieuse ; que pour cet effet elle lui ordon-

nâit de dire la verité sur tout ce qu'elle lui demande-
 roit: après quoi elle tira Souveraine à part, & lui com-
 manda de sçavoir à fond les aventures de Polignac
 & du Comte d'Angoulême, & pourquoi elle y avoit
 mis une si triste fin. Souveraine promit d'obéir & de
 ne la revoir que bien instruite; après quoi les Princés-
 ses s'en retournerent au Palais, resolues à séjourner
 dans cette Ville jusqu'à ce que leur curiosité fût satis-
 faire. Elles ne parlerent pendant tout le soir que sur ce
 sujet, & le lendemain la plus grande partie du jour
 étoit passée, quand enfin elles virent paroître Souve-
 raine: mais elles la virent si triste & si changée, que
 la Duchesse en fremir, & la Princesse en eut une espece
 de terreur qui pensa la faire mourir; elle sentit une
 foiblesse extrême dans tout son corps, elle n'avoit
 plus que le mouvement des yeux; elle les attachâ fi-
 xement sur Souveraine; & la Duchesse compatissant
 à son tourment: « Parlez, Souveraine, parlez, dit-
 » elle; vous paroissez n'avoir à nous dire que des
 » choses affreuses. « Il ne faut plus les ignorer, pour-
 » suivit la Princesse en soupirant, il ne faut plus les
 » ignorer; parlez, ma chere fille, & ne déguisez
 » rien. « Je parlerai, dit Souveraine, je parlerai puis-
 » que vous le desirez; aussi-bien est-il necessaire que je
 » parle pour la justification du moins coupable & du
 » plus malheureux de tous les hommes. Mais c'en
 » est fait, continua-t-elle, en essuyant des pleurs qui
 » furent suivies de celles des deux Princesses; c'en est

238 HISTOIRE SECRÉTTE

« fait, repartit-elle, il n'a plus rien à perdre, on lui
 « a tout ôté. Là ces trois personnes sentirent une
 douleur qui leur parut toute nouvelle : la Princesse
 étoit sans consolat on par la certitude de la fidélité du
 Comte d'Angoulême ; la Duchesse g missoit d'avoir
 contribué à son malheur, & Souveraine se détestoit
 de ne l'avoir pas plutôt éclairci ; elle s'accusoit toute
 seule. On lui fit cent questions, où elle répondoit com-
 me elle pouvoit, elle leur contoit mille circonstan-
 ces, mais sans suite. Cette histoire toute rompue, &
 par morceaux, pour ainsi dire, les occupa tout le
 reste du jour & une grande partie de la nuit. Enfin
 les Princeses n'ayant pris que très-peu de repos,
 prièrent Souveraine de leur reciter bien au long tout
 ce qu'elle avoit appris si confusément. Elle leur dit
 qu'elle alloit le faire de suite & sans rien oublier,
 que pour cet effet elle leur diroit bien des choses
 qui paroîtroient d'abord inutiles, mais qui toutes ser-
 viroient à leur donner une parfaite connoissance de
 ce qu'elles vouloient sçavoir ; qu'elle alloit donc com-
 mencer par le premier abord de Polignac à la Cour,
 & par son arrivée auprès de la Reine. Et après s'être
 recueillie un moment, Souveraine fit son discours de
 cette sorte.

HISTOIRE

D'ANTOINETTE

DE POLIGNAC.

JE me souviens que nous étions à Amboise , lorsqu' que les parens de Polignac la menerent & la présenterent à la Reine. Vous l'avez vue , mes Princesses jamais rien ne nous avoit paru si beau , & cinq ou six années n'ont apporté nul changement à son visage. La Reine la loua fort ; nous l'environnâmes toutes avec une admiration qui pouvoit bien la contenir : nous étions comme ces peuples barbares qui donnent une origine divine à toutes les choses qui leur paroissent extraordinaires ; nous regardions Polignac , comme une fille descendue du Ciel. Il se trouva par hazard bien des jeunes gens de la Cour du Roi auprès de la Reine , qui étoient venus voir leurs sœurs ou leurs parentes ; ils furent tous éblouis & charmés de la beauté de Polignac , & quand ils retournerent auprès du Roi , ils ne parlerent d'autre chose : tellement que le Roi avoit accoutumé de demander à ceux qui revenoient de voir la Reine , s'ils avoient laissé leurs liberrés aux pieds de la divine Polignac. Ce qu'il y avoit de rare en cette fille , c'est qu'elle étoit aussi raisonnable qu'elle étoit belle , quoiqu'elle n'eût jamais vu que le Château de son pere ; se

240 HISTOIRE SECRÉTTE

qui fait voir qu'une fille de qualité, quoiqu'élevée à la campagne, peut y recevoir une très-bonne éducation. Le Comte de Dunois, qui étoit venu rendre ses respects à la Reine, étoit auprès d'elle quand on lui présenta Polignac; il fut d'abord frappé de sa beauté, & ce fameux Guerrier ne put s'empêcher d'y paroître sensible: mais ce fut en grand homme, ce fut sans foiblesse, si on la peut séparer de l'amour. Il avoit toute la politesse du plus galant de nos Courtisans, l'esprit agréable, les manieres nobles, enfin il étoit tel que je suis persuadée que les siècles à venir le regarderont comme un Heros. Il étoit déjà très-avancé en âge, sans avoir nulle incommodité de la vieillesse; & ce qui me charmoit en lui, c'étoit une propreté que les gens de cet âge n'ont presque jamais. Il ne fit d'abord nul mystere des sentimens qu'il prit pour Polignac, soit qu'il ne prévît pas qu'ils dussent devenir si forts, soit que naturellement il ne sçût pas dissimuler. La Reine lui fit la guerre de toutes les galanteries qu'il fit durant quelques jours, & lui disoit plaisamment que si la pucelle eût eu les charmes de Polignac, il l'auroit associée à sa destinée, comme il l'avoit fait à sa valeur.

Ce fut donc l'illustre esclave que cette belle fille eut la gloire de mettre dans ses fers; gloire préférable, à ce que disoit la Reine, à celle même dont ce grand Capitaine étoit couvert. Le Comte de Sancerre ne lui fit pas plus de résistance. C'étoit l'homme du

monde

monde le mieux fait, à qui mille affaires d'amour avoient passé dans les mains, & dont la réputation sur ces matieres l'avoit favorisé des succès les plus agréables. Il connut d'abord qu'il ne trouveroit pas la même facilité avec elle, & qu'il lui falloit changer ses routes ordinaires; il usa donc de grandes précautions pour cacher son amour: il ne voulut pas même le hasarder auprès de Polignac, de crainte que si elle ne le recevoit pas bien, les manieres plus retenues de cette fille avec lui ne le donnassent à connoître au public, de sorte qu'il n'en fit confidence qu'à Budos, une de mes compagnes très-aimable, qui étoit sa parente & qu'il aimoit fort.

Le jeune Comte de Bigore fut le troisième amant de Polignac; il étoit de même âge qu'elle, beau, bien-fait, gai, & brillant: il divertissoit souvent la Reine par les saillies de son esprit, elle lui souffroit mille petites libertés, parce qu'il étoit jeune. Mais il faut encore avouer que tout ce qu'il faisoit avoit une grace si naturelle, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'y prendre plaisir. Une autre raison aussi forte l'avoit rendu familier parmi nous, c'est que la Reine aimoit passionnement sa mere, qui étoit parfaitement bien-faite, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui ne parloit presque point d'auprès d'elle.

Ce jeune homme ne se trouva point à Amboise quand Polignac y arriva; & comme il n'étoit pas aussi auprès du Roi, & qu'il venoit de ses terres, il

* * *

X

242 HISTOIRE SECRÉTTE

n'en avoit pas seulement oui-parler. Il revint à Amboise, un soir que nous représentions une Pastorale pour amuser la Reine, & parut sur le Théâtre dans le rems que notre piece étoit assez avancée.

Polignac vêtue en Berger l'occupoit avec quelqu'une de mes compagnes; il s'écria que c'étoit le plus beau garçon du monde. Sancerre lui persuada en effet que c'en étoit un; il empêcha qu'on ne le desabusât, & tout le soir ce fut le divertissement de la Reine & de la Comtesse de Bigorre, qui aidoient à le tromper. Il fut toujours dans l'enthousiasme en louant ce beau garçon; il le comparoit au Bathille d'Anacreon, & les Histoires & les Poètes furent cités pour exprimer son admiration. Le jour suivant il en eut bien une autre quand il la vit sous des habits de fille, & qu'il sçut qu'elle l'étoit; il fallut pour lors qu'elle entendît parler d'amour malgré qu'elle en eût, & il établit si bien cette maniere en coutume, qu'il a toujours continué depuis. Il ne haït point le Comte de Dunois, quoiqu'il connût bien que, quand il voudroit ses prétentions, seroient plus assurées que les siennes, & qu'il ne pouvoit gueres avoir de rival plus redoutable malgré la difference de leurs âges & de leurs agrémens. Le Comte de Dunois aimoit aussi ce jeune Comte; il connut bien qu'il n'avoit fait nulle impression sur le cœur de Polignac, & qu'elle ne faisoit que s'en divertir comme les autres: mais il n'en fut pas de même de Sancerre; il craignit

sa galanterie , & Bigore avec sa gaité démêla finement les sentimens du Comte de Sancerre pour Polignac. Il avoit accoutumé de lui dire , depuis la tromperie qu'il lui avoit faite le jour de notre Pastorale , qu'il se vengeroit , & à la verité Sancerre s'y attendoit bien par quelque trait agréable de son esprit , mais non pas de la maniere dont il le fit ; elle est si plaisante , grandes Princesses , que je ne puis vous la taire sans vous cacher beaucoup du caractère de cet aimable garçon.

Une après-dinée , que la Reine étoit avec toutes ses Dames & ses filles dans une grande sale , & qu'on parloit à l'ordinaire avec beaucoup de liberté sur mille choses agréables , nous étions toutes assises sur des carreaux autour de la Reine , lorsque nous entendîmes un petit bruit s'élever vers la porte de la sale , & peu après y entrer deux hommes vénérables couverts d'habits extraordinaires & à l'antique , avec des barbes blanches jusqu'à la ceinture , ils conduisoient une Dame vêtue d'une façon étrangere , mais magnifique , dont le visage étoit caché. Ces deux Chevaliers anciens s'approcherent fort près de la Reine , sans lui faire aucun salut , & l'Inconnue s'étant mise à ses genoux , lui demanda premierement ses belles mains à baiser ; la Reine tout étonnée ne sçavoit que faire , elle la pria néanmoins de se relever.

» Jamais je ne partirai d'ici , dit la Dame prosternée ,
 » que n'ayez ouï mon déconfort. Je suis détenue cap-

» tive par deux beaux Tyrans, on ne sçauroit dire
 » lequel des deux est le plus aimable, ils sont pour-
 » tant grands & noirs, ils lancent des feux continuels;
 » & c'est merveille que je ne sois mise en poussière
 » depuis le tems qu'ils m'ardent si démesurément. Or,
 » Madame, il y a dans le même cachot où je suis,
 » un felon Chevalier qui pourchasse ma mort; il
 » veut se rendre maître de la Forteresse, prétend
 » corrompre mon beau Geolier, & plein d'astuce
 » on le diroit coi, tandis qu'il embesoigne tous ses
 » engins pour mettre à parfin ses entreprises. Las
 » moi pauvre chetive défolée Jouvancelle, ne sçais
 » à qui recourir! & guidée par ces doux que voilà,
 » Bonne-foi & Loyauté, j'ai délaissé ma prison pour
 » ce jourd'huy, aux conditions de m'y remettre, si
 » ne trouve un qui me venge de ce simulé ravisseur;
 » s'il y a donc quelque preux & hardi Chevalier
 » dans cette noble Cour, qu'il paroisse, & qu'il main-
 » tienne mon bon broit. La Reine qui rioit aussi-bien
 » que les autres de la plaisanterie, se tournant d'un
 » air gracieux vers la déconfortée: « Damoiselle ma
 » mie, luidit-elle, vous trouverez ici prou de Cheva-
 » liers, qui prompts à vous requiere vous feront volon-
 » tiers office.» Et alors le Comte de Dunois se levant,
 » s'approcha de la Damoiselle, & lui dit qu'il s'of-
 » froit pour la réparation du tort, & la pria de lui
 » dire le Fort qu'il falloit aller exploiter. « Je ne
 » me leverai jamais, Seigneur Chevalier, lui dit-elle,

» que vous ne m'accordiez un don : mais dites-moi
 » premierement qui vous êtes , car besoin m'est d'un
 » prude homme , & comme me semblez tel , dites-
 » moi comme tel Chevalier s'appelle. « Autrefois ,
 » reprit-il , on me nommoit celui de la Pucelle ,
 » maintenant je suis celui de la beauté. « Ah , Ah ?
 » Chevalier , repliqua la Damoiselle , pour Dieu ne
 » pouvois-je faire rencontre meilleure , avisez donc
 » à m'accorder le don requis. » Le Comte de Dunois
 le lui promit le plus sérieusement qu'il put , & la pria
 de lever son voile. » Si ferai dâ , repartit-elle ; ors
 » le don que m'avez octroyé est de saisir au corps
 » ce madré cauteleux. » Et lors donnant la main au
 Comte de Dunois , elle le mena vers Sancerre , & le-
 vant son voile , fit voir l'agréable visage de Bigore ,
 qui sans s'étonner des éclats de rire qui s'éleverent ,
 continua de parler ainsi : » Le voilà ce rusé qui
 » prétend cautelement se rendre maître du Fort ; voilà
 » ce beau Fort où je suis serf , poursuivit-il , mon-
 » trant Polignac ; voilà ce beau Geolier de mon es-
 » clavage qu'il veut gagner , & ses beaux yeux sont
 » les Tyrans adorables qui me consomment & me
 » font mourir. » Le Comte de Sancerre avec tout
 son esprit ne put se sauver de l'embarras où le piege
 du jeune Bigore le reduisoit ; on vit clairement sur son
 visage l'amour qu'il avoit pour Polignac , & qu'il
 avoit tenu si secret. Nous nous étonnâmes toutes
 d'avoir été si stupides , qu'il eût fallu la momerie du

246 HISTOIRE SECRETE

Comte de Bigore pour nous le faire remarquer. Polignac s'en troubla à son tour, & parlant sérieusement pour la première fois de sa vie à Bigore, elle lui dit qu'elle ne trouvoit nullement bon qu'il la prît pour le but de ses railleries. Le Comte de Dunois fut le premier à l'appaiser, quoiqu'il eût quelque inquiétude de ce nouveau rival ; & Sancerre, après avoir été un moment déconcerté, fut bien-aise que Polignac pût croire qu'il l'aimoit ; & qu'il l'aimoit avec une retenue si difficile à accorder avec une grande passion.

Tous ces Amans ne faisoient pas de longs séjours à Loches où nous étions pour lors, ils alloient & venoient : le Comte de Bigore faisoit plus aisément ce qu'il vouloit, par la liberté que son humeur lui donnoit, & parce que sa mère étoit presque toujours avec la Reine.

Le Comte de Dunois observa avec assez de soin, si Sancerre ne faisoit point quelque progrès sur l'esprit de Polignac : mais il vit avec plaisir que tous ses soins étoient perdus auprès d'elle. « Quoique l'on fasse, lui disoit un jour le Comte de Sancerre, on ne peut apprivoiser votre cœur & l'accoutumer à souffrir seulement qu'on vous aime. J'ai pris une route toute différente de celle du Comte de Dunois & du jeune Bigore, ma discrétion ne m'a pas plus avancé auprès de vous que les marques de passion qu'ils vous ont données les y a établis eux-

» mêmes ; je vous ai étudiée avec soin , j'ai cru qu'un
» caractère retenu vous toucheroit, & je m'apperçois
» avec douleur que mon respect & mon amour vous
» ont fait aussi peu d'impression l'un que l'autre. Polignac lui répondit avec sa froideur accoutumée ; & une fois que le Comte de Dunois s'en retournoit. « Je
» vous laisse , Madame , lui disoit-il , en garde à
» vous-même ; je n'ai pas une peine excessive de laisser mes rivaux auprès de vous , quoique plus jeunes
» que moi ; jusqu'ici je ne crains rien encore : Veuillez le Ciel qu'un plus heureux que nous ne paroisse
» jamais ; quoi qu'il arrive , on ne vous aimera point
» plus véritablement que je fais. Regardez-moi comme votre amant , ou comme votre ami , il ne
» tiendra qu'à vous que je puisse devenir encore
» quelque autre chose. »

C'est ainsi , grandes Princesses , que Polignac étoit servie par trois hommes si aimables chacun dans leur différente manière , lorsque le Comte d'Angoulême fut exilé , & qu'on choisit le lieu de sa retraite parmi nous. Souveraine contra en cet endroit aux Princesses l'arrivée du Prince à Loches ; comme dans ce moment elle disoit à la Reine un songe qu'elle avoit fait ; la froideur qu'elle lui remarqua pour elle , comme elle s'en plaignit le soir dans le jardin à Polignac , qui n'avoit nulle indulgence pour sa passion , & qui condamnoit fortement tous les engagements du cœur. Elle voulut pourtant sçavoir son histoire : &

comme le Prince les écouloit dans ce moment avec Comines, car elle avoit sçu depuis toutes ces choses-là, elle passa ensuite à la curiosité que Polignac eut de le voir. Ce fut dans une Tribune qu'elle le vit pour la première fois, à la Messe de la Reine; là elle fut frappée, & frappée mortellement de la vue de ce Prince, qu'elle trouva assez aimable pour excuser Souveraine; elle dit que dès qu'elle avoit senti son mal, elle en avoit eu une confusion extrême, & un dépit qui lui aidâ d'abord à surmonter une inclination qu'elle trouvoit si injuste; que le soir même étant encore à la promenade avec Souveraine, elle lui avoit avoué qu'il étoit bien-fait, mais qu'elle avoit cherché à lui trouver cent défauts, & qu'enfin, quoique sa santé fût entièrement rétablie, elle avoit feint encore quelques langueurs, & avoit inventé cent prétextes pour n'aller point chez la Reine, afin de ne voir pas le Prince dont l'idée persécutante ne la quittoit pas d'un seul moment; que la Reine l'étant un jour allé voir, avoit amené avec elle le Comte d'Angoulême, & que ce Prince piqué contre Polignac parce qu'il sçavoit qu'elle lui croyoit peu de bonnes qualités, voulut la convaincre du contraire, & se fit une vanité de lui montrer tout son esprit, & des sentimens dont la beauté acheva de vaincre cette pauvre fille, qui se trouva bien empêchée de la situation de son cœur, & très-embarrassée à cacher une impression si tendre. Elle le fit pourtant avec

une prudence égale à la résistance qu'elle faisoit à sa passion , & je me souviens que quoiqu'elle me parlât toujours de lui , je ne m'apperçus jamais de la vérité , & je regardois ce qu'elle m'en disoit , comme un effet de sa complaisance à m'entretenir d'un homme que je lui avois avoué que j'aimois. De ce récit Souveraine passa à ce qui étoit arrivé au tombeau d'Agnès , entr'elle , Rouci , le Prince & Polignac : elle montra aux Princesses toutes ces écritures en petits points ; car quoiqu'elle en eût perdu la memoire, comme Polignac avoit eu le tems de conserver la sienne dans l'oisiveté de son Couvent , elle les avoit redits à Souveraine , qui avoit écrit tous ces vers , & qui les présenta aux Princesses. Elle reprit son récit en continuant qu'après bien des pensées toutes cruelles & différentes , elle executa le dessein qu'elle avoit pris de venir en Bourgogne. J'avois été témoin d'une partie de ce que je viens de vous dire , continua Souveraine , & pour ce qui me reste à vous conter , vous l'allez voir précisément , comme Polignac me l'a dit.

On ne peut rien sentir de plus douloureux que ce que sentit ma compagne , quand elle connut , par ce que je lui avois redit , que le Comte d'Angoulême aimoit une personne , & l'aimoit assez pour m'en faire le bizarre aveu. Il faut avouer que cette conduite étoit celle d'un honnête-homme , & il seroit à souhaiter que tous les amans en usassent ainsi : mais

celles qui sont l'objet d'un si terrible aveu appellent ce procédé barbare, & elles n'ont point de nom assez rude pour exprimer l'offense qu'on leur fait.

Après mon départ les choses se passoient à Loches à peu près de la maniere que j'ai tâché de vous le faire concevoir ; les Courtisans alloient & venoient, & il n'y avoit que le Prince que son exil y fixoit. Comme Polignac lui agréoit par son humeur & par son esprit, il lui parloit plus qu'aux autres Dames, il se plaisoit avec elle, & par des soins innocens & des complaisances naturelles, il acheva de lui gâter le cœur ; c'est-à-dire, il l'obligea de se flater que ne lui étant pas indifferente, elle avançoit insensiblement dans son inclination, & peu après elle crut en être aimée.

Le Comte de Bigore toujours intéressé auprès de Polignac, & dont la pénétration étoit infinie, démêla bientôt ce qu'elle cachoit si bien à tout le monde, & qu'elle eût souhaité se cacher à elle-même ; il examina le Comte d'Angoulême, il s'aperçut qu'il étoit prévenu ailleurs, & qu'il n'étoit point pour Polignac ce qu'elle étoit pour lui. Comme il eut un dépit extrême de l'erreur de cette fille, & qu'il la connoissoit glorieuse, il résolut de lui en faire honte, croyant que ce seroit un moyen pour la guérir de son égarement : mais ce ne fut point en lui parlant en particulier, & en amant pénétré de son injustice, ce fut à sa maniere ordinaire, avec une

raillerie fine & hardie qu'elle seule put entendre : tellement qu'étant dans la chambre de la Reine, où le Comte d'Angoulême étoit & le Comte de Dunois, après quelques traits de sa gaieté accoutumée, & dont on lui fit la guerre : « Moi, dit-il, je » ne suis plus gai ; & le moyen que je le sois ? mes » beaux tyrans sont en tristesse, ils n'ont plus que » des regards confus, interdits, & leur langueur » extrême semble menacer le cœur de quelque malade. » Polignac rougit, s'embarrassa, & n'entendit que trop bien la malice de Bigore ; les autres en rirent : mais la Reine par un coup d'œil qu'elle appuyait sur Polignac, lui fit entendre qu'elle partageoit son secret avec elle & avec le Comte de Bigore ; son amitié même pour ma compagne lui fit avoir du chagrin de ce que ce jeune homme avoit compris ; & dès le jour même la faisant appeler dans son cabinet, elle lui parla avec une bonté charmante. « Belle Polignac, lui dit-elle, je trouve à propos » que nous ne différions pas davantage à expliquer » les petits points qui se firent au tombeau d'Agnès ; » je vous aime, ne craignez pas que je sache vos » pensées : plutôt à Dieu que le jeune Bigore ne les eût » pas pénétrées ; c'est ce qui m'oblige à avancer votre confusion & à vous en parler. Je suis fâchée, » puisque votre cœur devoit se toucher, qu'il n'ait » pas été sensible à la passion de Sancerre, ou à » l'ambition d'épouser le plus grand de tous les

252 HISTOIRE SECRÉTTE

» hommes ; car si vous eussiez été femme du Comte
 » de Dunois, votre sagesse m'auroit répondu de
 » vous. Vous êtes à plaindre d'aimer le Comte d'An-
 » goulême, c'est une fatalité, qu'il rende malheureuses
 » les filles que j'aime ; nous n'avons perdu la pauvre
 » Souveraine que par le desespoir qu'elle a eu du
 » changement de ce Prince, il l'a aimée tendrement ;
 » mais il est sur qu'il aime une autre personne , &
 » ces vers que j'ai enfin entendus me le confirment
 » assez. » Alors la Reine tirant un papier , où tous
 ces points étoient marqués , expliqua ceux du Comte
 d'Angoulême , & ce fut avec un chagrin horrible
 pour Polignac. » Ceci vous cause de la peine , lui
 » dit la Reine, je compris trop que vous en ressentiez
 » déjà , & pour vous faire voir que j'entendis les vô-
 » tres , n'est-il pas vrai que ces points

J. C..... Q.. M.. C.... N. P..... S. T.....

J. D..... L'.... D'.. P..... A.....

S. P..... M'..... D. T... T.... I.....

M... L'.... F.... E.. V....

» Veulent dire :

Je croyois que mon cœur ne pouvoit se toucher ,

Je défiois l'amour d'en pouvoir approcher ,

Sa puissance m'étoit de tout tems inconnue :

Mais l'heure fatale est venue.

» Je vous l'avoue, Madame, reprit Polignac, qui
 » avoit eu le tems de se remettre, je m'expliquai assez
 » imprudemment, & je vis avec une douleur mortelle
 » que votre Majesté me répondoit ces paroles ;

A..... A T.. S..... U. R.... D. R.....
 E... E..... D. C.... L. D..... P.....
 L. M... M. P..... M.... T.....
 Q.. L. M..... D'.... S.....

Appelle à ton secours un reste de raison,
 Elle éloigne du cœur le dangereux poison.
 La mort me paroît moins terrible
 Que le malheur d'être sensible.

» Je ne vous puis exprimer, continua-t-elle, la
 » honte que je sentis, & je me souviens que votre
 » Majesté en eut pitié ; je me dis tout ce que j'avois à
 » me dire, comme je l'avois tant fait inutilement ;
 » Vous me parûtes, Madame, un juge plus severe
 » que ma propre vertu. Tout ce que j'ai à vous prote-
 » ster, c'est que si quelques malheureux regards ont
 » donné du soupçon de ma folie au Comte de Bigore,
 » je suis assurée que le Comte d'Angouleme est bien
 » éloigné de s'en flater. Pas un mot, pas une action
 » ne m'a trahie, & j'espère qu'il ne sçaura jamais
 » mon malheur. « Vous ferez bien, reprit la sage
 » Reine, de tâcher doucement de vous ôter cela de

» l'esprit. Ce n'est pas , continua-t-elle en soupirant ,
 » que je n'aye quelquefois oui dire que ces coups d'in-
 » clination sont bien souvent longs à guerir : mais
 » aussi je suis persuadée qu'une personne qui a du
 » courage & de la raison ne fait point un méchant
 » usage d'un penchant si malheureux , & que si elle
 » ne peut le surmonter , au moins elle sauve toute
 » sa gloire d'un peril si délicat.

C'étoit à peu près comme la Reine & Polignac se parlerent ; & peu de jours ensuite le Comte de Du-nois lui fit des propositions fort serieuses sur son éta-bissement. Elle reçut cet honneur avec respect. Le grand âge du Comte devoit le détourner de toutes pensées amoureuses. Ma compagne lui répondit avec rant d'esprit & de modestie , qu'elle l'enflamma en-core davantage. Enfin comme il la pressoit , en lui tenant la main , elle prit la liberté de serrer la sien-ne , se sentant touchée de beaucoup de reconnoissan-ce , & lui dit les larmes aux yeux en le quittant , qu'elle n'étoit pas destinée pour une si grande for-tune. Le Comte fut surpris , & ne sçavoit qu'imagi-ner d'un pareil discours ; il la pressa depuis plusieurs fois de l'expliquer : mais elle qui avoit parlé trop sé-rieusement , s'en étant repentie , le payoit de quelque mauvaise excuse.

Le Roi qui voyoit rarement la Reine , la vint voir en ce tems-là ; la beauté de Polignac l'éblouit , il l'avoua lui-même galamment : il dit qu'il s'étonnoit

qu'elle n'eût pas aurant d'amans qu'il avoit de sujets ; il eut une gaieté qu'on n'avoit pas coutume de lui voir , il demeura même à Loches plus qu'il n'avoit resolu : mais tout d'un coup il devint rêveur ; & un soir en sortant de table , il parla à Durefort & à Harcour , après quoi il s'approcha de Polignac qui étoit au rang des autres ; il lui parla aussi quelque tems tout haut : mais abaissant la voix , & s'approchant de son oreille , tout le monde se recula , « Je » veux vous apprendre une nouvelle conquête que » vous avez faite , aimable Polignac , lui dit-il , & » que vos beaux yeux vous ont acquise depuis que je » suis ici. « Est - ce encore quelque nouveau fort , » Sire , lui dit-elle en riant ? » car effectivement depuis que le Roi étoit arrivé à Loches , plusieurs Courtisans en étoient devenus amoureux ; on ne parloit d'autre chose & même hautement ; le Roi s'en étoit plusieurs fois diverti. C'étoit donc dans cette pensée qu'elle répondit au Roi de la sorte. « Est-ce quel- » que nouveau fort , Sire , reprit-elle , voyant qu'il » ne repondoit pas ? c'est si fort la mode de faire » semblant de m'aimer , qu'il se faut resoudre à voir » encore quelque jour cette comédie. « Non , dit le » Roi , celui qui vous aime n'est point marqué à ce » caractère ; il vous aime violemment , & plus lui » seul que tous les autres ensemble. M'en croirez- » vous , aimable Polignac , quand je vous dirai que » c'est moi , & que votre Roi lui-même se trouve

336 HISTOIRE SECRÉTTE

» heureux d'être au nombre de vos esclaves ? « Sei-
 » gneur , lui repliqua Polignac , votre Majesté veut
 » m'embarrasser : mais elle a dû voir que je me tire si
 » mal de la raillerie des autres , qu'elle peut bien
 » penser que que je ne sçauois soutenir celle que
 » vous m'adressez. « Vous voyez bien que je parle
 » serieusement , reprit le Roi ; vous avez trop de
 » beauté & d'esprit pour douter de mes paroles ;
 » faites-y reflexion : vous me devez quelque atten-
 » tion , & mes sentimens sont tels , que vous y pou-
 » vez trouver de quoi vous rendre heureuse. En di-
 » sant cela il la quitta , & s'avança vers la Reine. Po-
 » lignac demeura un peu confuse , & très-interdite de
 » ce que le Roi lui avoit dit. Sancerre l'aborda , &
 » lui parla. Le Roi remarqua qu'elle fut toujours dis-
 » traite pour tous ceux qui lui parlerent : mais le Com-
 » te d'Angoulême se trouvant enfin seul avec elle , le
 » Roi qui continuoit de l'observer , s'aperçut que
 » tout d'un coup le nuage qui l'envelopoit se dissipa ,
 » que ses yeux devinrent brillans , que sa belle humeur
 » revint, qu'elle s'entretenoit avec ce Prince dans toute la
 » liberté de son esprit , & que leur conversation eut un en-
 » jouement extraordinaire. Ces observations furent
 » cruelles pour le Roi & heureuses pour le Prince ; une ja-
 » lousie subite saisit l'ame du Roi , elle l'avoit déjà tour-
 » menté pour la charmante Jaquelin , & elle avoit produit
 » l'exil du Comte d'Angoulême ; celle-ci le fit finir , il lui
 » annonça à son coucher , & lui ordonna le lendemain

de s'en retourner avec lui , qu'il étoit dorénavant libre. Et comme le Roi s'en alloit avant de dire adieu à la Reine , il s'approcha de Polignac. « Je re-
» reviendrai bien-tôt , lui dit-il , je vous prie de
» songer à ce que je vous ai dit ; de mon côté je me
» mettrai en état de vous persuader de mes inten-
» tions , je desiré que les vôtres ne me soient pas con-
» traies. Il dit ces mots en passant , & n'attendit pas la réponse.

Le Comte d'Angoulême suivit le Roi , mais il ne revit pas Jaquelin : pour Polignac elle demeura très-affligée des discours que le Roi lui avoit tenus. Dès qu'il fut parti , elle alla toute alarmée en faire confidence à la Reine , qui lui avoua que c'étoit un grand malheur pour elle , que le Roi étoit violent & vouloit être absolu ; & comme Polignac lui répondit que peut-être cette fantaisie lui passeroit : « Il ne
» faut pas l'espérer , ma chere fille , lui dit-elle , je
» connois bien le Roi , votre sage resistance irritera
» sa passion , & il nous faut attendre à vous voir per-
» secutée ; avertissez-moi de tout , le remède peut-être &
» la bonté du Ciel nous fourniront des remèdes à
» quoi nous ne nous attendons pas presentement.

Si Polignac étoit inquiète de l'amour du Roi , l'absence précipitée du Comte d'Angoulême l'avoit tellement étonnée , & elle s'y attendoit si peu , qu'elle ne put résister à sa douleur : & cette vive douleur lui fit trop sentir une passion insurmontable ; cette séparation

Y

252 HISTOIRE SECRÈTE

la rendit encore plus piquante; elle la trouva si sensible, que pour la soulager en quelque sorte, elle ne put résister à l'envie qu'elle eut de faire en petit le portrait du Comte d'Angoulême, elle espéra que son imagination fidèle lui en représenteroit tous les traits. Elle sçavoit peindre admirablement; de maniere que comme elle ne pouvoit executer ce dessein dans sa chambre, où couchoit Harcour, elle alloit tous les jours au tombeau de la belle Agnès; c'étoit un lieu très-solitaire. Elle s'y plaçoit de sorte, qu'elle pouvoit n'être pas surprise, en refermant toutes ses couleurs dans une petite boîte: elle menoit une fille avec elle en qui elle se confioit, avec ordre de l'avertir si quelqu'un approchoit. Elle commença donc son ouvrage, & cinq ou six jours le mirent dans la dernière perfection. Vous en pouvez juger, continua Souveraine, puisque c'est le portrait que la Duchesse prit dans le desert de Polignac.

La dernière fois qu'elle touchoit à ce portrait, & qu'elle l'admiroit elle-même, la fille qui la suivoit dans ses promenades s'étoit endormie; & le Comte d'Angoulême ayant dit au Roi qu'il alloit dans ses terres, passa à Loches, ayant à rendre compte de quelque chose à la Reine: enforte que l'ayant entretenue, & ne devant partir que le lendemain matin, ne voyant point Polignac qu'il estimoit, il la chercha; & ayant appris qu'elle alloit souvent au tombeau de la belle Agnès, il y alla. Il l'apperçut de loin;

& quand il fut plus près, il la vit occupée à peindre; il s'avança sans faire de bruit derrière elle. C'est ici, grandes PrincesSES, où je manque d'expressions pour vous faire comprendre l'étonnement du Comte d'Angoulême aussi grand qu'il le fut, quand il connut son portrait, & que Polignac le faisoit.

L'amour qui avoit conduit les pinceaux de cette fille ouvrit tout d'un coup les yeux du Prince; il se crut aimé, & ne songeoit qu'à s'en retourner doucement pour éviter la confusion que sa présence causeroit à Polignac, (car elle a sçu depuis ces choses-là) quand au premier pas qu'il voulut faire, une branche toucha la broderie de ses habits avec assez de bruit, pour faire tourner la tête à Polignac.

Bon Dieu! que devint-elle? quelle douleur! Je me suis imaginée la voir, au recit qu'elle m'en a fait: Elle poussa d'abord un grand cri; elle le regarda ensuite comme lui demandant merci, & un moment après elle ferma les yeux, & se laissa tomber comme morte.

Le Prince effrayé, courut d'abord à elle, & ramassant ce portrait & les couleurs, il les mit promptement dans la boîte, afin qu'un autre accident ne rendit pas la douleur de ma compagne éternelle, si quelqu'autre encore voyoit sa fatale occupation. A tout ce bruit la fille qui s'étoit endormie se reveilla & vint au secours de sa maîtresse; on lui jeta sur le visage de l'eau d'une fontaine qui étoit près de là,

& qui la fit revenir : & en reprenant ses sens, elle se trouva entre les bras de ce Prince si cheri.

Le Comte faisant un effort sur lui-même , lui demanda simplement comment elle se portoit ; elle soupira , & tournant la tête de l'autre côté : « Assez » bien , lui dit-elle , pourvu que je ne vous voye » plus. « Vous n'aurez plus long-tems à souffrir » lui dit-il , ne sçachant ce qu'il disoit , je pars demain matin. « Ha ! pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui , reprit-elle en se levant ? mais vous êtes » venu , continua-t-elle en le quittant , je ne puis » empêcher que cela ne soit.

Le Comte d'Angoulême partit en effet comme il l'avoit dit à Polignac ; elle n'eut garde du reste du jour d'aller chez la Reine : elle se mit au lit , où elle se laissa dévorer à tous ses chagrins. Je vous abrègue ce qu'elle m'a dit bien au long , & qui sert peu à l'histoire ; vous sçavez seulement que le Comte de Sancerre la fit demander en mariage : la Reine trouvant la chose avantageuse pour Polignac , lui dit qu'elle la lui proposeroit , & que si elle y consentoit , elle y donnoit de bon cœur son agrément. Polignac qui étoit encore dans le fort de sa douleur , refusa le Comte de Sancerre , mais elle le refusa honnêtement. Tous les adoucissmens qu'elle apporta à ce refus ne le desespérèrent pas moins ; & pour achever de combler son ennui , le Roi arriva dans le tems qu'on s'y attendoit le moins : & ayant appris la demande du

Comte de Sancerre , il lui fit défendre de penser jamais à Polignac , & de se trouver de sa vie aux endroits où elle seroit.

Cette violence du Roi éclaira le courtisan , on connut enfin son amour , & lui-même n'en fit plus de mystère , il lui fit des presens magnifiques , qu'elle refusa d'abord , mais qu'elle prit enfin par ordre de la Reine : & cette Princesse & elle étoient bien embarrassées à ménager l'esprit du Roi , & à l'empêcher de se jeter dans le dernier dérèglement ; il la persécutoit d'une façon étrange , il vouloit qu'elle quittât la Reine , qu'elle le suivît , il prit enfin un caractère qui lui parut odieux.

Le Comte de Dunois , qui voyoit grossir l'orage , qui sçavoit qu'il y avoit tout à redouter de l'humeur du Roi , & qui étoit touché de la peine de Polignac , lui proposa de l'épouser pour finir tous ses embarras , & de se retirer dans quelque'une de ses maisons , sçachant bien que le Roi n'oseroit lui faire de violence , ni lui rien dire aussi-tôt qu'elle seroit sa femme. Polignac soupiroit quand ce fameux guerrier lui parloit de la sorte ; elle aimoit trop le Comte d'Angoulême pour se résoudre à se donner à un autre.

Cependant le Roi vouloit qu'elle consentît à ses desirs , & après avoir tant parlé en amant , il prit enfin le ton de maître ; ce ton effraya ma compagne. « J'ai assez attendu , lui dit-il un jour , j'ai » tout employé , prieres , soins , tendresse , rien ne

262 HISTOIRE SECRÉTTE

» m'a réussi ; ceux de qui vous dépendez , & qui
 » connoissent la vraie grandeur & l'obéissance qu'on
 » doit à son Roi , consentent que vous me suiviez ,
 » & que vous soyez élevée auprès de moi à un rang
 » où vous serez absolue sur toutes choses comme
 » sur mes volontés. « Ha ! Seigneur , s'écria-t-elle ,
 » que me dites-vous ? Ai-je des parens assez lâches
 » pour écouter ce que vous me proposez ? Et vous »
 » Seigneur , pouvez-vous tourmenter si long-tems
 » une infortunée , & vouloir la contraindre à une
 » chose à laquelle elle ne peut penser seulement sans
 » fremir ? « Polignac , reprit le Roi , je suis las de
 » vos refus , une affaire pressée m'arrache d'auprès
 » de vous : mais j'y reviendrai dans douze jours pré-
 » cisement , & songez que dans ce tems-là je ne
 » veux plus trouver de résistance ; je suis maître dans
 » mon Etat , je pretens être obéi. Préparez - vous
 » donc à quitter la Reine & à venir avec moi , & ce
 » fantôme d'honneur qui vous trompe , & que vous
 » aimez tant , s'évanouira aux yeux du public ; car
 » tout le monde vous voyant auprès de moi ne dou-
 » tera plus que vous ne soyez devenue raisonnable ,
 » & que vos complaisances ne satisfassent mon a-
 » mour. » Polignac eut beau prier le Roi de changer
 » de résolution , de tarder plus long-tems à revenir , rien
 » ne le fléchit , prières , soupirs , ni larmes , il partit sans
 » s'être adouci. Elle courut toute effrayée chez la Rei-
 » ne , qui pleura volontiers avec elle , & qui après

mille-expediens qu'elles proposèrent toutes deux, n'en trouverent point de meilleur que de s'adresser au Comte de Dunois: « Car, disoit la Reine, si vous
 » ne l'épousez pas, comme vous dites que vous ne
 » sçauriez vous y résoudre, il faut fuir, ma chere
 » Polignac, & il n'y a ni Couvens ni asyles en Fran-
 » ce pour vous, il faut en sortir, & le seul Comte de
 » Dunois vous peut aider dans un malheur comme
 » le vôtre. »

Polignac ayant goûté les raisons de la Reine, envoya dès le lendemain prier le Comte de Dunois de la venir voir dans sa chambre, le Roi lui ayant fait donner un appartement; il la trouva dans une tristesse excessive & dans un abattement qui lui fit pitié. Quand il fut assis elle voulut parler, mais elle ne put, ses larmes étoufferent sa parole, enfin elle lui dit avec une peine extrême au milieu de mille sanglots: « Vous me voyez bien malheureuse, Sei-
 » gneur, mais je le suis plus encore que vous ne le
 » sçavez, & que vous ne pouvez-vous l'imaginer. Elle s'arrêta-là malgré qu'elle en eût. Le Comte la pria de lui dire en quels termes elle en étoit avec le Roi; elle lui conta ses menaces, & le dessein inébranlable qu'il avoit fait de l'emmener avec lui dans douze jours. Le Comte voyant les choses reduites à l'extrémité, s'offrit de l'épouser sur le champ, & de l'affranchir par là des persecutions du Roi: mais Polignac que sa passion dominoit pour le Comte d'Angoulême, &

264. HISTOIRE SECRÉTTE

qui avoit un autre dessein demeura assez de tems sans parler, & prenant en tumulte & sans réflexion un parti hardi, & qu'elle crut nécessaire : « Je vais vous é-
 » tonner, Seigneur, repartit-elle ; mais vous connoi-
 » trez du moins par ma confiance, que rien ne peut
 » être pareil à l'estime que j'ai pour vous. Je ne me-
 » rite plus la vôtre, continua-t-elle, je ne la merite
 » plus ; apprenez, Seigneur, les foibleffes d'un cœur,
 » que jusques ici vous avez cru insensible. J'aime,
 » Seigneur, & puisque je me refous à vous faire un tel
 » aveu, je ne m'amuserai pas à vous faire une ri-
 » dicule finesse en vous taisant le nom du Comte
 » d'Angoulême. C'est lui, Seigneur, continua-t-elle,
 » en voyant l'étonnement & la douleur sur le visage
 » de cet illustre Comte ; c'est lui qui a sçu toucher
 » mon cœur, & qui n'a jamais connu une passion que
 » je deteste. Il ne m'aime point, il ne m'aimera jamais ;
 » ce n'est pas l'esperance d'être à lui, qui me fait refuser
 » l'honneur que vous voulez me faire ; je sçais que
 » le Comte d'Angoulême est attaché ailleurs : mais,
 » Seigneur, il faut un cœur tout entier pour l'illustre
 » Comte de Dunois, je ne suis plus digne de lui. Je
 » ne vous dirai point que j'ai fait cent efforts pour
 » surmonter une inclination si funeste ; je la sentis à
 » la premiere vue du Comte d'Angoulême ; je l'ai
 » vainement combatue depuis ; j'ai tout appelé à
 » mon secours, raison, orgueil & sagesse, j'ai cédé
 » malgré moi, Seigneur, ne me haïssez pas ; qu'un
 » tel

» tel aveu vous fasse pitié ; plaignez-moi , Seigneur ,
 » je vous demande votre pitié.

Le Comte de Dunois fut très-rouché d'un discours si peu attendu & si peu ordinaire, il garda un long silence ; il le rompit après un peu de consultation avec lui-même. « Madame, lui dit-il, je vous plains ;
 » vous voulez que je vous plaigne , mais je veux
 » vous servir aussi : Dites-moi ce que vous voulez
 » que je fasse. » Lors Polignac lui conta ce que la Reine & elle avoient pensé, qu'il falloit qu'elle sortît du Royaume. » Vous en sortirez , Madame, re-
 » prit-il , vous en sortirez ; jamais vous ne m'avez
 » été plus chere , jamais ma passion n'a été si vio-
 » lente , & je vais , puisque vous le voulez , me sépa-
 » rer de vous pour jamais : je suis dans un âge qui
 » ne me permet plus de grandes esperances , & se-
 » lon toutes les apparences , nous ne nous verrons
 » plus. Nous ne nous verrons plus , reprit ce grand
 » homme, en se faisant quelque violence ; & se levant
 » pour cacher une foiblesse qu'il avoit peine à retenir :
 » je vais donner ordre à votre départ, à la sûreté & à la
 » bienfiance de votre fuite. En disant cela, il la quitta,
 & mit en effet si bien ordre à tout, que le quatrième jour Polignac fut en état de partir. Elle avoit feint d'être malade, & les Messagers que le Roi lui envoyoit la voyoient toujours dans son lit. Durant tout ce tems le Comte de Dunois parut aussi tranquille qu'à son ordinaire , & l'on n'auroit pas dit à le voir, qu'il étoit

Z

chargé du soin d'une chose qui lui faisoit une si horrible peine.

La Reine qui étoit avertie de tout , vint dire adieu à Polignac ; ce ne fut pas sans bien répandre des pleurs. Cette sage Princesse lui dit les choses du monde les plus généreuses ; elle l'embrassa mille fois , & la pria de lui donner souvent de ses nouvelles par le moyen de son illustre protecteur.

Polignac pensa mourir aux pieds de la Reine ; & en prenant le dernier congé du Comte de Dunois , qui lui dit des choses que je ne me sens pas capable de pouvoir repeter , elle partit enfin ma déplorable compagne , avec une femme d'une condition & d'une vertu que tout le monde connoissoit ; deux Gentilshommes & un valet de chambre du Comte de Dunois firent son escorte , & eurent soin de la conduire. Le Comte avoit choisi la Bourgogne pour la retraite de Polignac , parce que le feu Duc & le Roi étoient toujours en guerre : mais encore afin que si le Roi venoit à soupçonner que le Comte de Dunois eût favorisé sa fuite , il ne pût croire qu'elle fût en Bourgogne , le Comte ayant marqué toute sa vie une haine insurmontable contre toute la Maison de Bourgogne.

Polignac ne se crut en sûreté que dans la première ville de vos Etats ; elle y séjourna assez de tems pour y apprendre les fureurs du Roi , quand à son retour à Loches il ne l'avoit plus retrouvée. La

vertueuse Reine eut à en souffrir ; il ne témoigna point qu'il pensât que le Comte de Dunois eût part à cette fuite : mais il fut persuadé que c'étoit un coup de Sancerre ; & comme on ne sçavoit pas où il étoit, le Roi tint pour assuré qu'il avoit enlevé Polignac. « Au hazard de vous avoir déplû , Sire ,
 » lui dit le jeune Comte de Bigore , une fois qu'il
 » le trouva dans un intervalle plus doux je voudrois
 » être capable d'un si beau crime : & puisque mon
 » Roi ne possède pas la plus belle personne de l'univers , je voudrois en être l'heureux ravisseur ; je ne
 » puis souffrir que Sancerre , ou quelqu'autre , quel
 » qu'il puisse être , en soit le maître. Le Roi qui souffroit ses saillies , lui avoit parlé très-souvent de sa douleur , & avoit donné tant de liberté à Bigore , que l'on ne doit pas s'étonner de celle-ci.

J'avois oublié de vous dire , grandes Princeffes , que Polignac ne put jamais se refoudre à partir & à quitter la France , sans se donner la foible consolation de faire sçavoir ses sentimens au Comte d'Angoulême , qui devoit repasser à Loches dans deux jours , & qui ensuite alla vous trouver à Ruere. Elle lui écrivit donc , & laissa sa lettre à Victoire Palavicini , qui étoit favorite de la Reine , & qui lui promit de ne la rendre qu'en mains propres à ce Prince ; ce qu'elle fit au moment qu'elle put lui parler en particulier. Voici ce qu'elle contenoit :

Zij

JE quitte mon pays , je quitte tout ce qui faisoit l'attachement de ma vie ; les persecutions du Roi m'y contraignent , j'y pouvois trouver un remede avantageux , mais qui m'auroit été cruel , ne pouvant me donner à un autre , quoique je ne puisse esperer d'être à vous. Adieu , Seigneur , je m'explique ainsi librement pour la premiere & la derniere fois , puisque selon toutes les apparences vous n'entendrez jamais parler de la malheureuse

POLIGNAC.

Quoique le Comte d'Angoulême ne l'aimât point , il fut attendri de cette lettre , & se plaignit au Ciel de la destinée qu'il avoit en lui de rendre deux personnes comme Polignac & moi si miserables. Il partit de Loches pour venir à Ruere , & passa sans le sçavoir dans la ville où étoit la pauvre Polignac , qui s'ennuyant dans un lieu si désagréable , aima mieux demeurer à la campagne , où elle avoit au moins la liberté de l'air & de la promenade : mais comme elle ne vouloit pas de belles maisons de peur d'être remarquée , l'Ecuyer du Comte de Dunois lui fit accommoder cette charmante petite retraite de la maniere que nous la trouvâmes , & la choisit ainsi près de la Cour , afin d'être plus à portée d'avoir des nouvelles de France. Elle y passa quelques mois dans une tranquillité que rien ne troubloit que les agitations de son ame. La Reine lui faisoit souvent l'honneur de lui écrire , & ses amies particulieres , quoiqu'elles ne fussent pas en quel endroit de la terre elle étoit,

Elle avoit dans sa retraite tout ce qui pouvoit l'amuser, des livres, des instrumens, & toutes les commodités imaginables : & à la solitude & à sa passion près, elle avoit tout ce qu'elle eût pu desirer ailleurs, tant il est vrai que les soins & la magnificence du Comte de Dunois avoient sçu pourvoir à tout. Elle apprit par un de ses Gentilshommes, qui étoit allé à Ruere chercher ses lettres, que le Comte d'Angoulême y étoit, & qu'il n'avoit point de suite ; elle ne sçut d'abord que penser : mais ramassant ensuite mille choses qui lui revinrent dans l'esprit, elle s'imagina qu'il falloit qu'il fût amoureux de l'une ou de l'autre Princesse de Bourgogne ; & se ressouvenant ensuite de quelque particularité, elle arrêta sa pensée sur vous, Madame, dit Souveraine en parlant à l'Archiduchesse.

A peine se fut-elle confirmée dans cette croyance, qu'il lui prit un grand desir de revoir le Prince ; elle lui écrivit donc un mot pour le prier de la venir trouver, & en chargea le Gentilhomme qui l'avoit vu. Il ne put aborder le Prince, parce que c'étoit le jour que le Duc partoît pour l'armée ; tellement que cet homme s'en retourna de peur d'inquiéter Polignac. Il lui causa une merveilleuse surprise quand il lui dit qu'il m'avoit reconnue parmi les Dames des Princeses. Elle ne sçavoit que croire ; ma presence en ce lieu troubla de nouveau sa fantaisie, elle ne sçut si le Prince ne se feroit point renflamé de nouveau

pour moi : enfin elle pria ce Gentilhomme de retourner le lendemain ; il trouva le Comte d'Angoulême , & le trouva seul. Il ne le surprit pas médiocrement de lui apprendre que ma compagne étoit si près de lui. Il fut d'abord embarrassé de la prière qu'elle lui faisoit de l'aller voir : mais se déterminant après une petite irresolution , il dit au Gentilhomme de l'attendre ; que sur le soir ils iroient ensemble : en effet il monta à cheval à l'heure qu'il l'avoit dit , & se rendit à la retraite de Polignac. Elle m'a confessé qu'elle rougit d'abord qu'elle le vit : mais se remettant bientôt , après que le Prince eut assez témoigné sa surprise de la voir en ce lieu , & de le trouver si agreable , & qu'ils eurent parlé de la douleur du Roi sur son départ , & de la générosité du Comte de Du-nois , le Prince évitant avec adresse de rien dire devant ma compagne qui eût relation à la moindre apparence des sentimens qu'elle avoit pour lui : » Seigneur , lui dit-elle , pour suivre sa resolution & » pour satisfaire sa curiosité , on m'a dit que Souveraine est à la Cour de Bourgogne. » Le Prince lui confessa la vérité , & sans témoigner avoir nulle part à mon séjour en ce pays-là , il lui conta la moindre partie de ce qui m'y retenoit , puisqu'il ne parla pas de lui. Polignac vit dans le Comte d'Angoulême une certaine manière de dire les choses , qui lui fit voir bien clairement qu'il n'étoit pas plus échauffé pour moi qu'il l'avoit paru à Loches ; ensorte que cessant de parler de moi , elle passa à la beauté des Dames

de la Cour & ensuite à celle de la Duchesse : ils s'étendirent sur ses louanges, « Et la Princesse de Bourgogne, » Seigneur, reprit-elle n'en dirons-nous rien ? Et s'apercevant que le visage du Prince se couvrit d'une rougeur éclatante : » Ne m'en direz-vous rien, Seigneur, continua-t-elle ? Attendez-vous que je vous en parle ? De grace, dites-moi la vérité, vous aimez cette Princesse ; ne craignez pas qu'un intérêt particulier m'engage à vouloir connoître vos sentimens : je les sçais ; vous sçavez aussi que les miens se sçavent régler, & si je n'ai pas été malheureux de les porter où je l'aurois dû, vous n'ignorez pas aussi que c'est bien malgré moi que vous en avez eu quelque connoissance ; nos entretiens ne seront pas bien frequens sur ce sujet, je vous promets qu'ils ne vous fatigueront guères : accoutumée à vous fuir, je puis aller encore en des lieux où le sort ne pourra nous faire retrouver, c'est pourquoi puisque je vous vois presentement, avouez-moi, pour me consoler de n'avoir pu toucher votre cœur, que ce bonheur étoit réservé à une Princesse que l'on dit être si parfaite. « Madame, » lui dit le Prince, résolu de n'avoir point recours à un lâche artifice, je ne puis mieux me justifier de ne vous avoir pas aimée qu'en vous avouant que j'adorois la Princesse dont vous parlez ; & qui ne livre pas son ame toute entiere aux charmes de la belle Polignac, il faut qu'il en ait déjà fait un

272 HISTOIRE SECRÉTTE

» sacrifice aux beautés de la Princesse de Bourgo-
 » gne. Oui , Madame , j'avois la gloire de servir
 » cette charmante Princesse avant que j'eusse jamais
 » eu l'honneur de vous voir ; ainsi je ne suis pas si
 » coupable de vous avoir résisté ; & s'il ne m'étoit
 » pas permis d'avoir pour vous des sentimens d'une
 » certaine maniere , je n'ai pu du moins vous refuser
 » tout mon respect & toute mon admiration.

Polignac sentit toute la force de cet aveu : mais comme elle s'y étoit préparée , elle cacha ce qu'il y avoit de dur pour elle au fond de son cœur , & paroissant tranquille , elle parla sur ce sujet au Prince avec beaucoup de générosité , & hors quelques regards tendres , elle se tira bien de cette conversation , à l'adieu près. Le Prince lui dit qu'il partoît le lendemain pour la France , & lui demanda si elle ne le vouloit pas charger de ses commissions. Elle lui dit qu'elle lui enverroit des lettres pour la Reine & pour le Comte de Dunois : elle écrivit aussi à quelques-unes de ses compagnes , & le pria de ne leur pas dire l'endroit où elle étoit , ni qu'il l'eût vue. Après quoi l'adieu se fit entre ces deux personnes , avec une entière liberté du côté du Prince , & un saisissement si plein de violence de celui de Polignac , qu'elle ne put parler : quelques soupirs entrecoupés marquerent seulement ce qu'elle auroit bien voulu cacher. Dès que le Prince fut parti , elle s'abandonna à une affliction démesurée ; je passe tout ce qu'elle m'a dit : sa passion lui parut aussi vive , que si elle eût été toute nouvelle ,

& la perte de ses esperances l'affligea autant que si elle ne s'y fût pas attendue.

Elle vivoit dans cette langueur quand vous vous avisâtes d'aller visiter son desert, dont on vous avoit conté tant de merveilles ; & le soir comme elle y entra, & qu'elle voulut chercher le portrait du Comte d'Angoulême, qu'elle se souvint d'avoir laissé sous le chevet de son lit, elle fut surprise de ne l'y plus trouver : elle chercha par tout, & elle remarqua un desordre dans sa chambre & dans son cabinet qui n'étoit pas ordinaire. Ses femmes en furent étonnées aussi : & comme une d'elles fut allée pour s'informer si quelqu'un n'étoit point venu, elle aperçut la petite paysanne auprès de sa mere, qui lui montrait tous les rubans & quelques pieces d'or qu'on lui avoit donnés, en contant à sa mere ce qui s'étoit passé. Cette fille qui l'entendit, courut le dire à Polignac, qui fit venir la petite fille, & qui sçut tout ce que nous avons fait ; elle ajouta, que suivant de loin ses belles Dames, elle en avoit vu bien d'autres, & quantité d'hommes à cheval environ à deux cens pas de la maison. L'Ecuyer du Comte de Dunois assura qu'il falloit que ce fussent les Princeesses. Polignac n'en douta pas, & passant dans son cabinet, elle se plongea dans la plus amere douleur qu'elle eût encore ressentie ; elle ne balança pas à croire que le Comte d'Angoulême ne l'eût trahie, qu'il ne vous eût découvert son asyle, & qu'emporté par une vanité qui n'est que trop ordinaire aux hommes, il ne

274 HISTOIRE SECRÉTTE

se fût fait un mérite auprès de la Princesse de l'inclination qu'elle avoit pour lui. Cette pensée dure à son amour & insupportable à son orgueil, pensa la faire mourir de dépit, « Tu ne me verras point, s'écria-
 » t-elle, odieuse Princesse, tu ne me verras point ;
 » le plaisir de ma vue ne rendra pas ton triomphe
 » plus parfait. Je te fuirai par-tout : tes propres Etats,
 » sont d'une assez grande étendue pour me cacher
 » & pour me dérober aux yeux de l'inhumain, qui
 » rit de ma peine, & qui t'en fait un sacrifice avec
 » tant d'insolence. » Après quelques reflexions, qui ne servoient qu'à accroître ses mortelles douleurs, elle fit appeller les Gentilshommes du Comte de Dunois, & les supplia que dès le lendemain elle pût s'en aller d'aussi bonne heure qu'il seroit possible. Ils lui parurent tout prêts à lui obéir, & lui demanderent en quel lieu elle vouloit aller. Elle consulta long-temps avec eux ; enfin par l'avis de l'un des deux, elle convint que ce seroit à Gand. Cet homme lui dit qu'il avoit un beau-frere qui étoit considéré dans cette ville, & chez qui elle seroit commodement, ayant une belle maison, & où sa sœur rendroit sa retraite aussi agreable qu'elle le pourroit. Polignac consentit à prendre ce parti ; & sans différer, dès le lendemain, toutes choses étant préparées pour son voyage, elle se mit en chemin pour se rendre à Gand. Voilà pourquoi nous ne la trouvâmes plus, & quand vous fûtes à cette Ville, elle s'y tint cachée, & après la mort du Duc, elle ne craignit point que vous sçussiez

qu'elle y fût tant par sa maniere de vie retirée , que par les desordres qui survinrent. Peu de tems après elle y reçut des nouvelles de la Reine & du Comte de Dunois , qui lui apprirent que le Roi ayant enfin sçu le lieu où étoit le Comte de Sancerre , l'avoit fait prendre & renfermer dans une prison avec une rigueur excessive , & avec menace de le faire mourir s'il ne lui rendoit pas Polignac ; que dans l'apprehension qu'en eut Budos , parente & amie de Sancerre , elle n'hésita point à dire au Roi qu'il étoit innocent de la fuite de Polignac , & que si quelqu'un en étoit instruit , ce n'étoit assurément que le Comte d'Angoulême : qu'au dernier voyage qu'il avoit fait , il leur en avoit apporté des lettres. Elle montra la sienne au Roi , l'assura certainement que c'étoit en Bourgogne où il étoit allé. Il n'en fallut pas davantage pour justifier le Comte de Sancerre , & pour le mettre en liberté ; aussi la colere du Roi s'alluma étrangement contre le Comte d'Angoulême. Dès lors il fit courir des bruits injurieux à la gloire de Polignac , il résolut de porter la guerre en Bourgogne , comme il fit quelque tems après , & ne pouvant rien apprendre par le Prince , il le menaça , il le maltraita , & il a si bien fait qu'il s'est rendu maître de l'une & de l'autre Bourgogne ; il a fait chercher par tout Polignac , & ne la trouvant point , sa fureur en a pris une nouvelle violence , sa haine contre le Prince l'obligea au refus qu'il lui fit de consentir qu'il fût votre époux ; il ne put contribuer à faire l'élevation d'un homme

qu'il regardoit comme son rival , & comme son mortel ennemi. Toutes ces choses furent mandées à ma compagne ; un sentiment de tendresse la toucha , d'être la cause innocente qui s'opposoit à la fortune d'un Prince qui lui étoit si cher : mais un vif sentiment de gloire l'affligea de se voir le but des calomnies du Roi , après avoir été malgré elle celui de son amour. Elle avoit l'imagination si remplie , qu'elle la conduisoit insensiblement à l'égarement ; car elle ne sçavoit quel parti prendre pour rétablir sa réputation , qu'elle voyoit si injustement déchirée : ce n'est pas qu'elle n'en eût un bien glorieux , puisque le généreux Comte de Dunois s'offroit toujours pour l'épouser , persuadé comme il étoit de sa vertu ; & c'étoit-là pour elle un bouclier impénétrable contre tous les traits de l'envie & de la médisance , que d'avoir l'honneur d'être la femme du plus grand homme qui fut jamais. Elle étoit dans une perplexité qui l'empêchoit de se refoudre , quand le jour où le peuple de Gand disposa , malgré vous , Madamie , dit Souveraine à l'Archiduchesse , de la malheureuse destinée de vos deux fidèles Ministres, Hugonet & Imbercourt , un de ses Gentilshommes la vint avertir qu'il avoit vu combattre le Comte d'Angoulême à la tête de vos Gardes , & du peu de sujets fidèles qui vous restoit. Cette nouvelle la troubla , elle ne put accorder sa présence en ce lieu avec la défense que le Roi lui avoit faite de penser à vous ; elle se fit un plaisir d'amante

délicate de lui paroître nécessaire , & suivant les résolutions qu'elle prit en tumulte & sur le champ, elle lui écrivit cette funeste lettre que Charni vous apporta. Hélas ! Madame, vous en entendez bien le sens présentement, que vous sçavez que ce malheureux Prince n'aimoit pas Polignac , & qu'il vous étoit fidèle. Cette lettre n'avoit rien qui vous dût alarmer , si vous eussiez été instruite des sentimens de ces deux personnes ; & cet endroit qui vous paroït si offensant, où il y avoit : *Suivez votre destin, donnez-vous à la Princesse de Bourgogne , j'y consens ; mais comme votre bonheur peut encore dépendre de ma volonté, venez où cet homme vous conduira , il est nécessaire que votre tendresse m'affermisse dans mes dernières résolutions.*

Hélas ! hélas ! continua Souveraine, en poursuivant son recit, qu'on doit peu croire aux apparences ; toute cette lettre si pleine d'amour pour Polignac , pour le Prince & pour vous, qu'elle étoit mal entendue, & que l'on sçavoit peu le sens de cette fin, qui paroît si absolue , & si sèche. Le voici, & vous allez apprendre la conversation qu'eut ce malheureux Prince avec cette fille infortunée. A peine fut-il entré dans le jardin où ma compagne l'attendoit, qu'elle s'avança vers lui avec une langueur qui faisoit assez remarquer qu'elle avoit souffert quelque agitation ; elle lui fit connoître qu'elle étoit instruite des bruits désagréables que le Roi faisoit courir d'elle & de lui : « Vous » voyez , Seigneur , lui dit-elle, qu'il ignore mes plus » grands malheurs : mais enfin sans en parler davan-

278 HISTOIRE SECRÉTTE

» tage , vous aimez la Princesse de Bourgogne , vous
 » me l'avez avoué , le Roi s'oppose à votre bonheur ;
 » j'imagine un moyen , Seigneur , par où je puis l'y
 » faire consentir , & réparer absolument la gloire
 » qu'il m'a voulu ôter ; c'est ce que je vous ai voulu
 » dire dans la lettre que je vous ai écrite. Je puis donc
 » Seigneur , épouser le Comte de Dunois , & après
 » cela me rendre auprès de la Reine , & obtenir du
 » Roi qu'il consente à votre mariage avec la Prin-
 » cesse de Bourgogne ; je me flatte d'avoir assez de
 » credit sur lui pour obtenir ce que je voudrai : &
 » comme je réussirai sans doute , c'est l'unique moyen
 » que je trouve pour me faire résoudre d'épouser le
 » Comte de Dunois. La pensée d'avoir contribué
 » entièrement à votre satisfaction , me consolera
 » d'un joug qui est toujours cruel , quand le cœur ne
 » le fait pas recevoir » Ah ! Madame , repartit le
 » Prince , que je suis ravi de vous voir dans la résolu-
 » tion de rendre justice à l'amour de ce grand hom-
 » me , & de vous faire un destin si beau & si digne
 » de vous , & qui détruira absolument tout ce que
 » la malice du Roi a pu semer contre une vertu aussi
 » éminente que la vôtre. Faites donc , Madame , fai-
 » tes finir vos malheurs , retournez glorieuse en Fran-
 » ce , le Roi n'osera rien tenter contre vous , il res-
 » pectera la femme du Comte de Dunois , & ce grand
 » nom vous mettra à l'abri de tout ce que vous en
 » auriez à craindre : moi heureux dans ces climats ,
 » on m'y prépare un sort qui ne dépendra plus de

» ses caprices ; je vais épouser la Princesse dans peu
 » de jours , & libre des assujettissemens que je lui dois ,
 » je pourrai soutenir son inimitié , s'il oublie que je
 » suis en état de m'opposer à son injustice. Poli-
 » gnac parut frappée du discours du Prince , elle garda
 un assez long silence : « Vous allez épouser votre
 » Princesse , dit-elle , enfin vous l'allez épouser , &
 » moi je ne vais plus en France ; non , il n'y a plus
 » de parti pour moi , de Comte de Dunois , ni de
 » bonheur pour mes jours , je les vais ensevelir dans
 » un Monastere. Oui , Seigneur , si j'avois contribué
 » à votre félicité , j'aurois supporté la destinée où je
 » me résolvois : mais cela n'étant pas , elle seroit un
 » fleau pour moi ; je veux éviter tout le monde , &
 » je veux que tout le monde m'oublie ; vivez
 » content , tandis que je vais être si infortunée ; peut-
 » être que la bonté du Ciel , à qui je destine le reste
 » de ma triste vie , me regardera en pitié ; qu'elle
 » aura agréable le sacrifice perpetuel que je lui vais
 » faire de la seule passion que mon cœur a pu res-
 » sentir. « Quelle résolution , s'écria le Prince , tou-
 » ché de la douleur qu'il lui voyoit ! quelle résolution !
 » changez-la , Madame , changez-la : Songez , je vous
 » conjure au nom de la Reine , au nom du Comte
 » de Dunois , au nom de toutes vos amies , songez
 » que je les représente tous , & que je vous conjure
 » au nom de tout qui doit vous être cher. « Hélas !
 » dit-elle , c'est tout ce que j'ai de plus cher qui
 » m'oblige à faire ce que je veux exécuter. J'avoue

280 HISTOIRE SECRETE

» qu'à la premiere attention que j'y ai donnée , je
 » me suis effrayée , & que le moment d'après je
 » me suis sentie attendrie : mais je repousse les foi-
 » blesses que le premier mouvement cause d'abord.
 » La nature étonnée cede à une raison éclairée , & à
 » une résolution affermie. Je vous souhaite heureux ,
 » Seigneur , je vous le dis encore , & je le penserai
 » éternellement ; accordez-moi un peu , de part dans
 » votre bienveillance , donnez - m'en dans votre
 » souvenir & ne me refusez pas votre pitié , je veux
 » tout cela de vous. « Vous aurez encore toute mon
 » admiration , s'écria le Prince. « C'est assez , Sei-
 » gneur , reprit-elle , je vais me séparer de vous
 » moins affligée : Adieu , continua-t-elle , en lui ten-
 » dant la main , adieu Prince ; en quelque endroit de
 » la terre où je sois , vous y aurez une personne qui
 » pensera toujours à vous , & qui fera des vœux pour
 » le seul homme qu'elle a eu le malheur d'aimer. »
 Lorsque Polignac avoit tendu la main au Prince ,
 il avoit vu reluire quelque chose de si majestueux sur
 son visage & dans son action , que pour lui témoi-
 gner un respect proportionné à ce qu'il sentoit pour elle
 dans ce moment , il mit un genou en terre , & baisa
 cette main avec une espece d'affection qu'il ne lui
 pouvoit refuser. « Je donnerois une partie de mon
 » sang , lui dit-il , pour vous ôter de l'esprit vos fune-
 » stes desseins : mais puisqu'on ne peut vous per-
 » suader presentement , si vous changez , Madame ,
 » &

» & que mon service, vous soit utile , appelez-moi ,
» je volerai à vos ordres , & je les suivrai contre le
» Roi & contre toute la terre. » Polignac dont nous
ne voyions plus le visage , s'il vous en souvient , Ma-
dame , dit Souveraine à la Duchesse de Bourgogne ,
parce qu'elle s'étoit entierement tournée , sentant sa
conitance à bout , & étant toute couverte de larmes
que nous ne pouvions pas voir , fit signe au Prince
de se retirer. Il le fit de peur de l'inquieter , & voilà ,
continua Souveraine , ce qui nous a coûté tant de
douleurs. Pardonnez-moi , ma Princesse , dit-elle à
l'Archiduchesse , si je dis que sans cette fatale entre-
vue , dont nous n'entendîmes aucune parole , sans
cette mystérieuse lettre dont nous comprenions si
peu le sens , vous ne seriez pas à Maximilian , &
vous auriez récompensé le mérite d'une passion fidele
& rendu heureux le plus aimable & le plus malheu-
reux Prince qui fut jamais.

Ici Souveraine fit une petite pause pour arrêter la
foule de ses soupirs & de ses sanglots. La Duchesse
l'imitoit dans ses pleurs & dans son affliction : mais
la déplorable Archiduchesse avoit trop de maux pour
les sentir ; de longs regards qu'elle élevoit vers le
Ciel , comme pour l'accuser de trop d'injustice ,
étoient les seuls signes de vie qu'elle donnoit.

Il me reste peu de choses à vous dire , reprit
Souveraine : Polignac abîmée dans sa douleur ,
apprit le soir que l'Archiduchesse étoit allée dans

A a

le jardin , où elle avoit vu le Prince , elle se ressouvint alors qu'elle avoit été à son charmant desert : elle crut encore une fois que le Comte d'Angoulême lui avoit montré sa lettre , & l'avoit avertie du rendez-vous qu'elle lui donnoit; elle ne douta point que ce ne fût un nouveau trait de sa vanité , elle eut du dépit d'avoir oublié de lui parler du premier soupçon qu'elle avoit eu. Ce dernier la piqua vivement , elle voulut d'abord ne point partir , sans lui en témoigner sa pensée : mais un moment apres elle eut honte d'avoir voulu s'éclaircir ; il n'étoit plus tems d'avoir ces délicatesses , elle trouva que l'indiscrétion qu'elle croyoit en ce Prince , augmentoit son mépris pour toutes les choses de la terre. Elle partit incontinent , & vint ici , où elle entra dans le Monastere le plus regulier. De grandes sommes d'argent firent qu'on lui donna incessamment le petit habit ; elle sçut le jour qu'elle le prit , la mort du Comte de Dunois , & cette nouvelle ne servit pas peu à l'exécution de ses desseins. Comme elle pria qu'on ne lui fit voir personne , & qu'on ne lui rendît aucune lettre durant toute l'année de son Noviciat , elle ne put rien apprendre de ce qui se passoit dans le monde , elle n'entendoit pas même la langue du Pays. Enfin elle fit ses derniers vœux avec beaucoup de fermeté , & sa pieté & sa vie retirée édifioient tout le Couvent.

On ne pourroit trouver de paroles pour exprimer sa surprise , quand elle vit par les lettres de la Reine

tout ce qu'elle lui mandoit, & sur-tout la tristesse excessive dans laquelle vivoit le Comte d'Angoulême : & comme par l'habitude qu'elle avoit prise d'être avec ses Religieuses, elle commençoit à entendre un peu le Flamand, elle sçut que leur Princesse étoit mariée avec l'Archiduc Maximilian d'Autriche. Tant de choses à quoi elle s'attendoit si peu la troublerent d'abord ; car la solitude & l'oisiveté ont plutôt entretenu que détruit une passion qui fait tout le malheur de sa vie : néanmoins ses tourmens étoient secrets, & ils n'étoient que pour elle ; une tranquillité apparente en cachoit l'horreur. Elle commençoit à se faire de ses peines une habitude qui en moderoit insensiblement la violence, quand elle apprit que vous étiez dans cette ville, & que vous alliez entrer dans son Couvent. Tout cela fut si prompt, & elle eut si peu de tems pour se consulter, qu'elle marcha en son rang comme les autres pour aller au-devant de vous ; & quand elle vous vit, Madame, dit Souveraine à l'Archiduchesse, & qu'elle jetta aussi les yeux sur moi, elle s'étonna comment dans ce moment terrible elle ne mourut pas plutôt mille fois qu'une ; un torrent de larmes épuisa toute sa constance, ses sens troublés & affoiblis l'abandonnerent, elle ne peut dire ce qu'elle sentit, & je le comprends si peu moi-même que je frissonne encore quand je me ressouviens comment elle tomba à nos pieds sans nul mouvement. Vous me laissâtes auprès

284 HISTOIRE SECRÉTTE

d'elle , Madame ; son évanouissement fut si long que je ne doutai point que je ne fusse destinée au malheur de la voir expirer entre mes bras. Quand elle revint , la première chose qu'elle fit fut de promener ses regards par tout : mais bon Dieu ! que devint-elle quand elles les tourna sur moi ? Elle fit un grand cri , après cela elle les arrêta long-tems fixes sur mon visage avec quelque espece d'égarement ; je versois des larmes en la regardant. Enfin elle revint à elle , & se jettant brusquement à mon cou : « O ma chere » compagne , s'écria-t-elle , ô ma chere compagne ! Après cela elle ne parla plus , & retomba dans sa foiblesse. Cet objet étoit digne de pitié. Quand elle revint elle me chercha encore , & me voyant le visage tout baigné de larmes : « Vous pleurez , me dit-elle , ma chere Souveraine , & qu'avez-vous à » pleurer. « Je lui parlai doucement pour lui remettre l'esprit , & pour l'accoutumer à moi. Une partie de la nuit s'est ainsi écoulée , enfin elle a repris toute sa raison ; & quand je lui ai témoigné ma curiosité pour sçavoir ce qui s'étoit passé entre elle & le Comte d'Angoulême , & que je lui ai fait connoître la surprise où j'étois , que l'ayant aimé , elle eût pu prendre une si difficile résolution que celle de le quitter pour toujours ? « Hélas ! volontiers , dit-elle , je vous » dirai mes foiblesses , mais je n'ai point été aimée » du Comte d'Angoulême ; je l'ai aimé trop sans » doute pour le repos de mes jours , mais fidele à cette » fatale Princesse qui vous arracha de son cœur , son

» insensibilité pour ma passion m'a fait resoudre à
 » prendre le parti où vous me voyez engagée. »
 J'étois épouvantée de ce que j'entendois, & Polignac
 entrant enfin dans le recit de son histoire, chaque
 mot me transilloit, & chaque circonstance perçoit
 mon cœur de la plus vive douleur.

Voilà ce que ma triste compagne m'a conté de ses
 aventures ; & quand je lui ai dit que le Comte d'An-
 goulême ne vous avoit jamais parlé d'elle, qu'elle l'a-
 voit accusé à tort quand elle l'avoit cru indiscret ,
 elle a paru satisfaite de pouvoir lui redonner son
 estime.

» Hélas ! dit la Duchesse, quand Souveraine eut
 » achevé de parler, qui me consolera jamais ? C'est
 » moi qui ai mis le poignard dans le sein de ma
 » chere Princesse, & dans celui du malheureux
 » Comte d'Angoulême, en précipitant ces fatales
 » noces, & me livrant trop à nos funestes soupçons,
 » Etoit-ce là la récompense qu'il avoit dû si légiti-
 » mement attendre ? « O destinée, dit tout bas l'Ar-
 » chiduchesse, on ne peut vous éviter ! « Ensuite elle
 ferma les yeux : quelques larmes en sortoient de tems
 en tems, mais sans précipitation, & avec une lan-
 gueur qui faisoit bien voir que le cœur trop oppres-
 sé n'avoit plus à témoigner sa douleur que par des
 marques extérieures. Celle de la Duchesse & celle de
 Souveraine étoient plus agitées ; elles disoient tout ce
 qu'elles avoient à dire si justement contre le sort &
 contre elles-mêmes, qui avoient aidé à ce sort si cruel.

386 HISTOIRE SECRÉTTE

L'Archiduchesse les écoutoit, ou du moins son silence ne les interrompoit pas : elle n'en sortit point de tout le jour : il glaça l'ame de la Duchesse ; elle voyoit à travers de ce qu'il sembloit avoir de paisible, quelque chose de si funeste, qu'elle fit passer aisément sa crainte jusqu'à l'inconsolable Souveraine.

L'Archiduchesse ne se portoit pas bien depuis quelques jours, elle étoit demeurée assez incommodée d'une chute qu'elle avoit faite ; quelques accès de fièvre avoient fait apprehender pour elle : mais ce coup si terrible qu'elle venoit de recevoir, en apprenant l'innocence du Comte d'Angoulême, lui fut plus mortel que tous les autres accidens ; elle ne put survivre aux malheurs qu'elle avoit causés à son amant fidele, & sa fidélité ne revenoit jamais à sa memoire, sans porter des atteintes mortelles à son cœur. Elle languit quelques jours ; & quand elle se sentit à son dernier terme, il parut une joie dans ses yeux qu'il y avoit long-tems qu'on n'y avoit vu briller.

La Duchesse qui crut que sa douleur se calmoit, voulut lui en témoigner sa satisfaction : mais la Princesse la regardant avec un souris agréable, & qu'elle conserva même dans les horreurs de la mort : « Vous » vous trompez, Madame, lui dit-elle, je n'ai plus de » part à la vie. Je vous demande pardon, continua- » t-elle : mais je n'y sçaurois avoir de regret, après » l'injustice dont j'ai été capable pour le Prince le plus » fidele qui fut jamais. Je l'ai perdu, s'écria-t-elle, je » l'ai perdu par ma faute. Ah ! Madame, quelle dou-

» leur ! Je n'ai plus de réparation à lui faire ! je n'ai
» plus de réparation à lui faire, reprit-elle foible-
» ment, je ne puis plus lui en faire ; faites-lui en pour
» moi, Souveraine, je vous en charge, ma mort va
» tout réparer : Que ma mort me justifie auprès de
» ce malheureux Prince. Pardonne, Maximilian,
» continua-t elle d'une voix mal assurée & entrecou-
» pée de sanglots ; pardonne ces faiblesses d'un cœur
» encore sensible pour un Prince que j'ai tant aimé,
» bientôt je ne te ferai plus d'offenses. » Il sembla
qu'elle n'eût plus rien à dire, quand elle eut dit ces
derniers mots ; sa bouche se ferma pour toujours, ses
yeux s'arrêtèrent sur le visage de la désolée Duchesse :
mais elle ne donna plus que ce seul signe de connois-
sance ; elle rendit l'esprit à quelques heures de-là, &
l'on crut que le desespoir de la Duchesse la mettroit
peu après dans le même tombeau. Rien ne fut égal à
une douleur si âpre & si tendre ; la longueur du tems
ne l'arracha jamais de son cœur : & la seule chose dont
on se servit pour lui donner de la consolation, fut
de lui présenter les enfans de l'Archiduchesse ; à qui
l'amitié sembloit encore demander qu'elle servît de
mere. Cette considération rendit sa douleur plus
modérée, elle garda toujours l'aimable Souveraine
auprès d'elle, qui ne voulut jamais s'en séparer ; elle
écrivit au Comte d'Angoulême ; elle le pria qu'elle
le pût voir encore une fois en sa vie. Je ne dirai
point la douleur de ce Prince, elle fut sensible & vé-
ritable, & dès que les plus impétueux transports en

288 HISTOIRE SECRÉTTE.

furent moderés, il alla voir Souveraine. Quels recits ! quels discours ! quelles larmes ! quel désespoir ! A-t-on des expressions pour représenter des choses si touchantes ? La Duchesse mêla sa douleur à des douleurs si tendres, & ils solemniserent dignement la mort de la plus belle & de la plus infortunée Princesse qui fut jamais.

Le Comte d'Angoulême garda toujours un précieux souvenir de la Princesse de Bourgogne, & ce ne fut qu'avec une grande répugnance que quelques années après il obéit aux ordres du Roi qui voulut qu'il épousât Louise de Savoye. Il obéit malgré lui ; & il eut de ce mariage François I. l'amour & les delices de son peuple, grand en toutes sortes de belles qualités. Il eut trop de vertu pour un Roi, sa politique étoit souvent brouillée avec sa probité. Ce fut sous cet admirable Prince que fleurirent les beaux arts & les belles-lettres : ce fut sous cet Empire qu'on n'eut plus de honte d'avoir de l'esprit, il aimoit les sçavans & leur faisoit du bien ; il sçavoit lui-même beaucoup, & s'il ne fût né qu'un simple particulier, il auroit été le plus aimable & le plus parfait de tous les hommes. Marguerite de Valois sa sœur fut la plus belle, la plus vertueuse, & la plus heroïque Princesse de son tems. Si je me trouve encore quelque loisir, je pourrai mettre au jour les aventures d'une si rare personne.



F I N.

